

Le Samedi^{10¢}

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

Notre feuilleton :

DE L'AMOUR AU CRIME

Par JACQUES BRIENNE

♦ ♦

Chronique historique :

**LA BASTILLE,
Château de Plaisance**

Par LOUIS ROLAND

♦ ♦

NOUVELLE :

**LA REVANCHE DE
CALCATRONI**

Par LEON DE TINSEAU

♦ ♦

**L'ART DE TIRER
LES CARTES**

Par J. MERY



EVANGELINE

C'EST FAUSSE ECONOMIE QUE
D'EMPLOYER UNE POUDRE A PATE
DOUTEUSE. EXIGEZ LA "MAGIC".
AVEC MOINS DE 1¢, VOUS FAITES
UN BEAU GROS GATEAU!

dit
MISS ALICE L. MOIR,

Diététiste du restaurant d'un des plus grands hôtels-
appartements de Montréal



Le coût de ces ingrédients varie, naturellement, selon les localités.

POUR ETRE SURE DE REUSSIR—CUISEZ AVEC LA "MAGIC"

IL faut si peu de poudre à pâte pour faire un gâteau, qu'on y gagne toujours à employer la meilleure. Une poudre de qualité médiocre donne un gâteau inférieur. Elle peut même vous le faire rater complètement, vous faisant perdre oeufs, sucre, beurre, farine et lait.

Il est évidemment de mauvaise économie de s'exposer à perdre pour 35 à 50 sous de bons ingrédients en utilisant une poudre à pâte douteuse, surtout quand la "Magic" coûte si peu! Il vous en faut à la vérité pour moins de 1¢ pour réussir un gros gâteau à 3 étages!

C'est peu de chose, n'est-ce pas, pour s'assurer la délicate saveur et la fine texture que la Poudre à Pâte "Magic" produit invariablement?

Il n'est donc pas étonnant que les plus grandes autorités canadiennes en matière culinaire emploient et recommandent la "Magic" exclusivement! Elles savent par expérience que l'on peut toujours se fier à la "Magic" pour obtenir des résultats supérieurs. Ne vous exposez pas aux non-réussites. Cuisiez avec la "Magic" et vous ne serez jamais dans l'incertitude. Commandez-en une boîte chez votre épicière dès aujourd'hui.

Tested and Approved by
The Chatelaine Institute
MAINTAINED BY
The Chatelaine Magazine

Fabriquée au Canada

"NE CONTIENT PAS D'ALUN"—
Cette déclaration sur chaque boîte est votre garantie que la Poudre à Pâte "Magic" ne contient ni alun ni aucun ingrédient nuisible.



GATEAU A L'ANANAS ET A L'ORANGE

Défaites en crème $\frac{1}{2}$ tasse shortening; incorporez en battant lentement $1\frac{1}{4}$ tasse sucre. Ajoutez 3 oeufs non battus un à la fois, battant après chacun. Ajoutez 1 c. à thé vanille. Tamisez $2\frac{1}{4}$ tasses farine à pâtisserie (ou 2 tasses farine à pain) avec 3 c. à thé Poudre à Pâte "Magic" et $\frac{1}{4}$ c. à thé sel. Ajoutez au premier mélange alternativement avec $\frac{3}{8}$ tasse lait. Cuisiez dans 3 moules à gâteau graissés à four modéré (375° F.) environ 25 minutes. Laissez refroidir. Étendez la garniture entre les étages. Couvrez dessus et côtés avec Givre 7-minutes (page 14 du nouveau Livre de Cuisine "Magic"). Décorez le dessus avec 12 sections

d'orange sans pelure et 6 petits morceaux d'ananas.

GARNITURE—Mélangez 3 c. à soupe de cornstarch avec $\frac{1}{2}$ tasse sucre; ajoutez $\frac{3}{4}$ tasse eau froide. Cuisiez au bain-marie jusqu'à épaississement, brassant constamment. Ajoutez $\frac{1}{2}$ tasse jus d'orange et 1 c. à soupe jus de citron. Continuez à cuire jusqu'à nouvel épaississement. Ajoutez 1 jaune d'oeuf légèrement battu. Cuisiez encore 3 minutes puis retirez du feu. Ajoutez 2 c. à soupe beurre, 2 tranches ananas en conserve haché et l'écorce râpée de 1 orange. Laissez refroidir et étendez entre les étages.

POUR CUIRE A LA MAISON, le nouveau Livre de Cuisine "Magic" vous sera d'une précieuse utilité. Il contient des recettes éprouvées de gâteaux exquis et de nombre d'autres pâtisseries délicieuses. Postez ce coupon.

GILLET PRODUCTS, Fraser Avenue, Toronto, 2
Veuillez m'envoyer un exemplaire gratuit
de votre fameux Livre de Cuisine "Magic".

LP-10

Nom.....

Rue.....

Ville ou village..... Prov.....

Editorial

46e année, No 29

Le Samedi

Montréal, 15 décembre 1934

Echos d'Exposition

PENDANT la première quinzaine de novembre, une exposition de produits canadiens s'est tenue dans deux des immenses étages de la *Sun Life*, à Montréal, les troisième et quatrième. Ce fut mieux qu'un succès.

On affaiblit en effet le mot "succès" aujourd'hui dans trop d'occasions, à tel point qu'on se voit obligé de lui ajouter des superlatifs, pas toujours très heureux, pour lui donner quelque consistance. C'est pourquoi l'exposition des produits canadiens mérite mieux que la qualification de succès. Ce fut une belle oeuvre.

C'était la première fois que je me rendais à cette manifestation annuelle de l'industrie, du commerce et de l'art également pour une section. J'avoue que ce n'était pas sans un certain scepticisme; je me faisais d'avance le tableau d'une exposition "en chambre", d'une sorte de conglomerat de petites vitrines ou, si l'on veut, de prospectus en relief. Ma surprise a été aussi grande qu'agréable.

Ce ne fut pas dans les étages d'un énorme édifice que j'eus l'impression première de pénétrer mais dans une véritable ville avec ses rues, ses magasins en file indistincte et sa grouillante population. Il n'y manquait même pas les agents de circulation. De surveillance aussi, parmi toutes ces richesses...

Je n'ai pas perdu mon temps à compter le nombre des exposants, il y avait trop de choses exposées à voir et c'est presque au pas accéléré, bien qu'à regret, que j'ai parcouru certaines rues de l'exposition afin de pouvoir m'arrêter un peu plus longtemps devant ce que j'appellerai quelques vedettes de ce beau spectacle. J'ai donc vu, en passant, des amas d'objets ménagers, des amoncellements d'appareils électriques, des montages de produits alimentaires; à droite, à gauche, plus loin, d'autres encore qui happaient le regard par leur brillante disposition et quelquefois les narines par leur délicat parfum. Des rangées d'appareils de radio, quelques-uns très élégants et d'autres présentant les lignes de l'art moderne; et puis encore des multitudes de choses étincelantes, veloutées, multicolores qui font rêver au magasin prodigieux d'un père Noël archimillionnaire assisté de l'enchanteur Merlin et de cette fée moderne qui s'appelle Electricité.

Tout cela dans un luxe de lumière qui ajoute sa richesse à cette fête des yeux et rend plus saisissant encore le contraste violent offert, par une section spéciale, à l'émotion des visiteurs. Il y a là des exposants qui étalent aux regards des autres des choses faites par eux et qu'eux-mêmes ne voient pas, ne verront jamais. C'est la section des travaux d'aveugles et l'on peut affirmer qu'elle a hautement conquis la sympathie générale. Travaux de couture, tricot, broserie, etc., ne pouvaient que surprendre par la précision du geste et le fini de l'objet.

Dans un angle, un jeune aveugle jouait — ma foi, fort bien — du piano pendant que d'autres faisaient des parties de dames et d'échecs. Un autre plus loin, manoeuvrait un appareil bizarre, une sorte d'ogre d'acier à la mâchoire puissante, gesticulant avec une frénésie bruyante, donnant, par séries, de rageurs coups de poing de métal sur ce que l'aveugle lui donnait en pâture. Cet ogre matiné de mitrailleuse était une machine perfec-

tionnée à coudre automatiquement les balais de maison. Bien des voyants auraient hésité à s'en servir.

Devant une machine à écrire en caractère Braille, un jeune garçon donnait les preuves d'une instruction déjà solide et de connaissances en géométrie et en algèbre que bien des jeunes gens de son âge n'ont pas.

On ne saurait trop encourager et féliciter les promoteurs d'une telle oeuvre qui a rouvert, aux aveugles, une porte autrefois fermée pour eux sur la vie générale, tout en les dispensant de voir pas mal de laideurs dont le besoin ne se fait pourtant pas sentir.

On en rencontre hélas! en effet partout, et les plus belles expositions n'en sont pas exemptes; ce sont là faiblesses inévitables et probablement utiles parce qu'elles servent de point de compa-

Elles se trouvaient dans la section de peinture. Parmi d'admirables tableaux où l'on reconnaissait immédiatement le vrai "coup de patte" de l'artiste, il y en avait d'autres devant lesquels je suis resté rêveur. L'un d'eux, surtout, m'a fortement intrigué; j'ai cherché à deviner mais je suis sorti sans avoir su si c'était un paysage, une tempête sur l'océan ou bien un plat d'épinards.

Deux sections, pour n'être pas des étalages de produits canadiens n'en ont pas moins retenu très favorablement l'attention des visiteurs: les poissons d'aquarium et les travaux hongrois de broderie, de marquerie et de sculpture de petits objets et c'est ce qui me servira de base, non pas à une critique même légère, mais simplement à l'expression d'une manière de voir.

Il me semble que, même essentiellement, uniquement canadienne, une exposition de ce genre pourrait se composer d'éléments assez nombreux et remarquables pour remplir deux étages de plus et mériter de durer un mois, sinon davantage.

Prenons, par exemple, l'industrie du bois. Elle était représentée sans doute, mais trop parcimonieusement. Le public aurait certainement aimé y retrouver les scènes de la vie de chantier, de la "drive" des scieries, avec des tableaux comportant "toutes" les essences de bois canadiens. Ensuite une large place aurait pu être faite aux produits du sous-sol, depuis le charbon jusqu'à l'or. Dans le même ordre d'idées on aurait pu avoir, sous l'apparence de photos, tableaux, plans et même reconstitution à petite échelle, autant que possible des nombreux pouvoirs d'eau disséminés dans tout le Canada.

Ces trois grandes richesses nationales: forêts, mines et hydraulique méritent d'être à l'honneur; ce sont des "produits" canadiens au premier chef et d'une importance capitale; en enseigner ou en rappeler la valeur au public serait chose désirable et fort bien vue.

Et les réductions de ponts métalliques, grands édifices, monuments remarquables! Et la fabrication des autos, avions, bateaux! Et les industries des fourrures, des vêtements, les pêcheries, voire l'agriculture! Quatre étages? certes, il y aurait de quoi les remplir en faisant des sections dans un ordre logique et bien distinctes les unes des autres. Une telle exposition demanderait assurément un travail considérable de préparation, de mise au point et de conduite mais elle serait suffisamment rémunératrice en même temps que source de prestige pour donner l'envie de recommencer tous les ans.

Il serait toutefois à désirer qu'un terrain et des locaux très vastes lui soient spécialement affectés; la place ne manque pas et non plus la main d'oeuvre possible; ces constructions et aménagements fourniraient momentanément du travail à bien des gens et leur permettraient d'attendre avec plus de patience des temps meilleurs. Entre temps ces bâtiments pourraient être affectés à divers usages pour lesquels une grande place est indispensable.

Ceci n'est qu'une simple suggestion dont il ne sera sans doute pas tenu compte, mais, puisqu'il s'agit d'exposition, il était tout naturel de l'exposer.



L'Edifice de la "Sun Life", où s'est tenue l'exposition.
(Photo C. P. R.)

raison et font mieux apprécier l'harmonie de l'ensemble. Il y en eut donc quelques-unes à l'exposition dont il s'agit; appelons-les toutefois, avec indulgence, des originalités.

Les Publications Poirier, Bessette Cie, Ltée

Directeur de la rédaction: JEAN CHAUVIN
975, RUE DE BULLION, MONTREAL, CAN.

Tél.: LANcaster 5819-6002

Entered at the Post Office of S. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879

ABONNEMENT

Canada	Etats-Unis et Europe
Un an - - - - - \$3.50	Un an - - - - - \$5.00
Six mois - - - - - 2.00	Six mois - - - - - 2.50
Trois mois - - - - - 1.00	Trois mois - - - - - 1.25

Heures de bureau: 9 h. a. m. à 5 h. 30 p. m.

Le samedi, 9 h. a. m. à 12 h. 30

AVIS AUX ABONNES — Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours, l'emballage de nos sacs de maille commençant 5 jours avant leur expédition.

J. de Verneuil

La Revanche de Calcatroni

Par Léon de TINSEAU

TOUT Paris connut jadis l'Italien dont je parle et qui fut, durant quelques mois, l'associé du baron Leroux. Celui-ci, banquier de second ordre, d'une hardiesse remarquable et, parfois, d'un bonheur étonnant dans ses entreprises financières, s'est séparé de Calcatroni sans qu'on ait su au juste de quel côté se trouvaient les torts. Mais il continuait à le recevoir de temps à autre, bien que sur un pied d'assez grande réserve, jusqu'à l'incident qui fit tant de bruit au mariage du jeune Antonin Leroux avec mademoiselle de la Combe-aux-Fontaines, fille d'un gentilhomme campagnard dont la Bourse n'avait jamais entendu le nom.

Comment le banquier parisien prenait-il pour belle-fille une Auvergnate à peine millionnaire, et non pas l'héritière de quelque manieur d'argent comme lui, voilà une question qui fatigua l'esprit de bien des gens. A en croire Leroux lui-même, l'amour avait passé par là, chose peu vraisemblable. Car, si la jeune Amélie n'était pas sans beauté, son futur époux, lancé depuis l'âge de dix-huit ans dans l'existence à grandes guides combinée avec les chiffres, semblait l'être le moins capable d'aimer, et surtout d'épouser par amour, qu'il y eût au monde.

Les gens bien informés prétendaient au contraire que Leroux était sur ses fins, qu'il sentait venir la déconfiture, qu'il était fixé sur les aptitudes financières de son fils, et qu'il voulait ménager au jeune homme, ainsi qu'à lui-même en cas de malheur, une retraite assurée et paisible, loin du boulevard et de ses rencontres gênantes.

— D'ailleurs, disaient ces pessimistes, à Paris, la situation de Leroux est trop aisée à connaître et le dernier des coulissiers, renseignements pris, lui refuserait sa fille. En Auvergne, on n'a pas de si bons yeux, ou, du moins, on est moins près de la lumière.

Quoi qu'il en soit, le mariage eut lieu, et le banquier exigea qu'il fût célébré à Paris, pour avoir le droit d'y inviter deux mille personnes. La corbeille était luxueuse et les âmes charitables se demandaient où ce flibustier de Leroux l'avait prise, en soulignant le mot.

La future comptait parmi ses témoins, le savant Desroches, conservateur de la bibliothèque du Garde-Meuble, grand ami et compatriote des La Combe-aux-Fontaines!

Les fonctions d'un bibliothécaire lui imposent des devoirs qui, au premier abord, sembleraient se contredire. Il faut qu'il soit le plus complaisant des hommes, le plus défiant aussi. Dans chacun des lecteurs qui s'adressent à lui, son rôle est de voir un disciple, un frère dans la science, presque un ami, mais un ami qui peut être un filou dont il faut surveiller les doigts sans relâche, et sonder les poches d'un regard exercé. Grattez un conservateur, vous trouverez un profond sceptique et un détective habile. Desroches disait souvent:

— Je connais des femmes qui sont fidèles et des caissiers qui ne volent point. Mais il n'existe pas d'être humain qui ne soit capable, à telle heure de sa vie, de fourrer un livre curieux entre son gilet et sa chemise.

Nous voilà bien loin de la noce. En quittant l'église, on se retrouva chez madame Leroux qui offrait un lunch. Dans un des salons s'étaient les cadeaux, usage monstrueux qui force les gens à une générosité là plupart du temps involontaire. Parmi les bijoux exposés, une rivière de diamants, offerte par le père d'Antonin, attirait tous les regards. Ce don splendide réduisait à néant les bruits fâcheux répandus par la malignité publique sur l'état des affaires de la maison. Il valait dix mille écus au bas mot.

Tout d'un coup, au moment où la foule élégante assiégeait le buffet luxueusement servi, une clameur se fit entendre:

— La rivière de diamants est volée!



Le mariage eut lieu et le banquier exigea qu'il fût célébré à Paris, pour avoir le droit d'y inviter deux mille personnes. La corbeille était luxueuse et les âmes charitables se demandaient où ce flibustier de Leroux l'avait "prise"...

Dans cette circonstance bien faite pour mettre à l'épreuve les nerfs d'un homme, Leroux se conduisit en véritable grand seigneur. Après être devenu très rouge, tout d'abord, sous l'empire d'une émotion facile à concevoir, il se remit presque aussitôt et, comme le tumulte grossissait:

— De grâce, fit-il, qu'un incident sans importance ne trouble pas un si beau jour! Plaie d'argent n'est pas mortelle. Chers enfants, — il avait rempli son verre d'une main à peine tremblante, — je bois à votre bonheur! Que cette ombre prématurée et légère soit la seule qui l'obscurcisse jamais!

— Le matin a de l'estomac! dirent à voix basse quelques-uns des meilleurs ennemis du volé.

— Il faut fermer les portes et faire l'appel des personnes présentes, crièrent quelques autres.

— Jamais! protesta le maître de maison d'une voix indignée. Jamais, chez moi, je ne laisserai soupçonner l'honneur de mes invités et ceux de ma belle-fille.

En même temps on se chuchotait à l'oreille dans le clan Leroux:

— Dieu nous garde d'accuser personne; mais la famille de la mariée a fait venir des gens qui ont une tête singulière, et que personne n'a jamais vus.

Dans la pièce voisine, madame de la Combe-aux-Fontaines faisait respirer des sels à sa fille, tout en disant à ses amis:

— Voilà ce que c'est que le monde des affaires! Je ne mets pas mon gendre en cause, bien entendu. Mais les relations d'un financier sont toujours fort mêlées. Allons! pauvre petite, prends sur toi, et ne joignons pas le ridicule au scandale.



qu'un l'attendait dans son cabinet. Il y courut et trouva le vieux savant Desroches tranquillement assis dans un fauteuil.

— Monsieur, commença le bibliothécaire, j'ai l'habitude, par devoir professionnel, de surveiller ce qui se passe autour de moi. J'ai vu commettre le vol. Celui qui s'en est rendu coupable est un homme dépassant la cinquantaine, maigre, très brun, mais j'ai tout lieu de croire qu'il serait moins brun sans la teinture. Vous le connaissez,

car vous lui avez plusieurs fois serré la main à la sacristie. Aussi bien un détail rend toute confusion impossible: cet estimable monsieur était le seul ce matin à porter des décorations en chaînette. Je l'ai suivi jusque dans la rue; comme j'allais lui dire deux mots, la foule nous a séparés et le gaillard s'est envolé dans un fiacre qui passait. Mais j'ai pu prendre le numéro, que voici. Le reste est votre affaire. Inutile de vous dire que je suis à votre disposition pour vous donner mon témoignage. Partons-nous?

A ces mots, Leroux se leva et, d'un bond, fut se placer en travers de la porte. A voir le mouvement, vous auriez cru que Desroches était le voleur, et qu'on allait le mettre sous clef.

— Un peu de réflexion, de grâce, dit le père d'Antonin. Je connais en effet, le... la personne que vous soupçonnez...

— Soupçonner!... s'écria le bibliothécaire. Le diable m'emporte si je le soup-

çonne! Je l'ai pardieu bien vu, grâce au reflet d'une glace, mettre les diamants dans son gousset, comme je vous vois vous-même. Ce détrousseur d'écrins dormira cette nuit en prison, si tant est qu'il ait sommeil. Seulement, ne perdons pas un temps précieux.

— S'il vous plaît, répondit Leroux sans quitter son poste, ce malheureux dévoyé dormira dans son lit. Qu'il aille se faire pendre ailleurs! Je ne le connais plus guère, il est vrai; mais nous fîmes jadis quelques affaires ensemble. Je ne veux pas de procès. Voyez-vous les jeunes mariés, leurs parents, leurs familles, vous-même, défiler à la barre des témoins de la cour d'assises? Tout cela pour trente ou quarante malheureux mille francs! Je n'en suis pas là, Dieu merci! Donc,

cher monsieur, vous n'avez rien vu, n'est-ce pas? Il va de soi qu'à l'avenir ce fripon sera privé de mes poignées de main et tout sera dit. Je vous rends grâce de l'intérêt que vous m'avez montré dans cette affaire. Je suis votre serviteur très obligé.

Desroches gagna la rue dans un état complet d'aburissement. Avoir presque la main sur un voleur et le laisser partir... (Suite à la page 26)

Malgré tout, l'aventure était pénible et bien des gens respirèrent plus librement quand ils furent au grand air. En dix minutes, les salons de Leroux furent vidés. La pauvre Amélie retournait machinalement dans ses mains un écrin vide. Antonin causait à voix basse avec son père. Les deux mamans supputaient ensemble les chances que l'on pouvait avoir de mettre la main sur le filou. Juste à ce moment on vint dire au financier que quel-

NOUVELLE CANADIENNE

LE FOU À BONNOT

Par EDOUARD HAINS

Illustrations de
C. A. DAVID



Elle fut piétinée et encornée par un taureau furieux, sur le petit sentier de pierre même qui conduisait de la maison aux étables.

CE n'était pas un être dangereux. Il ne s'apparentait en rien à la bande du même nom, si tristement célèbre en France où elle avait terrorisé la population par une série de meurtres et de pillages dignes de la pègre la plus Capone de Chicago.

Non, le Bonnot de mon enfance, le fou à Bonnot, comme on le désignait couramment dans le district, était un inoffensif dont la raison avait chaviré — c'était le cas de le dire — à même les bateaux inénarrables que ses concitoyens lui avaient montés, des années durant, au sujet de la flamme qu'il avait avouée sans vergogne, dès son veuvage, pour la fille de M. le Député. Car notre type, qui avait hérité d'un beau bien, s'était marié, jeune encore, à une brave voisine qui avait trouvé une mort tragique, peu d'années après, piétinée et encornée par un taureau furieux, sur le petit sentier de pierre même qui conduisait de la maison aux étables. Bonnot n'avait eu d'elle qu'un fils qu'il avait baptisé Sergius, en vertu d'une de ces élégances de pensée qui poussent chez le peu ple à la manière de ces beaux fruits qui s'épanouissent en friche. Mais dans ce même esprit populaire, Sergius était devenu "Serré-juste", d'autant plus facilement que les Bonnot ne payaient guère de mine intelligente!

Pourtant, Didace Bonnot aurait pu difficilement être taxé d'imbécilité, du moins du vivant de sa femme. A vrai dire, ce n'était pas un fermier d'un raisonnement supérieur, habile à jongler avec les théories de la rotation des cultures ou calé dans les valeurs relatives des constituants de l'engrais chimique! Mais il était doué d'un bon sens ordinaire qui lui avait permis de cultiver passablement bien sa terre, et cela pendant quelques années encore après la mort de sa femme. Que s'était-il donc passé alors pour faire sombrer la raison de Bonnot? En faisant appel à mes souvenirs d'enfance demeurés très nets sur

cette affaire qui m'avait toujours vivement impressionné, je donnerai ici la version la plus acceptée parmi les concitoyens de Bonnot après qu'ils eurent réalisé soudainement tout le tort qu'ils avaient causé.

Veuf depuis quelques mois seulement, Bonnot, un jour, avait rencontré la fille du député à un parti de sucre à la cabane. Ce sexe est sans pitié, et la jeune demoiselle, pour déridier doucement la galerie, s'était amusée à faire les yeux doux à notre homme avec une *maestria* telle que Bonnot, pas très fûté déjà, avait été pris par surprise et avait donné de tout son long dans le panneau. On avait trouvé très fort et très drôle cet incident plutôt regrettable en soi, et il était devenu de bon ton, pour quiconque voulait faire étalage d'esprit, d'en faire accroire à Bonnot et de le pousser vers Mademoiselle, suivant deux canadianismes qui fleurissent encore à la campagne. A ce jeu, notre gars était vite revenu fou à attacher. Il s'était relâché au travail et sa terre avait tôt fondu devant les créanciers. Quand on eût compris tout l'étendue du mal commis à jouer avec un cœur, il était trop tard. Le pauvre innocent était ruiné et avait assisté, d'un oeil atone, à la vente par encan de tous ses biens meubles et immeubles, depuis les prairies fertiles jusqu'au magnifique troupeau laitier.

Mais je fais légèrement erreur en disant que tout était passé sous le marteau de l'encanteur. Peut-être par pitié, on avait laissé à Bonnot le moteur vertical déjà désuet avec lequel notre homme se louait depuis longtemps, aux fermiers de la paroisse, l'automne venu, pour la besogne légendaire des battages.

Les premières années, du vivant de sa femme, avant l'apparition des appareils à gazoline, Bonnot et son engin à vapeur, selon le terme impropre qui a cours dans le langage populaire, constituaient une aide très courue par les fermiers qui

avaient du grain à faire battre. On retenait des jours à l'avance les services de cet homme un peu innocent mais travailleur, plein de réparties bouffonnes et habile à faire marcher un battage sans ces pannes qui coûtaient cher en temps et en argent. Tout jeune que j'étais alors, je me rappelle bien comment la paie des manoeuvres embauchés pour le batage émergeait toujours considérablement au budget des dépenses saisonnières de la ferme. Mais avec cet homme remuant et débrouillard, la besogne allait toujours rondement.

Et parlez-moi d'une vraie besogne! C'était d'ordinaire vers la fin d'octobre, alors qu'avec les dernières récoltes passées sur le pont criard de la grange, la laque jaune des chaumes, dans les prairies redevenues tranquilles, se moirait avec des reflets crus sous les vents du *noroit*. Par un beau matin clair, papa nous annonçait ainsi le grand événement: "Allons, les enfants, vous ferez faire votre classe aujourd'hui. On bat au moulin."

On bat au moulin! Ah! ces mots qui avaient pris une allure rituelle au temps de ma petite jeunesse et qui sonnent encore le ralliement dans ma mémoire! Ces mots qui constituent instantanément dans mon souvenir tant de scènes pittoresques de la vie terrienne qui valait bien, ma foi, la popote actuelle du journalisme... Mais passons! Occupons-nous plutôt de nos batteurs qui, de bonne heure, le matin, apparaissaient au tournant de la route, juchés haut sur leur batteuse rouge vif qui tranchait violemment dans le paysage vert. Aussitôt les machines arrivées, comme nous nous affairions, les enfants, autour d'elles hypnotisés par tant de rouages et tâchant de nous expliquer la course du grain dans le dédale du broyeur, des cribles et des vans!

Pendant que Bonnot, à l'aide d'une cordée de rondins, poussait son feu sous la bouilloire et

surveillait la pression au compteur, d'autres, avec de gros clous et des madriers, assujettissaient la batteuse au plancher de la grange. Puis papa criait: "Holà! êtes-vous prêts tout le monde?" espèce de garde-à-vous qui s'adressait aux gens postés sur la *tasserie*, à ceux préposés au remplissage des poches et à nous, les enfants, qui étions affectés à l'enlèvement de la paille derrière la machine. Et cela, Dieu sait, dans quelle poussière! Un nuage épais à couper au couteau, si dense qu'il masquait tout dans ses plis et noyait même les rayons de soleil qui osaient filtrer à travers les fentes des murs. Cependant que les hommes, pour se préserver la gorge, roulaient d'énormes chiques à la Joe Violon, nous, les jeunes, mâchions crânement de la *Red Jacket*. Choses et gens n'étaient visibles qu'à travers un voile. Les fourches ne jetaient plus le moindre éclair, les chevelures devenues grises et sur les visages la balle de foin et la sueur mêlées traçaient des chemins noirâtres qui aboutissaient au menton. A tout cela, les machines ajoutaient un tapage qui éclatait dans les arcanes sonores de la grange. De temps à autre, une voix rauque, pleine d'autorité encore qu'elle parût lointaine, perçait le brouillard: "Voyons, remuez-vous les *soigneurs* sur la *tasserie*, on dirait que vous êtes morts, tout le monde", ou bien encore: "Vite Baptiste, v'là une poche qui renverse, regarde donc à ton affaire un peu!" Et le travail se poursuivait fiévreusement. A peine avions-nous le temps, les enfants, de jeter un coup d'œil admiratif au vol souple de la grande courroie ou de regarder Bonnot qui s'escrimait à ses feux, à ses manettes et à ses niveaux d'eau. Parfois, des bribes de ses refrains — il chantait comme un *cageux* — parvenaient à nos oreilles avec leurs turlurettes, roulades et fioritures qui faisaient nos délices. D'autres fois, Bonnot venait me chercher pour que j'allasse lui pomper une chaudière d'eau et j'avais le temps alors, en passant devant la bouilloire brûlante, de m'extasier sur le jeu de l'excentrique, du piston qui faisait gicler la graisse et du lourd volant qui s'irradiait de reflets bleus!

Durant tout ce temps, le beau grain roux coulait de la batteuse comme d'une corne d'abondance... La gloire de ses promesses bruissait dans les larges sacs égueulés... Bien haut au-dessus du tapage des machines, la voix du grain s'élevait, auguste, consolante!... Dans son langage mystérieux, compris cependant du paysan, le bon blé continuait l'oraison commencée, un beau jour de printemps, dans la tiédeur du sillon. Il disait les heures de collaboration obscure mais certaine avec les vents humides et la terre vivifiante. C'était comme un hymne qui s'élevait dans la grange modeste, qui dominait de bien haut, dans le cœur du fermier, le fracas de la machinerie, un hymne qui finissait sur la perspective d'une huche remplie de pain blond...

J'ai dit tantôt qu'à l'enchère des biens de Bonnot, on lui avait, par pitié peut-être, laissé son moteur à vapeur. Pour être plus exact, je devrais ajouter que c'était peut-être aussi par manque d'intérêt que personne n'avait misé sur la bouilloire comme, à cette époque, les moteurs à essence avaient fait leur apparition sur les fermes où ils présentaient sur la bouilloire et son feu de bois l'avantage de pouvoir être employés dans une grange sans crainte du feu. Aussi, le moteur à essence était beaucoup plus rapide à faire fonctionner: un peu de gazoline sucé dans le cylindre, une couple de tours de manivelle pour faire passer au

moteur les premiers temps du cycle et la machine se mettait à haleter, puis à ronronner d'elle-même.

Le Progrès amena donc l'inévitable. Les cultivateurs, soit qu'ils possédassent leur propre attirail soit qu'ils s'adressassent à un homme de tournée mieux équipé que Bonnot, perdirent l'habitude de requérir les services de celui-ci. Puis, l'homme, vers ce temps-là, leur paraissait vraiment trop déséquilibré pour être sûr et rapide comme autrefois à la besogne. Et ne s'était-il pas colleté un jour avec un concitoyen qui avait osé douter devant lui de la supériorité de la vapeur sur l'explosion par étincelle?

Alors une espèce de martyr commença pour le pauvre fou qui perdit ses clients et fut bientôt réduits à la mendicité ou presque. Mais il gardait toujours l'*engin*, même en face des bonnes offres que lui firent des fermiers charitables. To-

quade voulue ou confiance irraisonnée, l'innocent se contentait de prédire que la chance lui reviendrait. Mais la chance est si gueuse! Pourtant, un jour, Bonnot crut que c'était elle qui cognait à sa porte... Il s'agissait des battages, che-nous. Comme le magnéto de notre moteur à essence s'était trouvé soudainement déréglé et qu'un homme du métier pouvait seule la remettre au point, papa avait décidé de risquer le paquet avec le fou à Bonnot. Je montai à poil notre jument de route, Bébé, et en dix minutes d'une galopade inutilement effrénée, je faisais le message à notre homme.

Celui-ci accueillit la demande avec une joie sauvage accompagnée d'un juron et d'un: "Je savais bien qu'on aurait encore besoin de moi! C'est quand je les vois avec ces p'tits engins délicats comme des montres, plus aisés à détraquer qu'une mariée!"

(Suite à la page 40)



Bonnot avait rencontré la fille du député à un parti de sucre à la cabane.

La Bastille, Château de Plaisance

UNE idée encore assez répandue, surtout ici au Canada, c'est que la Bastille

était une affreuse prison où les gens étaient, pour ainsi dire, enterrés tout vivants. Ce seul mot de Bastille évoque des murailles d'une épaisseur énorme, des chambres de torture, des souterrains et des cachots humides où des prisonniers gémissaient dans une nuit perpétuelle sans savoir au juste pourquoi on les avait enfermés.

On pense à la captivité de Latude qui dura trente-cinq ans, et cela jette un voile de terreur sur cette Bastille où il ne séjourna pourtant que peu de temps. On rappelle vaguement l'histoire d'un anglais nommé Gordon qui aurait été pendant trente ans prisonnier dans la célèbre forteresse par erreur et ensuite par oubli; bref, on raconte bien des choses, sauf la vérité qui est celle-ci: La Bastille était un séjour fort agréable et n'y était pas admis qui voulait. Cette pesante construction, château-fort d'une solidité qui ne fut cependant pas à toute épreuve, dura exactement 519 ans et 82 jours, sa première pierre ayant été posée le 22 avril 1370 et sa fin signée le 14 juillet 1789. Dans l'intervalle elle servit à bien des choses dont les dernières en date, en même temps que les principales, furent d'en faire une prison d'Etat. Mais une prison où l'on dormait bien, où l'on mangeait mieux encore, où l'on avait des divertissements, des domestiques, des beaux meubles et de l'argent de poche par-dessus le marché. Quelquefois même des intrigues amoureuses.

Il y eut, à toutes les époques et il y a encore aujourd'hui, de braves citoyens qui voudraient bien en avoir autant chez eux.

S'imaginer, par conséquent, que le peuple français a conquis la liberté parce qu'il a fichu la Bastille par terre, c'est, selon une pittoresque locution populaire, se mettre le doigt dans l'oeil, et jusqu'au coude inclusivement. On n'admettait au contraire à la Bastille que ceux qui auraient été en situation d'opprimer le peuple mais jamais un représentant du *profanum vulgus* n'a été admis dans ce séjour confortable entre tous.

Si le peuple révolutionnaire de 1789 pouvait éprouver quelque colère contre cette grosse forteresse, elle n'était certainement pas de même nature que celle que peut inspirer un tyran redoutable mais plutôt de celle qu'on éprouve à voir un gros parasite, inutile et bête jusqu'à l'insolence, vivre aux dépens des honnêtes gens.

La Bastille coûtait en effet fort cher d'entretien avec la vie qu'on y menait ainsi que nous allons le voir rapidement.

Louis XVI l'avait d'ailleurs si bien compris qu'il avait lui-même décidé de raser cette grosse verrue et de transformer l'endroit en une place populaire et gaie qui aurait porté son nom. Si donc la révolution n'avait pas eu lieu, la Bastille était quand même condamnée.

La Bastille proprement dite comprenait huit grosses tours ayant chacune quatre à cinq chambres superposées dont deux, la plus haute et la plus basse étaient généralement inutilisées à cause de leur réel manque de confort. Deux grandes cours partageaient l'espace entre ces tours; un grand jardin, les bâtiments du gouverneur et d'autres annexes complétaient le tout solidement défendu, en plus de ses murs, par de profonds fossés extérieurs.

C'était, à vrai dire, tout de même une cage mais on y vivait agréa-

Chronique historique, par LOUIS ROLAND

blement; tellement bien même, que plusieurs pensionnaires faisaient la grimace quand on

les mettait dehors. On n'entrait à la Bastille — comme prisonnier de luxe qu'en montrant patte blanche, c'est-à-dire une lettre de cachet signée du roi lui-même. Cette lettre de cachet n'était sans doute qu'un mandat d'arrestation mais la chose se faisait en douceur et avec beaucoup de prévenances pour le futur pensionnaire.

Quand, par exemple, il s'agit d'incarcérer le fameux Mirabeau, voici comment les choses se passèrent. On vint le chercher avec un beau carrosse attelé à quatre chevaux et l'officier de police chargé de la chose prit les plus grands ménagements.

— Monsieur, lui dit-il, rien ne presse; si vous avez quelque occupation vous viendrez demain ou un autre jour.

— Non, répondit courtoisement Mirabeau, c'est un plaisir pour moi d'obéir aux ordres du roi rapidement.

Et le cortège se mit en route à destination de la grande forteresse. Ce fut encore un assaut de politesses avec le gouverneur, puis on conduisit, avec beaucoup de déférences, le nouveau pensionnaire à sa chambre où il était libre — comme tous les autres d'ailleurs — de s'organiser comme bon lui semblerait.

Le mobilier était sommaire mais les prisonniers avaient le droit de faire venir de l'extérieur tout ce qu'ils désiraient comme confortable en fait de meubles et d'ornements. C'est ainsi que Mlle de Launay fit disposer de magnifiques tapisseries dans sa chambre; l'abbé Brigue, arrêté pour conspiration, se fit également apporter des tapisseries, de magnifiques fauteuils, des tableaux, rideaux, etc. Le comte de Belle-Isle, en semblable aventure, se fit apporter un lit splendide garni de damas rouge brodé d'or, de nombreux fauteuils, des chaises de tapisserie, des tables, commodes, guéridons, une magnifique garniture de cheminée, un luxueux service d'argenterie, une bibliothèque bien garnie et de multiples autres choses.

Naturellement, tous ces personnages avaient des valets de chambre pour les servir; à défaut, c'était la prison qui leur en fournissait et l'on vit cette chose assez curieuse, que des gens enfermés à la Bastille y menèrent une vie bien plus luxueuse que chez eux.

Il va sans dire que les visites de parents ou d'amis étaient autorisées et les prisonniers en profitaient largement. Continuellement des carrosses arrivaient à la Bastille, remplis d'amis et de jolies femmes de la bonne société, invités par le prisonnier à sa table toujours abondamment garnie.

Les incarcérés étaient nourris aux frais du roi et à des taux variant selon leur importance. Ces prix, exprimés en monnaie de nos jours, étaient les suivants: trois dollars par jour pour un

homme de modeste condition; cinq pour un bourgeois; dix pour un financier, un homme de lettres ou un juge; quinze pour un conseiller au parlement; trente-six pour un maréchal de France, et tout cela sans compter le superflu possible. Ainsi le cardinal de Rohan fit une dépense équivalente à cent vingt dollars par jour et le prince de Courlande en dépensa vingt-deux mille en cinq mois de détention. Ces chiffres dispensent de parler des menus, toujours très soi-



La colonne de juillet qui fut érigée sur l'emplacement exact de la Bastille où elle est encore aujourd'hui.

gnés et comportant les plats les meilleurs ainsi que les plus variés. Nos meilleurs hôtels modernes ne pourraient faire mieux pour un millionnaire.

Ce n'est pas tout. Ces véritables prisonniers de luxe, cela va sans dire, ne portaient pas de livrée; ils n'étaient même pas astreints à une simplicité de costume pouvant rappeler qu'ils ne jouissaient plus de leur entière liberté. Ils s'habillaient comme ils le voulaient mais à leurs frais simplement s'ils le voulaient. Les tailleurs de la Bastille étaient à leur entière disposition ainsi que les plus belles étoffes des grands magasins. Naturellement, c'était encore le roi qui payait.

Les prisonniers ne lui en savaient d'ailleurs aucun gré; c'était pour eux chose due, et ils ne se faisaient pas faute d'avoir les plus grandes exigences. Passer quelque temps à la Bastille était ainsi, pour quelques-uns, un excellent moyen de renouveler leur garde-robe.

J'ai dit que tous ces heureux pensionnaires avaient leurs domestiques ou tout au moins un valet de chambre; le gouvernement se chargeait lui-même d'en fournir à ceux qui n'en avaient pas et c'était encore lui qui payait leurs gages. Un valet de chambre ainsi fourni par le roi était payé neuf cent livres par an, ce qui était une jolie somme à l'époque, en plus du logement, de la nourriture et de l'habillement.

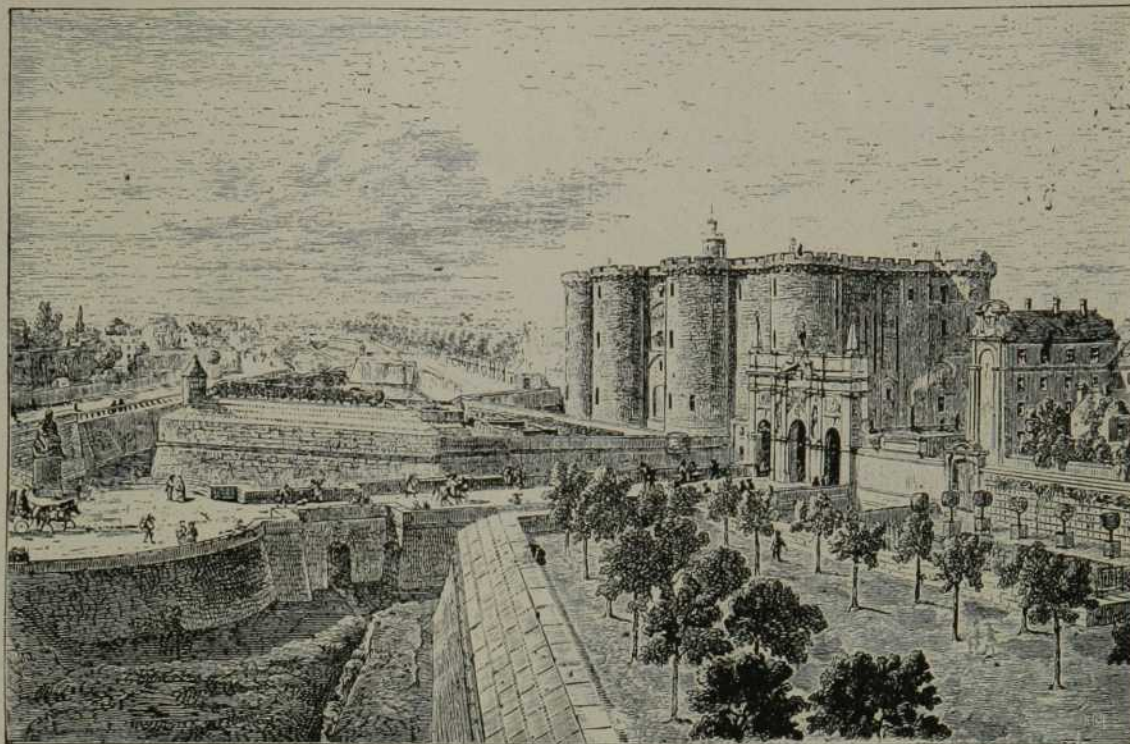
Entre les repas et les réceptions, les prisonniers se rendaient mutuellement visite, faisaient de la musique, jouaient aux boules et au billiard, bref menaient l'existence la plus belle qui se puisse imaginer. Ils étaient privés de leur liberté? dirait-on. Pas toujours, car il leur était assez facile d'obtenir l'autorisation d'aller en ville quand ils pouvaient donner une bonne raison pour cela. Or, les bonnes raisons de ce genre sont toujours faciles à trouver.

Ne croyez pas qu'ils auraient essayé de profiter de cette latitude pour s'évader. On ne s'évadait pas de la Bastille, on y était réellement trop bien. Il y eut même des prisonniers qui protestèrent avec véhémence quand on voulut les libérer. Le comte de Morlot, entre autres, se fâcha comme un beau diable quand le gouverneur lui signifia qu'il était libre. Il prétendit passer encore l'hiver à la Bastille où il se trouvait si bien mais les ordres étaient formels. Il fallut déguerpir et faire la place à un autre favorisé.

Il serait facile de citer nombre d'autres cas édifiants du même genre et tout cela modifie singulièrement l'idée qu'on pourrait se faire de cette Bastille trop souvent représentée comme un véritable épouvantail. C'était, en réalité, une grosse forteresse d'aspect sombre et rébarbatif mais cachant en elle-même les meilleurs choses; en cela elle ressemblait à bien des gens en apparence fort bourrus et qui, au fond, sont doux comme des moutons.

Or, c'est ce gros mouton bien laineux que le peuple révolutionnaire de Paris prit pour un tigre et combattit en conséquence à coups de canon le 14 juillet 1789. Au fond, le peuple ne s'y trompait sans doute pas et ce n'est pas la Bastille-prison qu'il voulut démolir mais la Bastille-bonbonnière à l'usage de gens d'une autre classe que la sienne.

Jamais, en effet, un pauvre bougre du simple peuple ne fut mis à la Bastille, c'eût été bien trop de luxe pour lui; il y avait, à l'usage du peuple, d'autres prisons où le régime ne ressemblait guère à celle de la Bastille, bien loin de là!



La Bastille, telle qu'elle était autrefois. D'après une ancienne gravure.

Il faut donc hausser les épaules devant les récits grotesques de romanciers en mal de copie qui représentent la Bastille comme un immense cachot où pourrissaient, toute leur vie, des hommes enfermés là sans savoir pourquoi. On nous a fait des tableaux de chambres de torture, de cellules avec des grosses chaînes et autres inventions du même genre. Les documents officiels irréfutables nous apprennent qu'il en était tout autrement.

En définitive, la Bastille était un endroit où le roi tenait momentanément à l'écart ceux qui le gênaient ou bien à qui il voulait jouer un bon tour; ceux qui étaient l'objet de cette mesure ne s'en épouvantaient guère et souvent même en étaient fort contents parce qu'il y trouvaient un repos et une bonne vie qu'ils ne connaissaient pas ailleurs. Lemaître de Sacy en profita pour faire ses traductions des "Ecritures"; Morellet y écrivit son "Traité de la liberté de la presse" et nombre d'autres y travaillèrent avec une satisfaction qu'ils n'avaient pas encore connue au dehors.

D'ailleurs le gouverneur se mettait à leur entière disposition pour cela et leur procurait tous les livres et autres choses dont ils pouvaient avoir besoin et que plusieurs d'entre eux n'auraient pas eu le moyen d'acheter autrement.

Il est arrivé pourtant que des esprits grincheux ont protesté contre leur incarcération et l'aient qualifiée d'injuste. Pour les calmer, on les remit en liberté avec une indemnité substantielle. C'est ainsi que l'avocat Subé qui se prétendit fausement arrêté et passa dix-huit jours à la Bastille fut relâché avec des excuses... et une indemnité valant trois mille dollars de notre monnaie. Pour dix-huit jours, bien des gens d'aujourd'hui peuvent estimer que c'était bien payé et ils se feraient volontiers enfermer eux-mêmes dans une confortable Bastille.

Mais les temps sont changés; il n'y a plus de Bastille. Il y a la liberté...

Un si bon régime valait beaucoup mieux que celui que subissaient nombre de prisonniers quand ils étaient encore à l'état de liberté. Ils avaient bon gîte et bon couvert, ne craignaient pas les voleurs si fréquents à l'époque, puisqu'ils avaient des murs solides et des soldats vigilants

pour les garder. Ils vivaient aux frais du roi, ce qui était, pour eux, la meilleure des raisons de ne pas se priver. On les traitait, non pas en prisonniers, non pas même en indifférents mais en amis pour qui l'on était aux petits soins. Tout cela compensait très largement le petit inconvénient d'avoir quelques barreaux de fer aux fenêtres.

Cela le compensait si bien que bien des prisonniers faisaient la grimace quand on leur annonçait, un peu à la manière d'une nouvelle déplaisante, qu'on était forcé de les rendre au plein air parce que leur bail — pardon, leur temps de détention — était expiré.

Le moyen, d'ailleurs, d'être bien content quand il fallait abandonner une chambre spacieuse, bien éclairée et bien chauffée en laquelle on vous apportait des repas succulents dont voici un des moindres menus: bouillon, boeuf, veau, haricots verts, oeufs, fraises, cerises, groseilles, oranges, deux bouteilles de vin rouge, deux bouteilles de bière et pain à discrétion?

Ce qu'on vient d'énumérer suffirait à bien des estomacs, même exigeants, mais ce n'était encore que peu de chose à de véritables menus de gala comme ceux qui paraissaient sur la table de prisonniers ayant quelque importance.

N'entrait pas, il est vrai, qui voulait à la Bastille, mais il s'y trouvait néanmoins des gens qui n'avaient pas le moyen de se traiter eux-mêmes, dans la vie comme on les choyait dans la grosse forteresse de la Majesté le roi de France.

C'est pourtant ce luxueux hôtel fortifié que le peuple vainqueur prit d'assaut le 14 juillet 1789 avec la certitude, sans doute, d'avoir enfin réduit à l'impuissance le plus terrible des épouvantails. Il était très fier de sa victoire car il allait certainement trouver, dans ces affreux murs, les preuves justificatrices de sa colère et la récompense de ses efforts.

Il n'y avait dans ces énormes murailles qu'un seul prisonnier nommé Réveillon; il était là depuis six mois et volontairement. Le pauvre diable s'y trouvait si bien qu'il pleura toutes les larmes de son corps quand on le délivra.

Cela n'empêche pas que Bastille et tyrannie seront longtemps encore synonymes. Aussi longtemps que le mot *liberté* ne sera qu'une blague.



Hélas! le pauvre est à l'agonie; ses paupières alourdies se soulèveront-elles pour entrevoir les jouets étalés sur son lit, le père qui sanglote, et la vieille dame qui essuie ses larmes...

C'ÉTAIT une dame paisible.

Elle avait passé la soixantaine, mais gardait une ingénuité d'enfant, une figure poupine sous ses papillottes grises, une moue de bébé, des étonnements naïfs devant les laideurs ou les progrès d'un siècle évidemment peu fait pour elle et que ses yeux voilés contemplaient avec une sorte d'effroi. Son existence calme et sans à-coups s'était écoulée tout entière dans une sous-préfecture ignorée du Centre, elle y était née d'honnêtes bourgeois, s'y était mariée à un modeste fonctionnaire et, restée veuve sans enfants, elle n'en sortait guère que pour aller soigner ses rhumatismes dans une station thermale peu bruyante qui ne la changeait pas beaucoup de son atmosphère ordinaire.

Chez elle, tout était uni et bien ordonné, un peu terne comme son regard et sa toilette. Elle n'avait jamais eu ni grands chagrins, ni grands soucis, ni grandes joies! Violentes passions, ennuis domestiques, déchirements du cœur, tribu-

lations de famille, pertes d'argent, tout lui avait été épargné. Ses deuils mêmes avaient été des deuils raisonnables: parents, mari beaucoup plus âgé qu'elle s'étaient éteints doucement à leur heure. Elle les avait pleurés, certes, très consciencieusement, mais sa sérénité n'en avait pas été ébranlée, ses habitudes dérangées, son humeur changé. Les vieux amis n'avaient pas désappris le chemin de sa maison où ils trouvaient toujours le même accueil, et l'on faisait le whist avec un mort, voilà tout. Le train ne s'arrête pas dans sa course parce qu'un voyageur descend; elle regrettait ses compagnons de voyage sans en importu-

Le Roman de Madame Frison

Par H.-A. DOURLIAC

Illustration de JULES PERRET

ner ceux qui restaient, gardant leur souvenir dans son âme un peu close et se bornant à faire dire des messes à chaque anniversaire comme on salue au passage une station familière en attendant le moment de donner aussi son billet.

C'était une dame paisible...

... La guerre passa comme une trombe sur cette existence ouatée. (Suite à la page 39)

L'Actualité à Travers le Monde

ALLEMAGNE — *L'ex-kaïser rentrera-t-il en Allemagne ?*

"L'ex-kaïser sera de retour à Berlin avant le retour de l'année prochaine. Que ce soit à titre privé ou en tant que personnage officiel, peu importe, mais il compte bien revenir en Allemagne."

Telle est la prédiction que vient de me faire une personnalité de l'entourage de Guillaume II, dans le château de Doorn.

Joie à Doorn

La fissure dans le régime nazi — révélée par le discours de von Papen, immédiatement interdit par les nazis extrémistes — a provoqué une grande joie à Doorn.

Il n'y avait, cependant, dans cette joie, aucun élément de surprise. Le souverain déchu est en contact constant avec la Reichswehr, et il n'ignorait pas qu'un complot se trame dans l'ombre, destiné à établir une dictature militaire dans le Reich.

"L'ex-kaïser ne peut vous recevoir", me fut-il déclaré, "il ne désire prononcer aucune parole qui serait susceptible de nuire à ce qu'il considère comme la meilleure chance de la Maison Hohenzollern".

Telle fut la réponse que je reçus à ma demande d'interviewer l'ex-kaïser au sujet des derniers événements d'Allemagne.

Je pus, cependant, avoir une longue conversation avec ledit personnage de la suite de l'ex-kaïser, après que j'eusse pris l'engagement de ne pas révéler son nom.

"Que veut dire l'ex-kaïser lorsqu'il parle de la meilleure chance des Hohenzollern? demandai-je. Croit-il que le peuple allemand rappellera sa famille au pouvoir?"

Guillaume II contre Hitler

"La réponse pourrait venir plus tôt que vous ne pensez", déclara mon interlocuteur. Vous savez, certainement, qu'il n'y a jamais eu de contact officiel entre le gouvernement nazi et Doorn. Les rapports ont toujours été très tendus entre les hitlériens et Guillaume II. L'ex-kaïser n'a jamais rencontré Hitler, et tous les deux ont toujours refusé de recevoir leurs envoyés réciproques. Cette antipathie mutuelle s'est trouvée particulièrement soulignée lors de l'anniversaire de l'Empereur, lorsque des officiers allemands ont été arrêtés et punis pour avoir bu à la santé de l'ex-kaïser. Jamais cet incident pénible n'a été oublié ni pardonné à Doorn. Mais il a conduit, et cela est infiniment regrettable, à une rupture complète entre l'ex-kaïser et l'ex-kronprinz. Ce dernier était devenu, dès l'avènement de Hitler, un membre actif du parti national-socialiste, au grand regret de son père.

"L'Empereur a fait alors venir son fils à Doorn. Leur entrevue consitue une véritable tragédie dans l'histoire de la famille impériale. Le père et le fils se sont trouvés en opposition absolue.

"Cependant, le kronprinz a, depuis, espacé ses apparitions publiques aux réunions des nazis."

La Reichswehr élément royaliste

Mon interlocuteur me parla ensuite des dissensions dans les rangs des nazis. J'appris que

depuis quelques semaines, il existe une entente parfaite entre Doorn et les généraux de la Reichswehr.

"L'ex-kaïser, me dit mon interlocuteur, jouit toujours de la confiance et du respect de ses anciens officiers qui cherchaient, d'accord avec les hobereaux prussiens, à amener le maréchal Hindenburg à se débarrasser de Hitler et de tout le mouvement nazi.

"Nous ne croyons pas que Hitler puisse se maintenir au pouvoir au delà de l'hiver prochain.

"Le général von Blomberg, ministre de la Reichswehr, et ses officiers, s'attendent à une révolte des ouvriers allemands qui vont alors se jeter dans les bras des communistes.

"Pour éviter cette catastrophe, la Reichswehr, conduite par le général von Blomberg, songe à provoquer une dictature militaire et à proclamer l'état de siège.

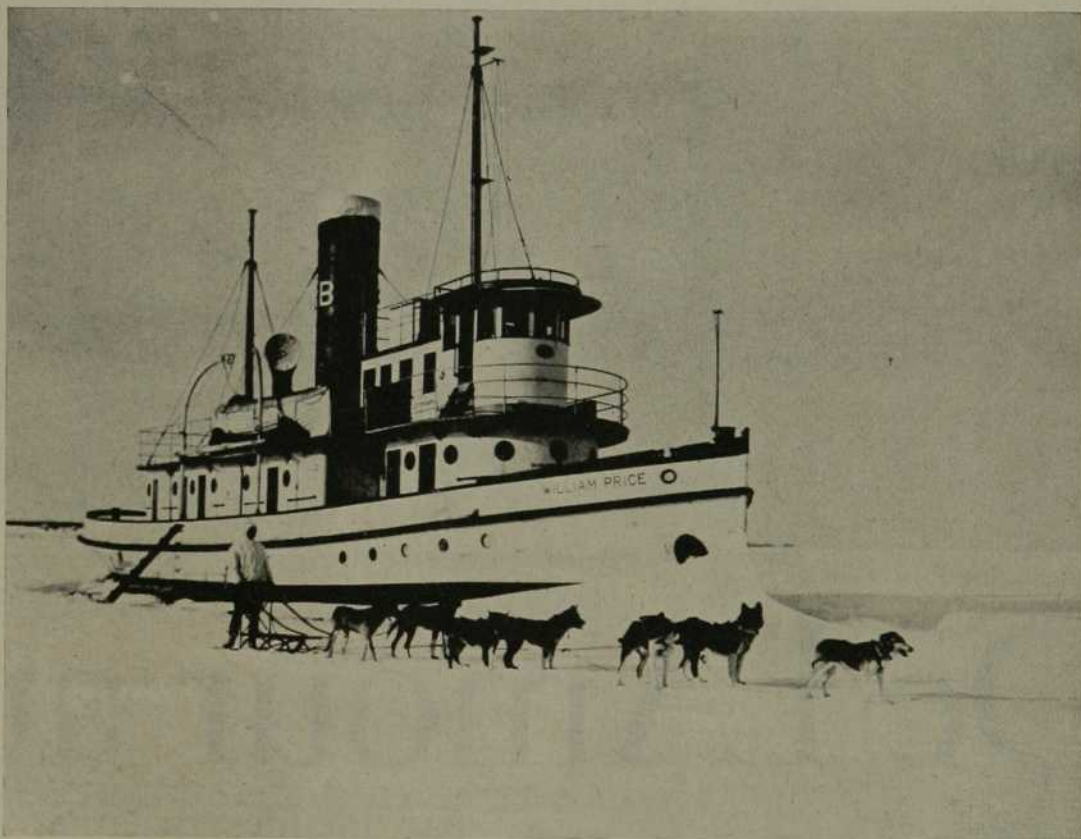
"Ensuite, on mettrait immédiatement fin à la campagne dirigée contre les juifs. Comme on le sait, l'ex-kaïser, qui comptait bien des juifs parmi ses amis d'avant-guerre, estime que l'antisémitisme des nazis est une pure folie.

"Après cela, les nouveaux dirigeants de l'Allemagne demanderaient aux Etats-Unis de leur accorder l'assistance financière." (Daily Herald)

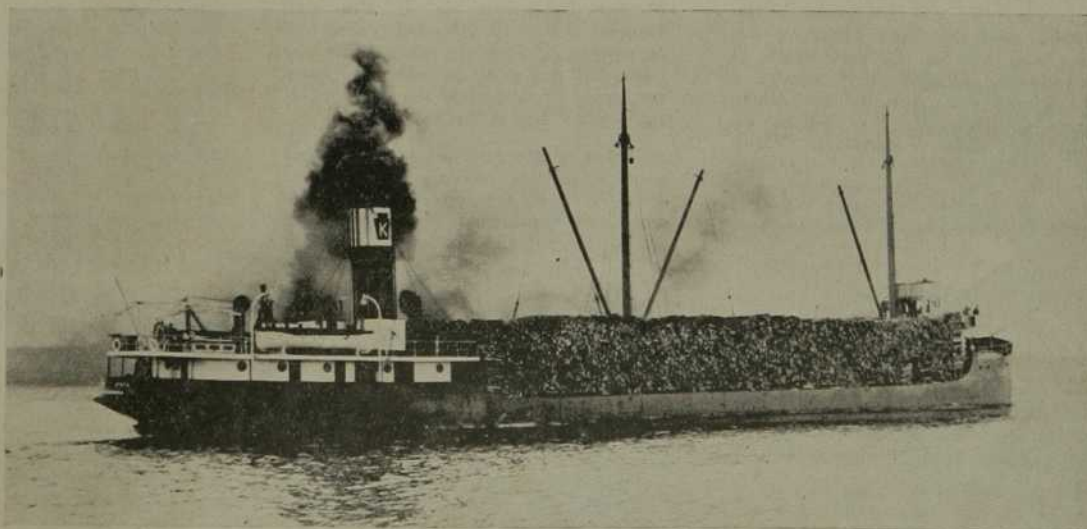
■ ■ ■

LE VIN LIBERATEUR DE LA SARRE

C'est au cours de la fête traditionnelle du vin, qui a lieu au début d'octobre à Neustadt-sur-Hardt, que le vin nouveau reçoit son nom. Cette année, comme dans les années précédentes aussi, de nombreuses et intéressantes propositions ont été faites dans ce but. Citons, parmi les noms proposés qui nous paraissent les plus dignes d'être mentionnés: "Libérateur de la Sarre", "Richesse des caves", "Diseurs de oui" (allusion au plébiscite, N. de L. R.), "96,8%", "Gros lot".



Scène d'hiver sur le lac Saint-Jean, province de Québec. Photo de J. E. Chabot, photographe de Roberval.



Scène d'été sur le fleuve Saint-Laurent. Une barge de l'Ontario Paper Co., partant de la Côte Nord avec un fort chargement de bois destiné au papier à journal du Chicago Tribune. Photo de J. E. Chabot, Roberval.



Quand Sidonie arriva dans la chambre, elle eut peine à reconnaître son mari, tellement il était amaigri...

De l'Amour au Crime

par Jacques Brienne

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Un jeune avocat parisien, Pierre Marty, trouve dans la rue un riche porte-monnaie contenant une bague et des lettres non signées. Le lendemain, il apprend que l'industriel Verdurel a été assassiné dans son bureau. Marty apporte sa trouvaille à la police, espérant ainsi aider à découvrir l'assassin.

D'après le testament, Jean Bernard doit prendre la direction de l'usine, ce qui

provoque la jalousie des ouvriers et surtout du gendre de M. Verdurel, Maurice Dormeuil. Bernard ignore que sa femme a autrefois été séduite par Dormeuil qui avait promis de l'épouser, après la naissance d'un enfant. Il est aussitôt accusé du meurtre.

Au cours d'une dernière explication entre Lina et Dormeuil, M. Verdurel était survenu. Furieux, Dormeuil l'étrangla et s'enfuit. Pour ne pas faire

connaître à son mari sa faute passée, Lina hésite à dénoncer le meurtrier. Quand elle s'y décide, le juge, ami de Dormeuil, la croit folle.

Jean Bernard est acquitté, « faute de preuve ». Le jugement le laisse compromis. Il sollicite puis obtient un emploi en Italie.

Les frasques de Dormeuil l'ont rendu odieux à sa femme Valentine, fille de

M. Verdurel. Un artiste anglais se fait bientôt aimé d'elle. C'est après un rendez-vous avec lui que Valentine a rencontré son mari, mais sans être reconnue, au moment où celui-ci venait de commettre le crime. De surprise, elle laisse tomber le joli sac à main contenant la bague donnée par son père et des lettres compromettantes.

Pressentant que sa femme demandera le divorce, Dormeuil veut s'assurer la direction de la fabrique.

No 13

(Suite)

IV

Dès le matin, on la voyait explorer les journaux, et particulièrement la colonne réservée aux spectacles et concerts.

Aussitôt après, elle donnait des ordres pour que son équipage fût prêt à la conduire à telle matinée, à tel concert où le programme — bizarre

coïncidence — s'ornait toujours du nom sonore de maestro Luigi Camparosa.

Ce jeune ténor, d'origine napolitaine, possédait une voix assez remarquable, quoique un peu gutturale.

Éclatante et généreuse dans les notes élevées, elle se voilait soudain et sombrait en les quittant pour le registre inférieur. Ces chutes un peu brusques de son ravissaient Sidonie. Elles

lui paraissaient l'expression même de l'amour, mélange d'extase et de volupté.

Il faut dire que le maestro Luigi Camparosa appuyait ses volutes musicales du regard langoureux ou passionné des plus beaux yeux clairs sous leurs longs cils noirs que jamais ténor italien ait eus à sa disposition.

Et ce regard devenait tout à fait brûlant en s'arrêtant sur la magnifi-

que gorge constellée de diamants qui rendait madame Dormeuil célèbre dans certains milieux.

Sidonie, l'altière Sidonie, blasée maintenant sur toutes les jouissances du luxe et de la domination que son mariage lui avait procurées était mûre pour une passion nouvelle qui mettrait un intérêt d'un autre genre dans son bonheur devenu monotone.

Il était bien évident qu'aucun scrupule

pule ne l'arrêterait et qu'elle descendrait toujours plus bas.

Aux premiers regards amoureux du chanteur elle se sentit intéressée et bienveillant. Après quelques rencontres où leurs yeux de plus en plus se mettaient d'accord, elle commença à éprouver une émotion qui ne ressemblait à rien de ce qu'elle avait ressenti jusqu'ici.

Elle avait désiré Maurice Dormeuil parce qu'il était la force, parce qu'il détenait la richesse tant convoitée et le luxe et les plaisirs dont elle croyait les attraites inépuisables. Après la conquête elle l'avait aimé parce qu'il était beau et pour son passé don juanesque, mais dans ce sentiment il était entré plus d'ambition et d'envie que de passion sincère.

Maurice était un de ces amis brutaux qui domptent les femmes sans faire vibrer en elles aucune corde sentimentale.

Tandis que le bel Italien, beaucoup plus jeune qu'elle, lui donnait toutes les illusions de l'adolescence.

Et de son enfance faubourienne, il lui revenait, à le regarder mille souvenirs de couples enlacés.

Elle se rappelait des airs de romances, bêtes à faire pleurer, entendus le soir dans les cours.

De ces airs trainants que de vieux ou de jeunes hommes, coiffés d'un feutre mou avec de longs cheveux mal peignés, sanglotent le soir dans les carrefours en raclant un violon exténué...

Bientôt elle se fit présenter le maestro.

Elle lui dit toute son admiration, tout son fanatisme pour le chant.

Il répondit gentiment:

— Vous chantez, madame, cela se devine.

Et elle prit un air navré.

— Hélas! non je ne chante pas! J'ai de la voix, mais je ne sais pas chanter.

Il eut l'air aussi navré qu'elle-même.

— Est-ce possible?... Quel malheur!

Puis il se reprit et s'écria avec chaleur:

— Que n'apprenez-vous? Il n'est pas trop tard, il n'est jamais trop tard!

Timide, elle osa:

— Vous me conseilleriez alors?..

Ses yeux brillaient et imploraient le ténor, qui répliqua:

— Assurément, il faut vous mettre au travail sans retard, madame.

Sidonie, prévoyant toutes les facilités qu'elle trouverait dans cette voie nouvelle, ne tarda pas à suivre le conseil.

Il y eut d'abord une audition.

Le maestro parut émerveillé.

— Mais, c'est superbe, superbe, répétait-il avec son accent italien chantant. Vous avez le don, madame, c'est un devoir, un véritable devoir de le cultiver!

Pour les premiers exercices, on chercha un professeur à madame Dormeuil.

Le maestro Camparosa était trop absorbé par ses engagements pour en assumer la charge monotone.

En outre, le rusé Italien ne voulait pas brusquer l'aventure.

Il sentait Sidonie à sa merci et était résolu à tirer le meilleur parti possible de la passion qu'il avait inspirée.

Il en était encore aux oeillades affolantes, quand le moment vint pour lui de partir à Dinard en exécution du traité qu'il avait signé.

Déjà Sidonie ne pouvait envisager sans désespoir l'éloignement du beau Luigi, et son séjour sur une plage, rendez-vous des beautés du monde entier.

Que faire? Le suivre.

Et elle avait emmené sa belle-fille en Bretagne.

Marguerite comprenait tout cela vaguement et n'y attachait d'ailleurs aucune importance.

Dinard lui plaisait. C'était un séjour nouveau.

Elle savait y trouver une société des plus selectes, y rencontrer des amies de son milieu parisien, de ces étrangères élégantes et accomplies

Le fond de la nature était bon. Si elle avait été bien élevée, les qualités, certainement, auraient pris le dessus, mais au contact de Sidonie, elle était devenue une jeune fille ultra moderne, très libre d'allures, sans idéal et sans préjugés.

Ses défauts s'étaient développés comme ces plantes parasites qui croissent plus vite que le bon grain et qui finiraient par l'étouffer si la main de l'homme n'intervenait.

Une main d'homme interviendrait-elle pour élaguer les défauts de la jeune fille, pour la guérir de cet amour de luxe, de la parure et du plaisir à outrance auquel elle était disposée à tout sacrifier?

Certes, le sauveur existait et elle le savait. C'était Charles, le fils de Théodore et de Sidonie, doux et timide comme son père, mais plus instruit et plus affiné: Charles qui, un peu plus âgé que Pierre achevait son service militaire et allait sortir de la caserne.

ce bon Charles pour serrer les freins seraient bien inutiles.

Alors?

Elle était bien obligée de sacrifier Charles!

Seul un mariage riche pourrait lui éviter la vie de gêne et de pauvreté dont la pensée même la remplissait de crainte.

Mais ce mari riche, elle devait se hâter de le trouver. Si elle ne le rencontrait pas avant que la ruine fût complète, après, elle ne le trouverait plus.

Et c'est pourquoi elle avait suivi sa belle-mère à Dinard avec plaisir.

— Sur cette plage élégante, se disait-elle, où les grands noms de la noblesse voisinent avec ceux de la haute banque, où les riches étrangers sont comme chez eux, qui sait si je ne dénicherai pas l'oiseau rare?

Elle y pensait encore ce matin, sa toilette à peine achevée.

— Il n'y a pas de temps à perdre, se disait-elle, il est temps, il est grand temps que je trouve un mari.

Elle tourna la tête vers l'intérieur de la chambre où sa camériste circulait sans bruit, disposant sur la coiffeuse les riches bibelots du nécessaire de toilette, complétant l'ameublement somptueux, mais forcément banal de l'hôtel, de ces mille riens, délicieux, qui suivent partout la femme élégante et forment à sa personne un cadre de luxe raffiné.

Elle commanda:

— Virginie, allez donc voir si madame Dormeuil est prête.

La soubrette riposta:

— Madame sera prête dans quelques minutes... Clémence achève de la coiffer. En attendant mademoiselle peut passer au salon; je vais servir le thé.

— Très bien, mais auparavant allez me chercher le journal du casino et la liste des étrangers.

— A l'instant, mademoiselle.

La femme de chambre sortit vivement pour exécuter l'ordre qu'elle venait de recevoir, tandis que Marguerite s'installait dans le salon particulier de l'appartement occupé par sa belle-mère.

Pour tuer le temps, elle se mit à étudier minutieusement le guide illustré de la région.

Bientôt un froufrou soyeux se fit entendre.

La porte communiquant avec la chambre à coucher de madame Dormeuil s'ouvrit, en même temps qu'une voix caressante disait:

— Eh bien! Marguerite, déjà au travail?

— Vous voyez!

— Inutile de te demander si tu t'es reposée? Je vois bien que tu es fraîche à ravir!... Ce n'est pas comme moi: je suis à faire peur ce matin.

La jeune fille protesta:

— Vous voulez des compliments, sans doute?

Et elle se leva pour embrasser Sidonie et, après un examen rapide et optimiste, elle déclara:

— Je vous trouve une mine superbe.

C'était vrai.

Malgré une légère cernure des yeux, qui en accentuait la profondeur et l'éclat, Sidonie était éblouissante.

Sa beauté semblait à l'apogée. Elle avait encore devant elle une longue carrière de triomphes, et dans un déshabillé de mousseline soufre, orné

C'EST LA SEMAINE PROCHAINE (le 15 décembre) QUE PARAITRA

LE SAMEDI DE NOËL

*Un splendide numéro de luxe
où commence un nouveau
feuilleton*

RETENEZ VOTRE EXEMPLAIRE

En vente partout au prix ordinaire : 10c

qu'elle fréquentait dans les salons du quartier de l'Etoile et retrouvait presque chaque jour au cercle de tennis, dans l'île de la Grande-Jatte, à Puteaux.

Beaucoup d'adorateurs seraient là aussi.

D'où vient que la belle fille, en y pensant, faisait la moue?

Qu'un sourire moqueur courait sur ses lèvres?

C'est que, parmi tous ces flirts, il n'y en avait aucun de vraiment sérieux, aucun d'assez riche pour lui assurer la grande vie, large, brillante et dorée qu'elle voulait.

La fille de Valentine allait avoir vingt ans. Elle était aussi jolie que sa mère, grande, mince, bien prise dans sa taille naturellement élégante, pleine de charme et de séduction comme son père.

Au moral, son caractère offrait aussi un mélange des qualités de sa mère et des défauts de Dormeuil.

Marguerite Dormeuil avait pour lui de l'affection. Elle ne pouvait oublier qu'il avait été le fidèle camarade de son enfance, et il lui en coûtait de faire de la peine à ce brave garçon.

Mais quoi?

Charles n'avait ni fortune ni position.

Ah! si Maurice Dormeuil et Sidonie n'avaient pas dilapidé l'héritage Verdurel, c'eût été autre chose.

Mais la fille de Valentine n'ignorait pas la situation de la fabrique.

Chaque fois qu'elle pensait à tout cela, un nuage passait sur son front.

Le spectre de la ruine qui était installé dans la maison Verdurel se dressait devant elle.

Les folles dépenses de sa belle-mère, son gaspillage insensé s'étaient encore accrus depuis quelques mois.

Son père n'était pas homme à enrayer non plus...

Ils iraient du même train d'enfer jusqu'à l'abîme, et tous les efforts de

de riches dentelles, son coup d'ombre orgueilleusement nu, elle semblait à peine avoir atteint trente ans.

Elle s'assit tandis qu'on apportait le déjeuner sur des plateaux d'argent.

Le service était fait gravement, avec tout l'attirail compliqué du service anglais.

Les deux voyageuses, tout en grignotant toasts et sandwiches, rolls et muffins, se mirent à causer gaiement et à faire des projets pour employer le mieux possible leur temps, c'est-à-dire pour y faire entrer autant de plaisir qu'en comportait le nombre d'heures qui s'écoulaient de dix heures du matin à minuit.

Sidonie avait élevé Marguerite et s'en était fait tolérer d'abord, affectionner ensuite, affection toute de superficie du reste, la jeune fille ayant l'âme un peu froide. La nouvelle femme de son père avait mis tout en oeuvre pour la séduire, la capter, et elle y avait réussi dans une certaine mesure...

Elles vivaient en bonne intelligence, sur un pied d'agréable camaraderie.

Depuis longtemps, Marguerite avait jugé son père, ce qui fait qu'elle ne le plaignait pas trop d'avoir une telle femme.

Au fond de son coeur, elle gardait le souvenir de la noble Valentine, souvenir chéri, rarement évoqué et non sans quelque remords, car elle ne se sentait pas digne d'elle.

Virginie ayant apporté les journaux de la localité, Marguerite se hâta de consulter la liste des étrangers.

Au feu et à mesure qu'elle découvrait des noms connus, des présences amies, sa figure s'éclairait joyeusement.

— Quel bonheur ! s'écria-t-elle de trouver ici nos deux plus chères camarades !

Sidonie était enchantée de cette circonstance.

Elle questionna :

— Qui donc ?

— Claire Sabrié et Odette de Mainerville.

— Voilà une heureuse rencontre, applaudit madame Dormeuil.

— Et les Elphinston, ces charmantes Américaines, mes partenaires habituelles au tennis. Quant aux jeunes gens de ma connaissance, je ne les compte pas ; ils sont légion.

— A la bonne heure. Tant mieux, Marguerite, je vois que tu vas t'amuser ici.

— Oh ! cela, c'est une veine... une vraie.

Et la rieuse jeune fille battait des mains.

— Et savez-vous mon chevalier servant, le vicomte de Bargès, est aussi à Dinard ! Je vais lui envoyer un message, et je n'aurai plus besoin de me renseigner.

— Il sera mon guide, mon courrier, mon Bottin vivant. Il sait tout quand il s'agit de plaire aux dames et de les

servir. C'est un preux des anciens temps.

Madame Dormeuil éclata de rire, mise en gaité par l'entrain de sa belle-fille.

— C'est un trésor, conclut Marguerite.

Elle se leva, repoussa sa serviette et, tout en parlant, jeta un coup d'oeil satisfait vers la place où se reflétait sa fine silhouette.

— Je lui écris un mot, le chasseur le portera au club où il habite... Moi je passe un tailleur et...

— Et ?

— Je sors... Mais vous, ne sortirez-vous pas ce matin ?

— Non, chère enfant, répondit madame Dormeuil sur un ton alangui, je suis vraiment lasse.

— C'est dommage, le temps est radieux !

Sidonie jouait avec ses dentelles, elle ajouta avec un peu d'hésitation :

— Et puis j'attends... du moins je crois avoir la visite du maestro Luigi Camparosa, que j'ai prévenu, afin de m'entendre avec lui pour la continuation de mes études vocales.

— C'est juste, je n'y pensais plus, reprit Marguerite d'un ton dégagé.

— Alors, à bientôt, nous nous retrouverons à midi, en bas où je vais choisir une jolie table.

Moins d'une heure après, la jeune fille quittait l'Impérial hôtel, escortée de l'impeccable et galant vicomte de Bargès, et croisait sur la pelouse le beau ténor italien, tout de blanc vêtu, la boutonnière fleurie d'oeillets roses, qui la salua d'un sourire obséquieux et quelque peu contraint.

— Vous le connaissez donc, notre maestro ? s'informa le vicomte d'un air surpris.

La jeune fille répondit :

— Oh ! pas personnellement.

Elle avait légèrement rougi et une nuance d'embarras se manifestait dans sa voix, malgré son aisance habituelle rarement en défaut.

Elle reprit néanmoins, dans une explication aussi simple qu'elle le put :

— Madame Dormeuil, ne le savez-vous pas, est très éprise de musique. Elle a choisi le maestro pour la diriger dans ses études... Un point, c'est tout.

Le vicomte avait écouté gravement et dans l'attitude qui convient.

— Je sais... je sais...

Mais il restait songeur.

C'était un homme entre deux âges, riche et instruit, qui avait renoncé à la diplomatie pour ne pas aller à l'étranger.

Au bout de quelques pas, il risqua :

— Il chante bien, c'est indéniable, un timbre puissant du reste... Beau garçon assurément, trop infatué de lui-même comme tous ces Italiens... et un peu rastaquouère.

— On dirait que vous ne l'aimez guère !

— Moi, au contraire, grimaça le vicomte. Je suis un de ses fervents... Avez-vous remarqué ce panama de quinze louis sur ses cheveux crépus ?

— Bouclés, vous voulez dire ; et noirs, et brillants.

— Peuh !...

— Allons, cher vicomte, continua Marguerite d'un air gamin, ne bécotez pas trop ce premier sujet de votre troupe d'opéra. Savez-vous, d'ailleurs, que c'est bien masculin ce que vous faites là.

— Vous allez me faire passer pour

une mauvaise langue, mademoiselle. Je m'amuse à attaquer qui sera bien défendu, soyez-en sûre.

— Je n'en doute pas. Parions qu'il est très apprécié, ici, du côté des dames.

— C'en est effrayant. Et vous, mademoiselle, votre opinion ?

— Il ne me dit rien.

— Cela va de soi, vous êtes trop intelligente ; mais il y a un grand nombre de femmes qui s'hypnotisent toujours devant ces bellâtres... des rastaquouères...

— Est-ce un habitué du casino ?

— C'est la troisième fois qu'il vient à Dinard et chacun de ses séjours a été marqué par de riches conquêtes...

La jeune fille examinait en dessous son interlocuteur.

— Quel ogre ! dit-elle dans un éclat de rire moqueur. Vous faites bien de m'avertir cher monsieur, je serai sur mes gardes !

Le vicomte sourit et avec une ironie non dissimulée, il dit :

— Oh ! ne craignez rien mademoiselle, le maestro ne s'attaque pas aux jeunes filles.

Ils avaient, tout en causant, pénétré dans le casino et gagné la terrasse.

La brise marine leur battait le visage.

Le soleil incendiait les flots.

Ils s'appuyèrent à la balustrade.

Le jeune homme indiquait à mademoiselle Dormeuil l'étendue brillante de sable diamanté, encadrée de falaises sur lesquelles s'étagaient de splendides villas.

Il dit :

— Voilà votre domaine. C'est ici que vous allez régner sur un escadron de soupirants attachés à votre char, tandis que moi, vieil ami, presque grisonnant, hélas, je devrai me contenter de marquer les points !

Marguerite fit une moue.

— Vous avez la manie ou plutôt la coquette rie de vous vieillir.

— Hélas, trois fois hélas... Adieu paniers, vendanges sont faites !

Souriant de ses beaux yeux bleus comme l'eau calme de la baie qui reflétait un ciel d'azur, Marguerite était un vivant symbole de la jeune fille garantie au sein de l'opulence, ignorante de tout ce qui assombrirait l'aurore de tant de vies.

Fleur de luxe d'une essence rare, silhouette de suprême distinction faite pour se détacher ainsi, gracieuse et fière, en des décors de splendeurs !

Et tandis que le vicomte l'admirait, regrettant peut-être sa maturité qui inclinait déjà vers l'automne, Marguerite, superbe et posée en pleine lumière, songeait intérieurement :

— Je n'ai que faire de tant d'hommages. Je suis blasée sur les louanges. Il s'agit non de satisfaire ma vanité, mais de trouver la planche de salut dans le naufrage.

— Il me faut un prétendant sérieux, un mari assez riche pour ne pas compter, assez épris pour ne pas aller au fond des choses. Pauvre vicomte, il ne se doute guère de cela. Et il faut que j'ai rencontré ce phénix avant six semaines ou je suis perdue !

Depuis plus de quinze jours, madame Dormeuil, la femme du riche industriel — ainsi la désignaient les échos de la plage — et mademoiselle Dormeuil étaient comprises du Tout-Dinard, parmi les étrangers de mar-

que. Leurs toilettes, celles de madame surtout, faisaient sensation, soit au courant de l'après-midi, soit aux bals et aux spectacles du soir, soit à l'heure du bain.

Alors des groupes élégants se formaient sur le sable durci finement poudré de mica ; c'était là que s'ébauçaient les flirts, que s'échangeaient les potins discrets.

Les lorgnettes étaient braquées sur les malades dernier cri sortant ou entrant dans l'onde avec mille grâces frileuses et déshabillées avec un art aussi précieux que réparateur.

Quels artifices dans la cabine avant de s'exposer aux regards !

Sidonie et Marguerite étaient l'une et l'autre dans le ravissement.

Leurs journées leur semblaient trop courtes pour tous les plaisirs que chacune leur apportait.

L'existence des deux femmes était toutefois très séparée. Chacune suivait son courant distinct.

La jeune fille qui se livrait sans mesure à son goût pour les sports était très matinale.

De bonne heure, on pouvait la voir quitter l'Impérial dans un simple costume de serge blanche, accompagnée le plus souvent de son Sigisbée ou de la femme de chambre chargée des accessoires.

Accueillie partout avec un aimable empressment, elle était chez elle au lawn tennis club ou au new club de dames et de messieurs, au golf.

Et, dans toutes les familles de la haute société française, on se faisait un plaisir de la patronner.

Sa tenue parfaite, ses manières qui savaient rester exquises, malgré cette pointe de hardiesse et cette liberté d'expression qui caractérisent la jeune fille d'un modernisme aigu, la faisaient hautement apprécier.

On la courtisait beaucoup, mais elle avait su, dès le début, éliminer tous les soupirants inutiles.

Très renseignée par le vicomte de Bargès, elle choisissait exclusivement ses cavaliers parmi les prétendants possibles.

Les favoris, pour le moment, étaient un brillant officier de dragons en garnison à Dinan, très noble et fort riche ; puis un jeune Anglais aussi timide qu'athlétique, fils de l'un des rois du cuivre, dans l'Afrique du sud.

Chez Marguerite, l'insouciance de jolie fille heureuse et courtisée dont elle faisait montre et qui ajoutait du charme à ses charmes, n'était qu'un masque.

En réalité, elle ne perdait pas de vue la catastrophe inévitable où devait s'engloutir ce qui restait encore debout de l'édifice élevé par son grand-père ; la façade et l'honneur commercial de la maison Verdurel.

Sidonie, qui, tout au contraire, n'avait jamais voulu prendre au sérieux les craintes émises autour d'elle, ni permettre à qui que ce fût de lui conseiller la prudence, voguait en pleine joie, jetait l'argent autour d'elle à pleines mains.

Cette période fut pour elle une véritable apothéose.

Apothéose sociale et surtout apothéose amoureuse.

Depuis une semaine, le jeune et séduisant ténor italien était son ami.

Autant que sa nature prosaïque avait pu le concevoir, elle crut alors

APRES DIX ANS D'ASTHME, le remède pour l'Asthme du Dr J. D. Kellogg a prouvé être le seul soulagement pour un malade reconnaissant et ce n'est qu'un cas entre beaucoup d'autres. Il faut peu s'étonner qu'il soit devenu maintenant le seul remède reconnu sur le marché. Il a conquis sa renommée en ne manquant jamais d'efficacité. Il la conquiert aujourd'hui comme il l'a fait pendant des années. C'est le plus grand spécifique pour l'asthme à la portée de l'humanité souffrante.

avoir rencontré l'amour, l'amour unique de son existence.

L'amour qui épanouit un être comme une fleur au soleil, celui qui change la nature entière en un paradis merveilleux, en un jardin de songes...

Ce paradis n'était qu'un mirage.

Le maestro Luigi Camparosa, malgré son jeune âge, avait déjà beaucoup flirté avec les femmes mûres. C'était un garçon pratique et positif.

Il savait l'art d'envelopper les matérialités d'une liaison sous les fioritures du sentiment et de frapper les imaginations demeurées jeunes et qui d'instinct vont puiser une fraîcheur nouvelles aux sources de l'amour.

Malgré les facilités des villes d'eaux telles que Dinard, madame Dormeuil était tenue à s'entourer de beaucoup de prudence.

C'était en des localités voisines qu'elle allait attendre son ami, changeant au gré de ses caprices le nid heureux de ses folles amours.

Les jours où le maestro ne chantait pas, c'est-à-dire plusieurs fois par semaine, ils allaient plus loin encore...

Doucement bercés au rythme d'une auto électrique, les deux amis voyaient fuir les paysages comme un rêve.

D'autres fois, pour éblouir plus complètement son amie, le beau Luigi choisissait pour leur rendez-vous un décor théâtral.

C'était tantôt un petit pavillon de chasse perdu dans les bois de Ponthual, dont il avait obtenu de disposer ou bien le tableau d'un soleil couchant sur les étangs de la Crochais, alors que d'une chambre d'auberge, lasse et grisée de volupté, Sidonie regardait luire le reflet des eaux dans les prunelles de son ami, ou bien encore dans les nobles ruines de la Hunaudaye, la grande scène d'amour où le ténor enivré chante avec la diva qui succombe le du triomphal.

Sidonie adorait alors le bel italien avec fanatisme.

Toujours parée de pierreries magnifiques qui valaient une fortune et qui la rendaient plus désirable encore aux yeux du maestro, elle se dépouillait de ses plus beaux diamants pour en orner les doigts et le plastron de son ami.

Et l'amoureux recevait ces ex-veto avec une souriante indulgence.

De plus, le ténor était joueur, très joueur.

Il disait souvent à Sidonie :

— Le jeu et l'amour sont les deux plus grandes émotions de la vie. Les seules qui valent, avec la musique bien entendu, la peine de vivre.

Et ces émotions, pour lui, se complétaient absolument...

Sidonie avait voulu l'imiter. Elle s'était mise à jouer, à jouer gros jeu. Elle ne quittait plus les salles du casino.

Et les chèques succédaient aux chèques, les billets de banque aux billets bleus, car, jusqu'ici, trop heureux en amour, les deux tourtereaux ne cessaient de perdre, de perdre des sommes énormes. En une seule nuit, ils perdirent cinquante mille francs!

Et lorsque, à midi, au lunch, elle voyait au maestro un air sombre et mélancolique, elle devait encore le consoler des désastres de la partie nocturne, tandis que lui, roulant des yeux énamourés, lui répétait à demi-voix :

— O Sidonie, carissima mia, pour-

quoi est-ce que je t'aime tant? Je t'aime trop, j'ai perdu ma veine...

C'était avant la représentation théâtrale sur la terrasse du café, au grand casino.

Mesdames Dormeuil, assises à une petite table avec le vicomte de Bargès, dégustaient un kummel tout en causant.

Il y avait représentation extraordinaire, la tournée d'un grand succès parisien de l'hiver précédent. On allait jouer le *Voleur*, avec les artistes de la création.

— Je vous prierai, cher vicomte, dit madame Dormeuil de vouloir accompagner ma fille.

— Vous ne désirez pas voir la pièce, demanda le vicomte?

Sidonie fit une moue d'incertitude. — Je la connais... et décidément la chaleur est étouffante ce soir.

— C'est vrai, acquiesça l'élégant vicomte, en tenue impeccable avec un camélia blanc à la boutonnière.

— Je vous rejoindrai à la sortie, déclara Sidonie.

— C'est cela, chère madame. Je suis toujours trop heureux, quand vous me faites cet honneur de me confier votre fille.

Une expression malicieuse courut sur les lèvres naturellement ironiques de Marguerite.

— N'allez-vous pas trouver le temps long toute seule ici! remarqua-t-elle.

Sidonie répondit à cette malice par un sourire.

— Tu penses bien, chère enfant, que je ne vais pas me morfondre sur cette terrasse.

— Qu'allez-vous donc faire en notre absence?

— J'irai entendre les tziganes sous la galerie, près du flot... Il y fait si bon!

Elle baissa les yeux. Puis :

— Il est probable que le maestro Camparosa me présentera un de ses amis, un chanteur suédois, qui ne chante plus mais donne d'excellentes leçons, paraît-il.

Le vicomte, comme une bonne gazette, répondit :

— Erik Broensberg, sans doute?

— Vous le connaissez?

— Oui, un peu.

— Qu'en savez-vous? Je suis curieuse...

— Je sais qu'il a fait une saison à la Scala de Milan pendant mon séjour en cette ville.

— Ah! il avait du talent?

— Oui une voix superbe.

— Que lui est-il arrivé?

— Maladie accident, on ne sait trop au juste. Certains disent une peur rentrée. Toujours est-il qu'il a disparu subitement.

Marguerite éclata de rire.

— Une peur rentrée! Quelle excellente histoire. Vous êtes impayable, cher vicomte. Je ne vous savais pas humoriste à ce point. Expliquez-vous, de grâce; qu'est-ce qu'une peur rentrée?

— C'est que c'est très difficile à dire devant une jeune fille... Je ne sais si je dois me risquer.

Mais Marguerite tenait avant tout à ne pas paraître la petite oie blanche qui rougit et sort du salon au moindre mot scabreux.

— Ne nous faites pas languir. Alons, vicomte, nous sommes suspendues à vos lèvres.

Le Cadeau le plus Apprécié pour les Fêtes

No 7 — la spéciale à dispositif "Tip-Fill" (remplissage par le bout). En Jais et un peu plus grosse que les plumes ordinaires. Plume, \$7.00 Crayon, \$3.00

No 92 — attrayant style de plume en Vert Perlé, Noir Perlé, Quartz d'Acier, Jais ou Vert et Or, monture en or, \$3.50. Crayon, \$1.50



Lady Patricia — la meilleure des plumes pour dames. Onyx, Persan, Jais, Agate Mousse. Plume, \$5.00 Crayon, \$3.00

Depuis 1884, le cadeau le plus sûrement et le plus vivement apprécié fut toujours un ensemble Plume et Crayon ou une Ecrivoire Waterman!

L'art magnifique déployé dans la fabrication et le dessin fait de la Waterman un plaisir constant pour le possesseur de la plume à pointe le plus douce au monde. La grande variété des styles et les couleurs ravissantes vous permettent de choisir la plume qui s'adapte précisément le plus au style de la personne à qui la plume est destinée.

Ceux qui reçoivent une Waterman peuvent entrer chez le plus proche marchand et choisir la pointe s'adaptant le mieux à leur style d'écriture. Ce service est rendu possible grâce au Plateau de Sélection de Pointes No 7 Waterman et il se peut que vous y trouviez aussi la pointe la plus adaptable à votre propre style d'écriture.

No 3 — plume à prix modéré, en Noir Perlé, Vert Perlé et Quartz d'Acier avec monture chromium, \$3.00 Crayon, \$1.25



Le Cadeau le plus Apprécié

PLUMES • CRAYONS • ÉCRITOIRES

Waterman

D3412P

— Eh bien ! voyons, oui, supposez : une surprise désastreuse, un mari intempestif, des violences... Cela arrive tous les jours !

— Comme c'est bizarre, remarqua Sidonie ; je ne croyais pas qu'on pût ainsi perdre la voix !

— Oh ! c'est très fragile, la voix, essentiellement fragile, affirma le vicomte. Messieurs les ténors devraient vivre en anachorètes... et il s'en faut de beaucoup, la plupart du temps.

Sidonie rougit, croyant sentir dans les paroles du mondain une alusion à Camparosa.

Elle questionna :

— Où l'avez-vous connu, ce Broensbeg ?

— Je le rencontrais souvent chez mistress Morgans, dont vous avez sans doute entendu parler, car le maestro Luigi Camparosa fréquente assidûment la ville "Mes Délices".

— C'est une splendide habitation aménagée avec un luxe rare et spécial. Mistress Morgans et sa mère, une vieille dame très excentrique, y reçoivent un monde des plus mêlés. Chacun, du reste, a le droit d'amener des amis. On y donne des fêtes très originales et parfois fort suggestives.

— Vraiment, s'écria Sidonie. Je voudrais bien voir cela. Et vous y avez rencontré le maestro Camparosa ?

— Oui, madame, très fréquemment.

Une question lui brûlait les lèvres, elle ne put se retenir de la formuler :

— Cette année ?

Le vicomte sentit vaguement la gaffe qu'il avait faite ; il dit donc avec détachement :

— Oh ! cette année, j'y vais rarement. Autrefois, j'avais des amis étrangers en résidence chez mistress Morgans. En ce temps j'y voyais souvent Luigi Camparosa.

— Mais cette année, cette année ? insista-t-elle, dévoilant sa curiosité brûlante.

Le vicomte répondit avec une nuance d'embarras :

— Cette année, je l'ai aperçu deux fois, le soir, aux tables de jeu.

Sidonie sursauta.

— Comment ! On y joue aussi ?

— Mais oui, chère madame, et très gros jeu.

— Quel jeu ?

— D'abord le poker... puis le bridge, le baccara... On y joue la nuit et le jour.

Madame Dormeuil était atterrée.

— C'est complet, murmura-t-elle.

Et pendant que sa belle-fille s'éloignait au bras de l'impeccable dandy, elle s'enfonçait dans des réflexions amères.

Penser que son Luigi, dont elle croyait connaître tous les faits et gestes, occuper seule, depuis leur liaison, le cœur et l'esprit, avait ainsi des habitudes en dehors d'elle, lui était insupportable.

— Ainsi, songeait-elle, à mon insu, il fréquente chez ces Américaines, dont il n'a jamais parlé devant moi ! Il est un des familiers de cette mai-

son où l'on s'amuse. Et qui sait ? peut-être y a-t-il encore une attache féminine.

Mais Sidonie n'admettait pas la possibilité d'une rivale.

A cette seule idée, des étincelles de phosphore semblaient jaillir de ses yeux.

Sa lèvre saignait sous la morsure de ses dents aiguës.

Elle voulut savoir toute la vérité et elle se promit de soumettre le vicomte à un interrogatoire en règle au premier entr'acte, quand les spectateurs sortiraient pour venir respirer le frais.

Elle ne bougea donc pas, pelotonnée dans son écharpe pourpre, les yeux traversés de lueurs sauvages.

Et quand le vicomte lui eut ramené Marguerite, elle le fit asseoir et causer en ramenant la conversation de nouveau sur la villa : "Mes Délices", elle dit d'un ton léger :



SOLITUDE

*Laisser errer son âme, qui va des êtres aux choses,
Lorsque tout bruit s'est tu, dans la langueur du soir,
Libérer ses pensées, au gré de ses névroses,
Loin de cette foule humaine, qui met au cœur du noir,
Trâmer d'anciennes idylles, que l'espérance redore,
Dans le secret tacite de la ronde des heures,
Se fondre dans l'irréel que le mystère mordore,
Et dont la plèbe ignore, l'indicible saveur,
Régner dans les domaines du poète chimérique,
En dérobant la coupe de ses blondes démences,
Voir passer à l'accent de sa verve magique,
En folles chevauchées, toutes nos réminiscences,
Courir cheveux au vent, dans nos landes intimes,
Où nous sont familiers, les plus discrets détours,
Escalader les monts, dont les plus hautes cimes,
Abrite l'oiseau bleu, de notre ultime amour,
Rêver aux accords, d'une mélodie berceuse,
Rythmer en nous la gamme, de nos latents désirs,
Pleurer avec la lyre, une jeunesse malheureuse,
Appelant notre foi en de très longs soupirs.*

LOLA ROUSSEAU

— Et moi, cher vicomte, qui avais déjà la prétention d'être au courant de tout dans ce joli pays ! J'étais loin de compte, puisque j'en ignorais la principale attraction.

— Non, non, pas la principale attraction, chère madame, une curiosité plutôt.

— Je compte absolument sur votre amabilité pour me renseigner, poursuivit Sidonie ; je suis très intéressée, très intriguée même. Quelles sortes de gens habitent cette villa ? Qu'y fait-on ?

— S'il fallait tout vous dire, chère madame, nous serions encore ici à l'aube. Je ne suis pas très qualifié pour vous détailler l'existence que l'on mène à la villa "Mes Délices", n'ayant jamais été un intime de cette maison, où la fantaisie et l'imprévu règnent avant tout.

Mistress Morgans est une ancienne beauté très connue dans les deux hémisphères.

"Elle a mangé un nombre incroyable de millions et cependant elle est encore riche, fort riche.

— Et est-elle généreuse ?

— Oh ! cela non, avare, cruellement avare, sauf pour tout ce qui concerne son plaisir.

Sidonie écoutait avidement.

Le vicomte de Bargès poursuivait avec complaisance :

— Qui on rencontre à "Mes Délices", je ne dirai pas la fine fleur mondaine, non, mais beaucoup de gens appartenant au grand monde cosmopolite. Ces femmes craignent l'ennui presque autant que la mort, elles aiment à s'entourer de personnalités originales diverses.

— C'est très curieux, tout cela, observa Sidonie, le front barré d'une ride, et, dites-moi, cette mistress Morgans est-elle encore belle ?

— Extraordinairement. A croire qu'elle a un philtre de jeunesse à sa

que peu de femmes du monde sérieux ont eu l'idée de s'y faire présenter.

— L'élément masculin domine, c'est certain, affirma le vicomte de Bargès.

— Oh voir ce milieu, en passant, à titre de curiosité, ce n'est guère compromettant.

Le vicomte conclut avec un peu de froideur cérémonieuse :

— Je suis persuadé que, sur votre désir, le maestro Camparosa s'empresera de vous aider à satisfaire ce caprice. N'a-t-il pas été l'hôte très apprécié de madame Morgans ?

Quand Sidonie se retrouva seule dans sa chambre, elle cessa de se contraindre et son masque d'amabilité tomba instantanément.

Les sourcils froncés, les traits durs et contractés, elle invectivait intérieurement le beau Luigi, l'accusant de fourberie, de duplicité, prête à le croire infidèle.

Toutefois son amour pour le bel Italien ne faisait que s'exaspérer par le soupçon.

Il la tenait dans sa chair et dans son imagination. Pour la première fois l'astucieuse Sidonie se sentait domptée... Sidonie avait un maître !...

Elle résolut donc de temporiser, de dissimuler sa jalousie naissante, son dépit et de parvenir adroitement à débutsquer son ami de ce terrain ennemi en y pénétrant elle-même n'importe par quel moyen. Elle ne reculerait pas au besoin devant un scandale. Elle voulait garder son Luigi, le garder pour elle seule.

Ayant, à force de volonté, repris son calme et son apparence gracieuse, dès le lendemain elle se dirigea, de sa démarche onduleuse et souple, avant midi, vers le café du casino. Elle était sûre de le trouver, sous la galerie, près du flot, en train de déguster un porto.

Déjà sur l'estrade, les tziganes aux teints basanés, aux yeux luisants faisaient de leurs archets magiques, vibrer l'âme sauvage et voluptueuse de leur pays.

Sidonie, de la terrasse, aperçut son ami dans la salle voisine juché sur un haut tabouret, près des comptoirs étincelants, où de délicieuses jeunes filles anglaises versaient des boissons américaines.

Vite, elle dépêcha un garçon pour avertir son ami de sa présence.

Il se hâta vers elle avec un empressement plus marqué encore que les autres jours, mais ce n'était pas le feu de la passion qui l'enlevait sur ses ailes, il dissimulait en dedans une lourde préoccupation.

Sitôt qu'il l'eut rejointe, après la poignée de mains appuyée et les sourires, elle dit :

— Accompagnez-moi donc sur la plage, j'ai la migraine, un peu de marche me fera du bien.

Le bel Italien, tout en obéissant au désir de Sidonie, réfléchissait aux choses difficiles qu'il aurait à dire tout à l'heure.

Ils longèrent le bord de l'eau et s'engagèrent dans les rochers.

Là, Sidonie prit le bras de Luigi. Elle se pencha amoureusement sur son épaule, puis, le forçant à la regarder, elle eut un geste mutin de menace :

— Vous, mon chéri, vous êtes un beau mystérieux et un vilain égoïste.

L'Italien, avec sa souple finesse, sen-

UNE HUILE DE MERITE. — L'Huile Electrique du Dr Thomas n'est pas un ramassis de substances médicales mélangées et poussé par la réclame mais le résultat de recherches soigneuses des qualités bienfaisantes de certaines huiles appliquées au corps humain. C'est une rare combinaison qui a gagné et gardé la faveur du public dès le début. Son essai convaincra tous ceux qui doutent de son pouvoir réparateur et guérisseur.

taut flotter autour de lui une atmosphère d'orage.

Il attaque de front.

— Et pourquoi cela?

— Comment! Il le demande? Il y a ici une maison prodigieusement amusante que tout le monde connaît, que tu fréquentes, et jamais tu ne m'en as rien dit!...

— C'est cela qui n'est pas joli. Reconnaiss-le.

Le ton de Sidonie se faisait de plus en plus aimable et câlin, afin de masquer sa colère.

Il se cabra brusquement.

— Et pourquoi te l'aurais-je dit?

En quoi cela t'intéresse-t-il?

— Je ne suis ni un enfant ni un esclave.

Et dans sa violence réveillée, le chanteur, cessant de se surveiller, reprenait l'accent naturel, un accent dur, presque méchant.

Il prononçait:

— Je ne suis ni oune enfant ni oune esclave!

Il poursuivit:

— D'abord j'y vais rarement cette année, chez les Morgans — car c'est d'elles que tu entends parler, je le sais — et quand j'y vais, c'est pour ma profession, pour gagner de l'argent.

— Je suis un artiste, moi, pas un millionnaire. Je n'ai pas le moyen de refuser ainsi un beau cachet.

— Ne te fâche pas, Luigi, interrompit Sidonie. Je ne te fais que de tendres reproches et tu montres un mauvais caractère. Tu as raison d'y aller pour gagner ta vie; j'aurais été seulement heureuse de t'y accompagner quelquefois.

Le maestro leva les bras au ciel.

— M'y accompagner! s'écria-t-il d'un ton courroucé, il ne faudrait plus que cela! Qu'irais-tu faire là? Est-ce ta place? Sont-ce des gens de ton monde qu'on reçoit chez les Morgans?

Sidonie battit en retraite devant ces exclamations multipliées, devant cette irritation croissant.

— Oh! je n'ai jamais songé à une fréquentation suivie, mais une fois ou deux comme par hasard. On dit que c'est très beau, très original, l'installation de ces dames. Puis, je t'aime tant que j'aime à connaître ce qui te touche afin que rien de toi ne me soit étranger.

D'un mouvement brusque, le ténor se dégagea de l'étreinte de Sidonie, et se plantant devant elle les bras croisés:

— Il y a des limites à tout, ma chère amie, nous avons tout le loisir de nous rencontrer ailleurs plus agréablement. Qu'irais-tu faire chez les Morgans? Voir danser ces vieilles folles sur l'épais caoutchouc de leur salle de bal, ou regarder la vieille mère circuler dans les salons sur un cheval mécanique en habit d'amazone ou se balancer en gondole sur un lac artificiel?

— Ce n'est pas un spectacle banal, répondit madame Dormeuil, conservant le ton enjoué, et puis on va

donner une fête où tu chanteras sans doute...

— Certainement, j'y chanterai, fulgura le ténor. J'y vais pour le profit, moi, je te le répète... Mais toi, que dirait-on si l'on te voyait avec moi? On nous remarque bien assez déjà...

Sidonie haussa les épaules.

— Que m'importe...

— Non, je ne ferai pas cela. Tu n'iras pas. Je suis un galant homme. Je ne veux pas te compromettre, t'afficher...

Elle blêmit et lui dit d'un ton sifflant:

— Et si cela m'est égal?... Si je veux être affichée, moi?... Tu n'as pas à t'en préoccuper...

Il répliqua d'un ton péremptoire:

— Je m'en préoccupe! J'ai des principes, moi... Et ta fille? Allons donc, Sidonie, sois un peu sérieuse!

Sidonie perdait son sang-froid dans la discussion.

— Marguerite n'a pas besoin de savoir ce que je fais. Ne va-t-elle pas de son côté, où bon lui semble? Dis plutôt, Luigi, qu'il y a quelque femme sous roche.

— C'est cela, nous y sommes, s'écria le bel Italien... J'attendais la chose. Ainsi tu vas t'imaginer que je fais la cour à ces vieilles femmes, moi, moi! Ah! non, ça c'est trop fort. Tu ne m'as pas regardé ou tu ne sais pas mon âge!

Sidonie eut un geste d'impatience.

— On ne peut faire une plaisanterie avec toi, Luigi, sans que tu te fâches! Je n'ai pas insinué cela. Mais si tu veux être sincère, tu reconnaitras bien que ces années dernières, tu avais des amies parmi les élégantes convives de madame Morgans.

— Toujours les potins du vieux Bargès, s'exclama rageusement le ténor. Et pourquoi n'aurais-je pas eu d'amies, puisque je ne te connaissais pas? Oui, j'ai eu des amies. Je ne suis pas un Anglais, ni un Suédois, ni un Russe, moi... Je suis de la belle Italie... où l'on aime...

— Tu le sais bien, Sidonie. Et je t'aime, carissima, ajouta-t-il en se calmant, mais je ne te conduirai pas à la villa Morgans, ça serait par trop ridicule.

Madame Dormeuil comprit qu'il ne fallait pas insister.

Après un silence, pendant lequel elle essaya de reprendre son sang-froid:

— C'est bien, c'est entendu, mon chéri, n'en parlons plus. J'ai voulu te taquiner un peu, mais je ne veux pas te contrarier.

Et, reprenant le bras de son ami, elle l'entraîna vers la partie la plus sombre de la plage, où, à l'abri des hautes falaises et dans la solitude de la côte elle se jeta dans ses bras.

Il profita de ces effusions pour lui conter la nouvelle perte qu'il avait faite la nuit au jeu et dont il n'avait pu solder la différence.

Tout en parlant, il l'étreignait et la couvrait de baisers passionnés.

Et elle, indifférente à la ruine qu'elle creusait chaque jour un peu plus, au déficit que ses folies élargissaient sans cesse, répondait à ses caresses par d'autres caresses, et aux paroles qui mendaient un secours par de rassurantes promesses.

— Tranquillise-toi, je vais aviser.

Le beau ténor savait ce que cela voulait dire. Il savait que, grâce à son



Rien, à la maison, ne doit menacer le bien-être et la santé du nouveau-né...

À LA naissance de votre premier-né, avec quels soins et quelles minutieuses précautions vous et lui avez été protégés contre tout risque d'infection!... cette sauvegarde, c'était le "LYSOL" — le désinfectant auquel les médecins donnent leur suffrage.

Et maintenant que c'est vous qui êtes responsable de sa santé, suivez l'exemple des hôpitaux modernes de tous les pays du monde et ayez recours au désinfectant "LYSOL" pour chasser de son petit univers bactéries et bactéries.

Tous les endroits que peuvent toucher ses mains, ses pieds, ses genoux, doivent être nettoyés à l'aide d'une solution de "LYSOL". Les murs et les boiserie de sa chambre, son berceau, sa voiture, doivent tous être lavés et rincés avec une solution de "LYSOL" — ainsi que les mains de la mère, de la garde-malade ou de la bonne. Et les vêtements de Bébé doivent aussi être lavés dans une solution de "LYSOL", qui les débarrassera entièrement des ferments qu'ils contiennent et dont l'action pourrait compromettre sa santé et même sa vie.

Le "LYSOL" conserve, n'importe où et indéfiniment, ses vertus stérilisantes — à l'encontre de certains pseudo-antiseptiques qui, après un certain temps, deviennent aqueux, perdent leurs propriétés bactéricides, et sont nettement dangereux puisqu'ils ne peuvent plus produire l'effet auquel s'attend celui qui les emploie. Il n'en est pas de même du "LYSOL", auquel les plus savants médecins accordent toute leur confiance. Nul autre antiseptique n'est recommandé aussi universellement pour l'usage au foyer.

D'usage courant dans les hôpitaux

Il y a plus de 40 ans que le "LYSOL" est recommandé par les médecins de tous les pays du monde. Ici comme à l'étranger, les hôpitaux modernes ont recours au "LYSOL" comme antiseptique régulier, et l'emploient surtout pour les difficiles interventions de l'obstétrique qui exigent la suppression intégrale de tout organisme microbien.

MEFIEZ-VOUS!

Refusez toute contrefaçon! Le véritable désinfectant LYSOL est présenté dans un flacon brun, contenu dans un carton citron portant le nom LYSOL.



Lysol

Disinfectant

MARQUE DE FABRIQUE "LYSOL" DÉPOSÉE AU CANADA LF-2

LYSOL (CANADA) LIMITED, SERVICE S-12
9 avenue Davies, Toronto 8, Canada.

Veuillez m'envoyer les trois brochures françaises de la Collection LYSOL, intitulées: "Protégeons le Foyer contre la Maladie", "Éléments d'Hygiène Féminine" et "Comment on se prépare pour Bébé."

Nom _____
No _____ Rue _____
Ville _____ Province d _____

LE BAUME PERSAN est d'emploi très agréable. Il rafraîchit et fait disparaître l'irritation causée par la température. Il communique au teint un rare beauté. Odorant et velouté. N'est pas le moindre ment collant. Rapidement absorbé par les tissus il stimule la peau. Le Baume Persan est un article de toilette inestimable. Toutes les femmes apprécient le charme subtil et distingué que donne cette lotion magique.



GRATIS

FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET EMBEILLISSEZ VOTRE POITRINE

Toutes les femmes doivent être
belles et vigoureuses, et toutes
peuvent l'être grâce au Réfor-
mateur Myrriam Dubreuil

Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le *Réformateur Myrriam Dubreuil*, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

Réformateur Myrriam Dubreuil

Engraissera rapidement les
personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons *Gratis* notre brochure illustrée de 32 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil.

Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement
confidentielle.

Les jours de bureau sont:

Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard
MONTREAL, CANADA.

AGENTS DEMANDÉS

pour vendre des cravates de soie pour nous. Nous vous vendrons à un prix qui vous permet de faire 100% de commission. Ecrivez-nous aujourd'hui pour échantillons et renseignements. Ontario Neckwear Co., Dépt. 515, Toronto 2, Ontario.

Le Liniment Egyptien Douglas agit rapidement et merveilleusement. Il fait disparaître instantanément brûlures, contusions, maux de dents et névralgie. Très précieux pour maux de gorge, croup et amygdalite.

amie, il pourrait, le lendemain, payer ses dettes de jeu. Aussi redoublait-il en silence de câlineries exquises et Sidonie, la dure Sidonie, oubliait tout l'univers, tout ce qui n'était pas l'unique adoré.

Le lendemain à l'heure du petit déjeuner, madame Dormeuil et sa belle-fille se trouvaient réunies, comme à l'ordinaire.

Sidonie attendait fébrilement dans le courrier la lettre de son mari qui devait lui apporter un chèque représentant la somme dont le maestro avait besoin pour payer sa dette de jeu.

Toutes deux se taisaient.

Elles n'échangeaient point, comme à l'ordinaire, de demi-confidences.

Sans appétit, l'une en face de l'autre, elles buvaient leur thé à intervalles espacés.

La femme de chambre entrant avec deux lettres les fit tressaillir.

Elle en remit une à madame Dormeuil et l'autre à Marguerite.

A peine Sidonie eut-elle commencé de lire la sienne que ses traits s'empourprèrent et qu'une expression de fureur décomposa sa beauté.

Soudain elle roula la lettre en boule et la lança à l'autre bout du salon en s'écriant:

— C'est trop fort, à la fin!

La lettre ne contenait pas le chèque espéré et Sidonie frappait du pied, répétant:

— Je ne supporterai pas cela! Je ne supporterai pas cela!

Marguerite leva les yeux d'un air interrogateur, remarqua l'altération des traits de sa belle-mère.

Elle avait déjà observé plusieurs fois, en ces derniers jours, sur le visage de Sidonie, de la crispation nerveuse et de la pâleur, mais absorbée elle-même par ses préoccupations intimes, elle ne s'était pas arrêtée à en chercher la cause.

— Qu'y a-t-il donc? demanda-t-elle vivement.

— Il y a que ton père s'exerce depuis quelque temps à me tourmenter; il ne m'écrit que pour cela. C'est intolérable! J'en ai assez de ses reproches continuels, de ses remontrances à n'en plus finir. Il chicane sur tout, il refuse de payer mes notes. Et pourtant je n'ai pas fait d'extravagances...

— Je tiens mon rang comme d'habitude. N'est-il pas nécessaire que la femme d'un grand industriel représente et fasse valoir le commerce de son mari?

— La tenue d'une femme est un thermomètre qui indique la prospérité d'une maison.

A ces reproches tendancieux, Marguerite ne répondit rien.

Sidonie continua:

— Ce que je te dis là, il le disait autrefois lui-même, mais c'est toujours la même chose. Les hommes, Marguerite, sont incohérents; ils nous poussent au luxe, à la dépense. Quelque temps après, le vent tourne. On nous fait d'amers reproches, des menaces, même! Odieux, c'est odieux, ni plus ni moins. Mais cet argent, il me le faut, continua-t-elle en frappant du pied, il me le faut aujourd'hui même.

Marguerite répliqua:

— Télégraphiez, alors.

— C'est ce que je vais faire.

Elle rédigea fiévreusement une dépêche, puis sonna, pour la faire porter.

Ensuite, elle se mit à arpenter le salon avec rage, accrochant aux meubles incrustés de bronze sa traine de linon brodé.

Elle ramassa la lettre, jetée dans sa colère, et la déchira en menus morceaux, qu'elle éparpilla par la fenêtre ouverte; puis elle revint s'asseoir en face de sa belle-fille.

Marguerite restait calme, bien qu'un peu surprise de voir où en étaient arrivées les choses entre son père et Sidonie.

Elle réfléchit et, à voix basse:

— Ce qui a tourné, surtout, et du mauvais côté, ce sont les affaires... Je m'en doutais depuis longtemps.

Puis, à haute voix:

— Je reçois une lettre de Charles qui n'est pas gaie non plus. Il est venu en permission à la fabrique et il me confirme toutes mes appréhensions.

— Vraiment?

— Ecoutez:

— Les affaires ont été presque nulles "ce trimestre. Il semble que le déclin "des transactions s'accroît d'une "manière suivie et effrayante...

— Le voilà bien, lui aussi, le trembleur, interrompit violemment Sidonie! Comme s'il n'en était pas de même dans toutes les industries! Il y a des moments de crise, et, après les affaires reprennent, voilà tout.

— Ecoutez, je continue la lettre de Charles.

— La fin du mois sera très lourde.

— Certaines échéances ont dû être pro-

— rogées, ce qui ne s'était jamais pro-

— duit dans la maison. Le crédit en

— "souffrira, c'est certain; aussi ton

— "père ne décolère-t-il pas. Il faut

— "avertir ma mère, afin qu'elle ne fas-

— "se aucun appel de fonds en ce mo-

— "ment. Ce serait désastreux. Je vou-

— "drais être à Dinard pour la supplier

— "moi-même d'être plus raisonnable,

— "au moins momentanément.

Marguerite s'arrêta, fixant sur Si-

donie un regard étonné.

— Il me semble cependant que vous

ne faites pas ici de dépenses exagé-

— rées. De quoi s'agit-il donc?

Un peu d'embarras parut dans la

réponse hésitante de madame Dor-

meuil.

— Oh! Quelques sommes de peu

d'importance que j'ai perdues...

en jouant comme tout le monde, pour me

distraire. Une misère! Ne dirait-on

pas à les entendre que c'est moi qui

pousse à la ruine!

— Jusqu'à mon fils qui s'en mêle!

— Charles est un brave garçon,

c'est un coeur d'or. Il vous aime pro-

fondément. S'il nous parle ainsi, c'est

qu'il y a urgence, nécessité absolue.

Bien loin de vouloir vous alarmer,

n'a-t-il pas plutôt l'air de vous pré-

parer doucement à quelque imminen-

te catastrophe?

Sidonie avait pâli; elle mordit ses

lèvres.

— Vraiment, tu crois?

Sans répondre à cette interrogation

directe, Marguerite continua:

— Les affaires sont encore plus bas

que je ne le pensais.

Elle poussa un soupir, son front

pur semblait se pencher sous le poids

des soucis.

Pourtant, elle reprit sa lecture.

— Charles termine ainsi, dit-elle.

— Comme tu le sais, je serai libéré

"du service militaire dans quelques

"jours. J'ai grande hâte de revenir à

"la maison et de causer à coeur ou-

"vert avec vous. Nous chercherons
"ensemble le moyen de remédier à
"cette décadence d'une grande mai-
"son qui doit pouvoir facilement être
"relevée. C'est de ta fortune qu'il
"s'agit, Marguerite, et j'ai à coeur
"d'aider à la défendre, à la sauver.

Marguerite murmura:

— Oh! celui-là, on peut compter
sur lui, toujours quoi qu'il arrive; il
est le dévouement sans bornes, l'hon-
nêteté parfaite...

— C'est vrai, reconnut Sidonie, il
est tout cela! Et pourtant tu ne l'ai-
mes pas!

La jeune fille eut un cri indigné,
sincère.

— Je n'aime pas Charles, moi?

— Pas assez pour l'épouser!

Marguerite pâlit, puis elle reprit
avec une certaine apreté:

— Ça c'est autre chose. Je ne peux
pas, je ne veux pas aimer Charles
pour l'épouser. Je veux Charles heu-
reux. Or, avec moi, il ne serait pas
heureux. Je devrais avoir honte de
l'avouer, mais je ne suis pas digne
de lui... Et puis, la médiocrité me fait
peur. Et maintenant que me voilà rui-
née, il faut que je me hâte, que j'es-
saie de fuir la maison qui s'écroule
avant d'avoir les murs sur le dos!...

Les deux femmes étaient devenues
extrêmement graves et quelque chose
d'explicite, d'imprécise encore, avait
varié dans leur accent.

Il ne s'agissait plus de ces papotages
légers où dans leur amour commun
des mondanités élégantes, elles se ré-
vélaient presque amies et à demi com-
plices.

L'orage grondait sur leurs têtes,
menaçait leurs joies artificielles, leur
sécurité même.

Une vague de froid était tombée sur
elles, paralysant leurs élans de folie
vers la vie factice. Et une nouvelle fi-
gure, menaçante celle-là, la nécessité
la dure, l'implacable nécessité estom-
pait sa maigre silhouette au soleil
brumeux de leurs lendemains.

Elles étaient si bouleversées qu'elles
ne pensaient plus à s'habiller l'une
pour courir à ses sports et l'autre à
ses amours.

Elles échangeaient des paroles am-
bigües cherchant à dissimuler leurs
inquiétudes.

Qu'allait répondre Dormeuil au té-
légamme de l'argent?

Les minutes tombaient lentement

dans le silence.

Chacune, dans son à part soi, se re-

mémorait la vie de fêtes, de gaspillages,

de luxe effréné des dernières an-

nées. Quelle fortune aurait pu résis-

ter à un désordre aussi insensé, à de

telles prodigalités de courtisane?

La jeune fille pensait, regardant Si-

donie:

— Cette femme nous a menés au

bord du précipice.

Et la fille de Florimonde:

— Faudrait-il perdre Luigi, changer

mon genre de vie?

A onze heures et demie, la femme

de chambre reparut.

Les deux femmes tressaillèrent dans

le pressentiment obscur de quelque

proche effondrement de leurs rêves.

La bonne tenait un télégramme.

La femme de Dormeuil pâlit en le

recevant de ses mains.

Le papier bleu tremblait entre ses

doigts fébriles et elle n'osa l'ouvrir

(Suite à la page 27)

Recettes de Cuisine

Par LUCILE ST-DIDIER, directrice de la Chronique Culinaire

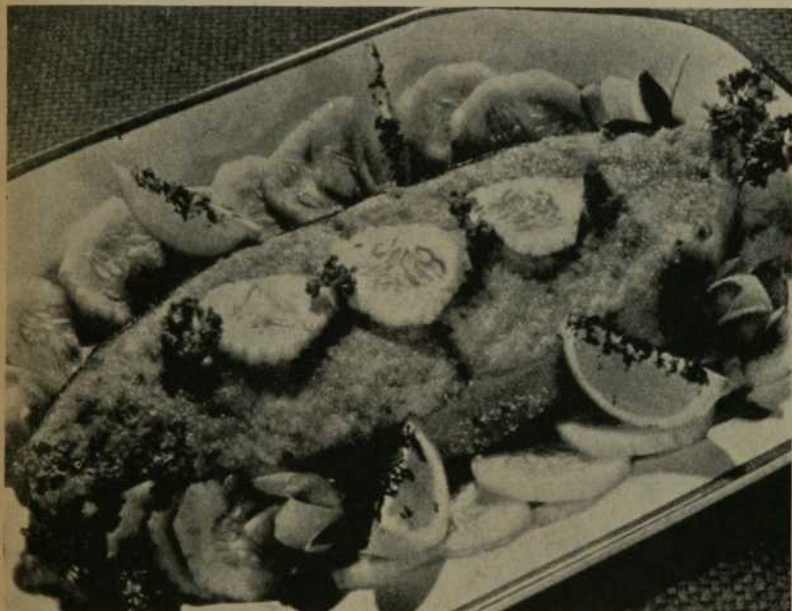
Potage aux salsifis

10 à 12 salsifis; 4 c. à table de farine; 1 pinte de lait; $\frac{1}{2}$ tasse de crème; 2 c. à table de beurre; 1 $\frac{1}{2}$ pinte d'eau; 1 ou 2 jaunes d'œufs; assaisonnement. — Ratisser les salsifis, les mettre dans une eau salée ou vinaigrée pour éviter qu'ils ne noircissent, les couper en petits morceaux, les faire revenir avec 1 c. à table de beurre, ajouter de l'eau bouillante, 1 pincée de sel; laisser cuire durant 1 heure, les égoutter et conserver l'eau de la cuisson. Passer les salsifis au tamis ou les laisser en petits morceaux, ajouter la farine et le reste du beurre, le jus de la cuisson, l'assaisonnement. Laisser mijoter 15 à 20 minutes, mettre le lait chaud et continuer la

Salade de fromage et de fruits

1 c. à soupe gélatine; 2 c. à soupe eau froide; $\frac{1}{2}$ tasse ananas écrasé; 1 tasse eau bouillante; $\frac{1}{4}$ tasse sucre granulé; $\frac{1}{2}$ citron (jus seulement); 1 tasse Fromage Chateau (râpé); $\frac{1}{2}$ chopine crème à fouetter. — Faites fondre la gélatine dans l'eau froide. Ajouter l'eau bouillante et l'ananas chauffés au point d'ébullition. Brassez jusqu'à ce que le gélatine soit dissoute. Laissez refroidir et lorsque le mélange commence à épaissir, ajoutez jus de citron, sucre, fromage et crème à fouetter, en gardant un peu de crème pour garnir. Servir tel quel, en moule, ou encore avec des poires ou de l'ananas frais ou en conserve.

TRANCHE DE FLETAN A LA SAUCE AUX TOMATES



2 livres de steak de fletan
1 cuillerée à soupe de Moutarde préparée Heinz
 $\frac{1}{2}$ cuillerée à thé de sel
Pincée de poivre

1 œuf
Chapelure de pain ou de Flocons de Riz Heinz
Beurre
Sauce aux tomates

Etendez de la moutarde sur la tranche de fletan, saupoudrez de sel et de poivre et laissez reposer 10 minutes. Trempez dans l'œuf battu, puis dans la chapelure de pain ou de flocons de riz. Faites frire dans le beurre et servez avec de la Sauce aux Tomates. Garnissez de tranches de concombres et de citron.

cuisson quelques instants. Avant de servir lier avec les jaunes d'œufs battus dans de la crème et servir avec croûtons.

Sandwich au Chateau Roquefort et à la dinde

Recouvrir légèrement de mayonnaise des rôties. Recouvrir une rôtie avec du Chateau Roquefort préalablement amolli avec de la mayonnaise et de la sauce Worcestershire au goût. Placer deux feuilles de laitue croustillante sur le fromage, recouvrir avec une mince tranche de dinde. Recouvrir le tout avec une rôtie.

Pommes de terre frites

8 à 10 pommes de terre; friture; sel. — Peler les pommes de terre; les laisser dans l'eau froide pendant qu'on les coupe, les tailler en figures pas trop épaisses, les éponger et les mettre en pleine friture; elles sont à point quand elles sont dorées. Retirer. Saler et servir.

Crème aux raisins

1 pinte d'eau; $\frac{3}{4}$ tasse de sucre; 4 c. à table de fécule de maïs; 1 tasse de raisins. — Mettre les raisins à l'eau froide et cuire pendant 1 heure. Ajouter la fécule délayée, laisser mijoter 10 minutes. Sucre.

SAVON COMFORT



PARTOUT, depuis cinquante ans, les ménagères savent que le Comfort est un savon de buanderie vraiment bon et sûr. Elles savent aussi combien il est bon marché,

Les coupons Comfort s'échangent contre des cadeaux de valeur.

BAUMERT



Fromage à la Crème

Un régal délicieux — diffère des fromages ordinaires — ressemble plus à de la riche crème fraîche. Un mets crémeux, exquis, servez-en comme apéritif ou comme dessert.

FAIT PAR LES FABRICANTS DU CHATEAU CHEESE

Right in the Center of the TIMES SQUARE DISTRICT



Un hôtel moderne, bien situé et où tout le monde s'applique à rendre votre séjour agréable. 700 chambres à partir \$2.50 par jour 700 bains de 2 jour

HOTEL

CHARLES L. ORNSTEIN, Manager

PARAMOUNT

46th Street, West of Broadway, NEW YORK

Le Samedi de NOEL

NUMERO DE LUXE

En vente la semaine prochaine

Dans tous les dépôts

10 cents

Le Gilet est beaucoup porté cette année



1592—Une jolie robe pour dame, gr. 36 à 46. Pour un 38, $4\frac{3}{4}$ verges de 36 ou $4\frac{3}{8}$ verges de 39. 15 cents.

1588—Pour jeune fille, une toilette dans les gr. 12 à 18; pour dames, gr. 36 à 38. Un 36 demande : $3\frac{3}{8}$ verges de 36; $3\frac{1}{4}$ de 39; $2\frac{3}{8}$ verges de 54. Contrastant : $\frac{7}{8}$ verge de 36 ou 39. 15 cents.

1604—Pour fillette dans les gr. 2 à 8. Pour un 6: 2 verges de 36 ou 39; $1\frac{3}{8}$ verge de 54. Contrastant : $\frac{3}{8}$ verge de 36 ou 39. Bouffants : $\frac{3}{4}$ verge de 36 ou 39. 15 cents.

1587—Jupe et gilet. Gr. 12 à 18; 36 à 40. Pour un 36: $4\frac{3}{8}$ de 36; $2\frac{3}{4}$ verges de 54. Doublure du gilet: $1\frac{1}{4}$ verge de 39. 15 cents.

8132—Robe et gilet de grand style. Gr. 14 à 18 ou 36 à 40. Pour un 36: $6\frac{1}{4}$ verges de 39. Contrastant pour la robe: $1\frac{1}{4}$ verge. Le gilet: $\frac{1}{2}$ verge de 54. 25 cents.

Du Nouveau



Le nettoyage des fenêtres devient une chose facile grâce à un liquide nouveau qui dispense d'employer de l'eau et un nettoyeur quelconque.



Une brûlure ou marque quelconque sur la figure sont disgracieuses. Dissimulez-les sous cette nouvelle crème flexible et invisible.



Dans les appartements à chauffage central, ce support sera très commode. On le suspend au-dessus du calorifère pour le séchage du linge.



Pour le temps des Fêtes, vous pouvez aisément faire ce cadeau. Faites-vous expliquer par un vendeur de fil cette nouvelle méthode de broderie.



Ceux qui craignent les rasoirs classiques tout en n'aimant pas les rasoirs modernes trouveront ici un rasoir qui les satisfera.

LES
DERNIERES NOUVEAUTES

Service hebdomadaire
exclusif au "Samedi"



Une robe du soir peut être entièrement transformée par ce collet et ces manchettes semi-métalliques. On les verra partout cet hiver.

JE SAVAIS qu'avant de se fixer dans le Rio Negro, mon hôte avait voyagé dans le Bas-Pérou, le Brésil, le Chili, la Patagonie, et peut-être ailleurs. Je le soupçonnais même d'avoir fait jadis quelque trouvaille d'or, qui avait accéléré sa fortune. Mais, pour avoir beaucoup vu, il ne semblait pas qu'il eut beaucoup retenu. Du moins, était-il peu enclin à se raconter.

— Voyons, lui dis-je un jour, vous avez des souvenirs. Qu'est-ce qui vous a le plus impressionné, dans vos voyages?

En bon Allemand, il se versa un demi-pot de bière, pour se donner le temps de réfléchir.

— Savez-vous, me dit-il, ce que c'est qu'un chulpa?

J'avouai mon ignorance. Il reprit d'une voix hésitante:

— Je ne sais si je dois raconter cela à une jeune fille. L'histoire n'est pas gaie, ni, peut-être, intéressante. C'est, à vrai dire, une histoire à faire peur.

— Dépêchez-vous, lui dis-je, vous m'intriguez.

Il but largement, toussotta, s'essuya la barbe. Décidément, l'histoire ne voulait pas sortir.

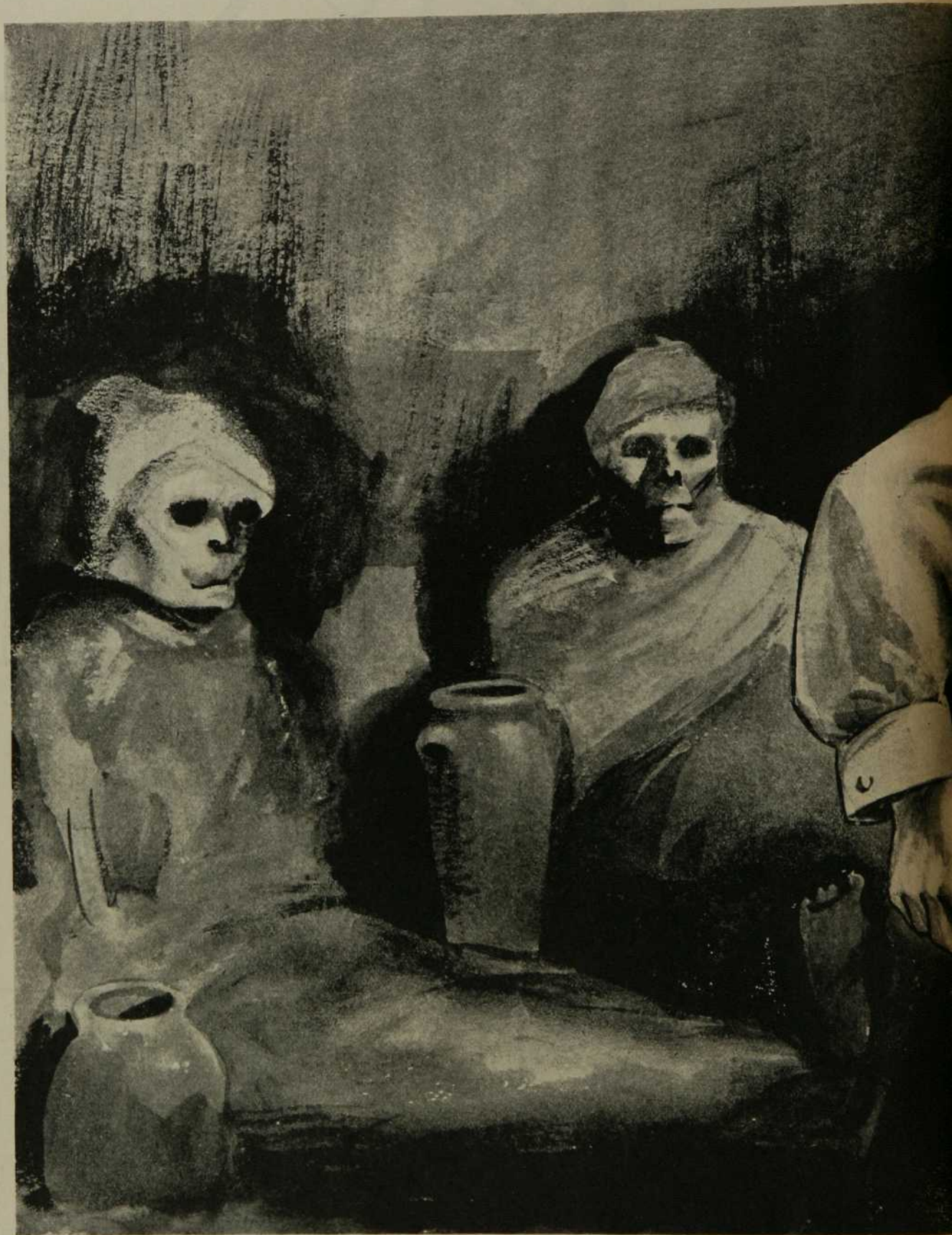
— Je m'étais égaré dans la Cordillère, commença-t-il enfin. Une tourmente de neige m'avait jeté dans une gorge si tortueuse que je désespérais d'en sortir. Un vrai labyrinthe. Quel site effrayant! Je n'ai jamais rien vu d'aussi sauvage, jamais rien de plus bizarre. Je puis dire que je ne m'émeus point facilement. Mais, ce jour-là, mieux vaut l'avouer, et bien, oui, ma fille, j'ai eu peur. D'abord, j'ai eu peur de ne plus jamais retrouver mon chemin. Il y avait de quoi. Le hasard pouvait me conduire au milieu d'une tribu d'Indiens, qui me feraient, pour se distraire, mutiler par leurs femmes ou rôti à petit feu. Il pouvait, ce hasard, m'abandonner au fond d'une crevasse, où les vautours n'attendraient même pas que je fusse tout à fait mort de faim. Il pouvait me faire déchirer vif par les fauves, me jeter sous le poignard silencieux des voleurs ou me faire tourner en rond autour de la montagne jusqu'à ce que le froid, la fatigue et le manque de vivres m'eussent étendu, mourant, sur le sol.

Et puis j'ai eu peur d'un je ne sais quoi, dont je ne puis rien dire, sinon que le brouillard, la solitude, le silence, et, par instants, le hennissement de détresse de mon cheval, joints à l'aspect fantastique de la montagne, en cet endroit, y entraient certainement pour une grande part.

Enfin le hasard ne me conduisit à rien de ce que j'avais prévu, mais me fit déboucher brusquement sur une espèce de carrefour accidenté, au milieu duquel je devinai, plutôt que je ne vis, dans la nuit tombée, un monument, intermédiaire entre l'obélisque et la pyramide tronqués. Je m'en approchai, j'en fis le tour, et je finis par découvrir une entrée basse, obstruée par des herbes, du sable, de la pierraille, mais que je pus assez facilement dégager. Je dessellai mon cheval, j'étendis sur lui ma couverture de voyage pour le préserver du froid de la nuit, je l'attachai tant bien que mal, et je mis à ses pieds, en guise de fourrage, toute la maigre végétation que je pus trouver aux alentours. Après quoi, je m'insinuai à l'intérieur de l'édifice. Trop

ILLUSTRATION DE
Pierre SAINT-LOUP

UNE NUIT



Cette clarté diffuse me montra au milieu de la cellule, semblant émerger

heureux d'être à l'abri, je m'allongeai aussitôt dans les ténèbres, et m'endormis sans me soucier du reste.

Sommeil agité, cependant. Quand, les nerfs secoués par l'émotion, on s'endort sur la dure, le corps souffre, et, dans l'esprit, une inquiétude persiste. Tout le monde sait ça. Je le rappelle simplement pour expliquer dans quelle disposition je m'éveillai, à l'aube, pour assister à un spectacle inattendu. Le jour naissant pénétrait par une lucarne que, dans l'ombre, je n'avais pas remarquée la veille. Cette clarté diffuse me montra au milieu de la cellule, semblant émerger de la nuit, une dizaine de personnages assis en rond, et semblant se concerter du regard sans rien dire.

Je me levai, en proie à une angoisse bien compréhensible.

Je m'approchai.

MACABRE

Par CLAUDE
JONQUIERE



La nuit, une dizaine de personnages assis en rond et semblant se concerter du regard.

Les drôles ne bougeaient point. Pas un mot ne sortit de leurs lèvres. On eût dit qu'ils vivaient ailleurs, et que rien ne pouvait les avertir de ma présence. J'osais à peine les regarder.

— Messieurs, dis-je à la fin, excusez si je suis indiscret...

Ma voix sonnait étrangement. Elle semblait venir de loin, portée par des voûtes de silence. J'en eus peur.

Cependant, une idée d'arrière-fond me préserva de perdre tout à fait la raison. Je croyais, malgré tout, à une sinistre plaisanterie. Cela me donna le courage de frapper du plat de la main l'épaule d'un de ces vilains bougres. J'eus l'impression de toucher la paille d'emballage d'une jarre vide. Alors, avec une sorte de rage, je me décidai à regarder en face mes diables d'hôtes. Le jour grandissait. Plus de doute: leurs orbites étaient creuses.

Je sus plus tard que d'anciennes tribus indiennes embaumaient leurs morts, les enfermaient dans une espèce de sac en tresse végétale, les coiffant d'un capuchon de même nature, ne laissant à découvert que le visage, puis les disposaient en cercle, assis, les pieds réunis et solidement maintenus au centre. Chaque défunt avait sa cruche de chicha (bière de maïs), ses provisions et ses outils à côté de lui. Autour de l'assemblée macabre, on élevait un monument, bâti de lourdes pierres: c'est le chulpa.

Il paraît que j'eus, ce jour-là, une chance particulière, car l'on croyait que ces momies avaient été, toutes, depuis longtemps, transportées dans les musées d'Europe. Il fallait que je me fusse égaré dans un endroit bien sauvage.

Mais, sur le moment, j'avoue que je n'ai pas apprécié cette chance à sa valeur. Quand j'eus reconnu que ces gens chez qui j'étais entré n'appartenaient pas à la confrérie des vivants, je ne sais si les contes de nourriture dont on frappe l'imagination des enfants reprirent sur moi des droits depuis fort longtemps abolis; toujours est-il que l'horreur me glaça aussitôt la racine des cheveux. Comme un sot, je voulus fuir; mais, dans ma précipitation, je renversai l'un des pots de chicha, et le bruit qu'il fit en se brisant me produisit le même effet que si une voix d'outre-tombe avait tout à coup prononcé ma condamnation à mort.

Cela peut vous paraître imbécile. Tant pis. Je vous dirai que, depuis lors, il y a de certains bruits de vaisselle qui je n'entends pas sans frémir. Vous voyez, il m'est resté quelque chose de cette aventure, comme pour ces anciens soldats qui, ébranlés jadis par un éclatement, sursautent quand un gamin leur brûle une capsule sous le nez.

Mais voilà que vous connaissez ma faiblesse. J'aurais mieux fait de ne point vous conter cette histoire. Elle n'a pu que vous ennuyer.

— Alors, dis-je, après avoir cassé le cruchon du mort, qu'avez-vous fait?

— Je ne voulais pas vous le dire. Le fait est que je n'en sais rien... J'ignore comment je suis sorti, comment je suis remonté à cheval, et par suite de quelle circonstance j'ai repris le bon chemin. C'est ma bête, sans

doute, qui a eu cette inspiration. Moi, je n'ai recouvré la conscience de moi-même qu'en vue du village.

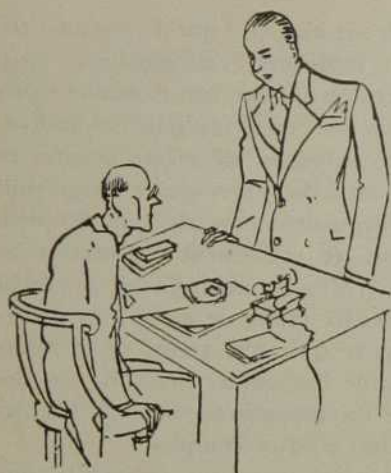
La première chose qui m'a frappé, c'est ma main gauche, qui était toute barbouillée d'un liquide visqueux, couleur de sang corrompu. Une seconde, j'ai cru que je m'étais battu avec les fantômes. Puis je me suis rappelé le vase brisé. J'ai dû tomber et mettre la main dans la liqueur répandue, épaissie par le temps.

La sensation, altérée par la peur, c'est ce qui m'a, sans doute, troublé l'esprit et m'a fait croire à un péril de mort.

Enfin, ajouta mon hôte en soupirant, le plus malin ne peut jurer qu'il restera toujours maître de lui.

... Car la machine humaine, si résistante par moment, est, par d'autres, la fragilité même.

NOS PAGES



— Pourtant, docteur, je mange bien, je dors parfaitement...
— Oui, tout cela n'est pas naturel.

MALADIE BIENFAISANTE

— La récente maladie de ta femme a dû te coûter fort cher?
— Pas du tout. Songe donc à ce que j'ai épargné en costume et en fourrures. Elle a été malade tout l'hiver.

BONNE ENFANT

Lui.— Avez-vous prévenu votre père, chérie?
Elle.— Je lui ai dit que j'étais "engagée", mais sans lui dire avec qui. Il n'est pas très bien et je veux lui apprendre votre nom avec précaution.

INCONCEVABLE

L'oncle.— Comment se fait-il que tu aies encore bloqué dans tes examens?
Le neveu.— C'est stupide aussi! Ils m'ont demandé les mêmes questions que l'année dernière.

CHEZ LE TAILLEUR

— Mais, pour l'amour, pourquoi mettez-vous une pomme comme enseigne?
— Dites-moi, s'il vous plaît, sans la pomme d'Eve que serait aujourd'hui l'industrie du vêtement?

HISTOIRES JUIVES

Lévy va voir le rabbin pour lui conter ses ennuis; sa femme est froide et ne veut pas l'aimer...

Aussitôt le rabbin envoie chercher Mme Lévy, et cinq minutes après, elle se présente à lui.

Et le rabbin, sur un ton sévère, ordonne au plaignant:

— Maintenant, embrasse-la bien fort!

Lévy ne se fait pas prier, embrasse fort la femme qui, à son tour, ne demeure pas insensible à ses caresses. Le rabbin, voyant cela, se met en colère:

— Voyons, vous m'avez dit que cette femme était froide et ne vous aimait pas. Elle est cependant plus douce qu'un ange, comme je vois.

— Pardon, monsieur le rabbin, c'est possible; seulement, seulement, cette femme est Mme Isidore Lévy, et moi je suis Isaac Lévy.

— o —

Le petit Moïse Bloch rentre de l'école en pleurant. A la maison, on demande la cause de son chagrin.

— Le maître m'a grondé, dit le gosse en pleurs, parce que je ne savais pas où étaient les Rocheuses.

— C'est bien fait, dit le père, au moins une autre fois, tu n'oublieras pas où tu mets tes affaires!



— Ça y est, papa a encore fait sauter une banque.

LA FEMME SAGE

La femme sage est celle qui semble croire tout ce que lui dit son mari.

AMBIGUITE

Elle.— Je voudrais que vous me donniez une promesse.

Lui.— Je vous en donnerai bien une, si vous voulez la garder.

COMPLICATIONS

— Cette femme que vous venez de saluer est une de vos parentes?

— Approximativement, oui. Elle est la première épouse du premier mari de ma troisième femme.

LA PAILLE ET LA POUTRE

Lui.— Regarde donc cet amoureux. A-t-il l'air fou avec ses empresses autour de la demoiselle!

Elle.— C'est si bien comme toi, dans le temps.

LE "OUI"

Elle.— Quand tu me courtais, tu jurais que tu serais le plus heureux des hommes si je faisais la bonne réponse à ta demande.

Lui.— Par malheur tu as fait la mauvaise.

L'ARBITRE SUPREME

— Votre femme est-elle brune ou blonde?

— Ce n'est pas elle qui règle cela.

— !!!

— C'est la chronique féminine d'un journal qu'elle reçoit de Paris.

UN TRUC

Mardoche est sollicité, dans la rue, par un mendiant.

— Je ne fais jamais, répond-il, la charité en public; on pourrait croire que j'y mets de l'ostentation. Tenez, voici mon adresse...

Et il lui donne la carte d'un ami.

CES DAMES CAUSENT

— Croyez-vous que Charles n'a pas écrit une seule fois à sa femme depuis vingt ans qu'ils sont mariés.

— Oh! le misérable.

— Mais non, c'est tout naturel, il ne l'a jamais quittée un seul jour.

BIEN A L'ABRI

— Je viens pour assurer votre établissement industriel contre l'incendie.

— Pas besoin de ça.

— Mais si le feu y prenait?

— Ça ne me ferait pas un pli.

— Vous n'êtes pas sérieux?

— Au contraire.

— Votre industrie est donc bien peu exposée aux dangers du feu?

— Je vous crois: j'exploite une carrière de granit.

CELA ARRIVE

Il arrive des fois qu'une jeune fille perd son meilleur ami en l'épousant.

DEDUCTION

Si en tramway un homme néglige de regarder une jolie fille, vous pouvez en déduire que sa voisine est sa femme.

CHEZ LE MEDECIN

— Pour guérir, il vous faut lâcher le cigare et les veillées.

— Je vais vous dire, docteur, ce n'est peut-être qu'une coïncidence, mais ma femme n'a pas fait d'études de médecine et elle raisonne comme vous.

C'ETAIT ELLE

— Tu sais, vieux, notre servante s'en va.

— Pourquoi?

— Elle dit que tu lui as parlé durement dans le téléphone, ce matin.

— Comment? c'était elle! je pensais que c'était toi.

LA BONNE EPOUSE

— Je constate avec plaisir que, depuis que tu es marié, tes vêtements n'ont plus la moindre petite tache et qu'il ne te manque plus de bouton.

— C'est vrai, ma femme est une gaillarde, elle m'a appris à nettoyer et à recoudre les boutons moi-même.

JAMAIS

Lui.— Je suis peintre, musicien et poète.

Elle.— Ciel! Et vous ne vous êtes jamais suicidé?

CHEZ LE PEINTRE

— N'est-ce pas, madame, que j'ai bien rendu l'expression?

— Oui, mais vous auriez dû grossir un peu les diamants, il me semble.

LA RAISON DES CHOSES

— Savez-vous pourquoi on lève la main quand on prononce un serment?

— C'est bien simple: pour faire voir qu'on fait une chose en l'air.

UNE VERITE

Les femmes disent une foule de choses qu'elles ne pensent pas, et les hommes pensent des masses de choses qu'ils ne disent pas.

AVERTISSEMENT

Quand une jeune fille appelle un homme par son premier nom, elle a sûrement des vues sur son dernier. Prenez garde, jeune homme!

ENCORE MIEUX

— Un vrai bohème, c'est quelqu'un qui vous emprunte un dollar et vous invite à luncher avec vous.

— C'est plutôt quelqu'un qui s'invite à luncher avec vous et qui vous emprunte un dollar.

LE PREMIER ZOO



La femme de Noé. — Tu aurais tout de même pu oublier les puces et les punaises.

AMUSANTES

AU CLUB

— Je préfère ne jouer qu'à un seul jeu; mais le bien jouer.
— Oh! moi, je préfère jouer *atout*.

LES PRECAUTIONS

M..., le négociant, dont la solvabilité douteuse était très connue, alla voir un jour le médecin pour se faire opérer.

— C'est parfait, dit le docteur, l'opération n'est pas très compliquée, seulement je dois vous prévenir, dans votre intérêt, que je tiens à être réglé d'avance.

— Comment? dans mon intérêt?

— Mais, certainement, cher M... comment voulez-vous que j'aie la main sûre quand je tremble pour mes honoraires.

NOTES POUR UN ROMAN

Elle était complètement désœuvrée et ne se servait de ses dix doigts que pour se plaindre de son sort.

— o —

Hector serra le poignet de la jeune fille.

— Vous ne l'épouserez pas, s'écria-t-il.

— Je l'épouserai.

Alors, il tira un revolver de sa poche, et menaçant, il ajoute:

— Si vous faites cela, malheureuse, je me tue à vos pieds et je vous tue ensuite.

— o —

Quand il fut seul dans son lit, il souffla la bougie pour ne pas voir sa situation embarrassée.

UNE FEMME PRATIQUE



— J'ai rompu avec mon fiancé, il était cousu de défauts.
— Et tu lui as rendu sa bague?
— Oh! non, la bague n'avait pas de défauts!...

LE REMEDE

Dites que c'est bon pour le teint et la femme la plus paresseuse lavera le plancher.

???

Le père, furieux.— Jeune homme, comment avez-vous eu la témérité d'embrasser ma fille, hier soir, dans l'obscurité?

Le jeune homme.— Ma foi, je me le demande à moi-même, depuis que je l'ai vue en plein jour!

LA PREUVE

Le patron.— Votre comptabilité fourmille d'erreurs. Vous ne connaissez rien au *doit* et à l'*avoir*.

Le caissier.— Oh! pardon... La preuve c'est que je me suis mis le *doit* dans l'oeil et l'*avoir* dans ma poche!

HELAS!

— Ah! je peux bien dire qu'après mon échec au Conservatoire, de désespoir, le violon m'a conduit à la bouteille.

— Ah! Eh bien! moi, c'est tout l'inverse: c'est toujours la bouteille qui m'a conduit au violon.

LA DIFFERENCE

— Je sens qu'il me manque quelque chose, quand ma femme n'est pas près de moi.

— Moi, c'est tout le contraire: c'est lorsque ma femme est près de moi qu'il me manque quelque chose.

— Et quoi donc?

— La tranquillité.



— Et pourquoi n'êtes-vous pas intervenu, quand vous l'avez vu battre sa belle-mère?

— Parce que j'ai vu qu'il pourrait s'en tirer tout seul.

SANS GAIN!

— C'est curieux, le pauvre Paul perd toujours aux courses.

— Ça tient à son tempérament.

— Oui, c'est vrai, il est trop sanguin.

LE SEUL TEMOIN

— Tu te rends à la cour avec un oeil noir?

— Que veux-tu, c'est le seul témoin oculaire de l'affaire.

RIEN QUE LUI

— Comment? Vous me dites que cette jeune fille a toutes les qualités, toutes les perfections. Et elle est boiteuse.

— Oh! vous savez, d'une seule jambe, tout au plus!

DANGER

— Qu'est-ce que vous faites sous mon auto?

— Pas un mot, je vous en prie, car voici mon tailleur de l'autre côté de la rue, c'est pourquoi je me cache.

UNE BONNE AFFAIRE

— Tu n'as pas un dollar à me prêter?

— Hélas!... non.

— Eh bien! Tu peux te vanter de manquer une bonne affaire...

— Comment ça?

— Mon vieux... c'était pour te rendre les cent sous que je te dois.

C'EST TROP FRAIS

— Avez-vous oublié que vous me devez cinq dollars?

— Non, je n'ai pas encore eu le temps.

UN JOLI MOT D'AVARE

— Anatole, dit-il à son fils, as-tu fini de te promener ainsi? Tu vas user tes souliers...

Anatole s'assoit sans répondre.

— Allons bon! Maintenant, tu vas user tes culottes!

LEQUEL?

M. et Mme B... entrent dans un magasin pour acheter un petit chapeau coquet.

La vendeuse s'empresse de leur montrer plusieurs modèles.

— Achète celui-ci, dit B... à sa femme.

— Penses-tu! objecte madame, un chapeau que personne ne porte!...

— Alors, prends celui-là!

— Cela? Une forme que tout le monde porte!...



— Le docteur n'a encore rien tué.

— Que voulez-vous, il n'est plus dans son élément!

AU CLUB

Le jeune.— J'insiste à dire que la femme est supérieure à l'homme.

Le vieux.— Si vous étiez marié, vous ne vous donneriez pas la fatigue d'insister, vous admettriez le fait tout simplement.

CE QU'IL EN PENSE

— Elle l'a épousé sur son lit de mort, pour hériter de lui. Qu'en pensez-vous?

— A-t-elle hérité?

— Oui.

— Hum! quelle est son adresse?

LA VIEILLE RECETTE

— Il ne faut jamais demander l'âge d'une femme.

— Je le sais, mais je voudrais pourtant bien connaître celui de cette dame!

— Alors, demandez à sa meilleure amie.

A CHACUN SES MAUX

— Faut se faire une raison, madame Pitois; moi aussi, ma pauvre Adèle m'a été enlevée à l'âge de 20 ans...

— Par une maladie?

— Non, par le locataire du deuxième.

HISTOIRES JUIVES

Pour s'enrichir dans la vie, il n'y a rien de tel que l'ignorance. Exemple:

Nathan Gross va dans une maison de tirage pour acheter un billet de loterie, en disant qu'il tient au numéro 51. Au tirage, le veinard gagne le gros lot.

Un ami lui demande pourquoi il a choisi justement le numéro 51.

— J'en étais sûr, répond Gross, parce que, avant d'acheter mon billet de loterie, j'ai rêvé des chiffres 7 et 9.

— Et alors?

— Et alors, 7 fois 9, ça fait 51.

— o —

Le petit Moïse, 6 ans, va chez la voisine et lui dit:

— Maman vous prie de lui prêter une douzaine d'oeufs pour les faire couvrir.

— Tiens, s'étonne la voisine, je ne savais pas que vous aviez une poule.

— Nous n'en avons pas, madame. Nous allons en emprunter une aux Blum et alors, comme dit maman, nous aussi nous aurons une basse-cour.

avec sa proie! La chose le confondait d'abord. Bientôt elle lui parut monstrueuse. Pour cet homme honnête et franc comme l'or, cette miséricorde exagérée prenait l'apparence d'une complicité. Aussi, toutes réflexions faites, il se dirigea vers la préfecture de police et fit son rapport, donnant le signalement du coupable et le numéro du fiacre qui l'avait emmené. Puis il rentra chez lui, la conscience fort allégée.

Pendant ce temps-là, le malheureux financier racontait son aventure aux reporters qui faisaient queue dans son antichambre. Quand je dis qu'il racontait, je le flatte sans vergogne, car les plus intelligents sortaient de chez lui sans avoir compris un traître mot au récit qu'ils venaient d'entendre. Réduits à leur propre imagination, les journaux inventèrent les versions les plus opposées. Tantôt le voleur était un domestique de la maison, tantôt un intrus faufile dans la foule, tantôt un cousin de la mariée voulant se venger d'avoir été éconduit. Même, une feuille, connue pour avoir devancé plus d'une fois les découvertes de la justice, insinua délicatement que Leroux, selon toute apparence, s'était volé lui-même.

Tout cela n'était, pour le malheureux, que le prélude d'embarras plus graves. Le lendemain il reçut la visite d'un inspecteur de la Sûreté, qui se présentait muni des détails donnés par Desroches: celui-ci avait signé sa déposition. Le banquier serra les poings et voua l'indiscret aux Furies; puis, reprenant son calme, il déclara qu'il refusait de porter plainte. Jamais on ne put le sortir de là, et l'alguaquil dut se retirer comme il était venu, sans même savoir le nom du bijoutier qui avait vendu la rivière. On refusa de lui remettre l'écran vide, comme pièce de conviction. Enfin, si quelqu'un de mes lecteurs s'oublie jamais jusqu'à mettre les diamants d'autrui dans sa poche, je lui souhaite de tomber sur un client d'aussi bonne pâte que Leroux.

— Si vous ne voulez pas poursuivre, nous agissons d'office, avait dit l'agent de la Préfecture en se retirant.

Ces paroles mirent une petite sueur froide sur les tempes du financier. Mais, en homme de tête qu'il était, son parti fut bientôt pris. Ayant donné l'ordre d'atteler, il se fit conduire au coin du boulevard et du faubourg Saint-Martin. Là, il renvoya sa voiture. Suivant à pied la longue artère dans la direction de la gare de l'est, il arriva devant une maison de modeste apparence, portant un numéro impair.

Il monta trois étages, tira le bouton d'une sonnette et remit sa carte à une bonne d'aspect misérable. Cinq minutes après, il causait seul à seul avec le fameux Coindart, ex-employé de la Préfecture, chef de la meilleure "agence de renseignements" de la capitale.

— Monsieur, dit-il, voici en deux mots ce qui m'amène. Hier, je mariais mon fils. Parmi les invités se trouvait un certain comte italien, jadis quelque peu mon associé, qui est devenu un de ces escrocs en habit noir dont Paris regorge. Calcatroni, c'est son nom, m'a volé, au milieu de la cohue, la rivière de diamants que j'avais mise dans la corbeille de ma belle-fille.

— Et vous voulez que nous le filions, dit Coindart en prenant des notes. Mais, d'abord, son adresse?

— Voici sa carte qui la donne. Je vous prie de le filer, en effet. Seulement, entendons-nous bien. Il ne s'agit pas de l'arrêter: tout au con-

LA REVANCHE...

(Suite de la page 5)

traire, il s'agit d'empêcher que la police ne l'arrête, et je dois vous avertir qu'un imbécile a mis la Préfecture sur sa piste.

Coindart, sans broncher, continuait à prendre ses notes.

— Ma démarche doit vous étonner, expliqua Leroux. Sans entrer dans des détails inutiles...

— Rien ne m'étonne, monsieur, fit l'ex-mouchard, en dévisageant son client derrière un pince-nez d'écaillé. Vous n'êtes pas le premier, tant s'en faut, qui me demandiez un service de ce genre. Si le public savait tout ce que je sais, il s'étonnerait moins de voir la police rester impuissante en certains cas. Mais revenons à votre protégé. Vous désirez qu'aucun désagrément ne lui arrive, c'est bien compris. Sans doute, il entre dans vos intentions, malgré tout, de ressaisir la parure?

Le financier réfléchit une demi-minute avant de répondre.

— Mon Dieu! fit-il enfin, ce sera évidemment le mieux. Mais, pour moi, la question d'argent ne vient qu'en second ordre. Pas d'arrestation, pas de bruit, pas de débats judiciaires, voilà ce que je veux avant tout. Je compte sur votre habileté et votre intelligence. Il va sans dire que tout crédit vous est ouvert. Et surtout ne perdez pas de temps, car déjà, de l'autre côté, on travaille.

Là-dessus, les deux compères prirent congé l'un de l'autre.

... Le soir même, Calcatroni, sortant de l'Opéra, rentrait à pied, dans l'intention de prendre l'air. Comme il s'arrêtait pour allumer son cigare, un inconnu s'approcha, demandant du feu avec le salut aisé d'un homme du meilleur monde. L'Italien, toujours poli, s'exécuta de bonne grâce.

Tout en soulevant son chapeau pour remercier:

— Monsieur Calcatroni, questionna l'inconnu d'une voix étouffée à dessein, avez-vous l'intention de rentrer chez vous ce soir?

L'ex-associé de Leroux fit un haut-le-corps en entendant prononcer son nom par ce chercheur d'allumettes. Mais il reprit aussitôt son sang-froid, qui était hors ligne, et, avec le sourire d'un homme très amusé:

— Ma foi, monsieur, dit-il, depuis quelque trente ans que j'ai perdu ma mère, c'est la première fois qu'un être humain s'inquiète de ma vertu! Précisément, vous tombez sur un de mes jours de sagesse. Avant qu'il soit une demi-heure, je serai dans mon lit, sans songer à mal.

— C'est ce qui vous trompe, répondit Coindart. Avant dix minutes vous serez dans un fiacre, entre deux inspecteurs de la Sûreté qui vous attendent à votre porte. Donc, si vous m'en croyez, nous ferons volte-face et vous viendrez coucher chez moi. A propos, où sont les diamants?

Calcatroni resta quelques secondes fort perplexe. On l'eût été à moins. Il finit par dire avec beaucoup de hauteur:

— La plaisanterie dépasse les bornes. Et d'abord, qui êtes-vous?

— "Une fée, un bon ange", comme dans le *Domino noir*, fit Coindart. Je suis le confident de votre ami Leroux, qui ne permet pas qu'un cheveu de votre tête tombe sous les ciseaux du

coiffeur de Fresnes. Vous ne voulez pas me croire? Venez avec moi. Je vous montrerai de loin les deux agents prêts à vous happer. Peut-être, alors, consentirez-vous à me suivre.

— Allons tout de suite chez vous, décida l'Italien. Nous serons mieux pour causer.

Mais, avant d'avoir tourné le coin du faubourg Saint-Martin, Calcatroni avait avoué "son hallucination".

— Une dette d'honneur, expliqua-t-il. Quinze mille francs perdus au jeu, qu'il fallait payer aujourd'hui. J'ai mis les diamants en gage pour cette somme. Que Leroux n'ait aucune crainte: je les lui rendrai. Ce cher ami! C'est bien de sa part d'avoir ménagé son ancien copain. Vous lui porterez ma gratitude.

Dire que Calcatroni ronfla beaucoup cette nuit-là serait peut-être exagérer les choses. Mais enfin, les agents qui le guettaient rentrèrent bredouilles.

A partir de ce moment, ce fut entre Coindart et ses anciens camarades de la police une lutte homérique de ruse et d'habileté, ceux-ci collés à la piste de leur homme: celui-là manoeuvrant pour qu'il y eût buisson creux, en attendant l'heure de faire passer Calcatroni en Angleterre. Tel un vieux cerf s'élance hors de l'enceinte, pour donner le change et sauver l'animal de meute près de ses fins. Entre deux alertes, l'ex-agent fut rendre compte à Leroux du résultat de ses stratagèmes.

Il parla de la reconnaissance de Calcatroni.

— Je l'en tiens quitte, fit le banquier sèchement. Mais, au moins, qu'il vous rende ma rivière!

— Impossible jusqu'à nouvel ordre. Elle est engagée pour quinze mille francs.

— Pour quinze mille francs! répéta Leroux en levant les bras au ciel. Eh bien! je voudrais savoir le nom du prêteur qui a fait cette affaire. Il n'a donc pas regardé les diamants?

— Ils valent beaucoup plus? demanda Coindart intéressé.

— Quinze mille francs! insista Leroux sans entendre. Comment sortir de là? Si ce misérable recéleur veut les vendre!... Monsieur Coindart, je vous en prie, apportez-moi demain matin le nom de l'homme aux quinze mille francs.

Mais, le lendemain matin, ce ne fut pas Coindart qui se présenta dans le cabinet luxueux du financier. Calcatroni, fièrement, fit passer sa carte et n'attendit pas une minute dans l'antichambre où, plus d'une fois, des personnages importants avaient posé des heures entières. Quand les deux hommes furent seuls, les portes bien fermées, l'Italien s'avança d'un pas ferme vers son ex-associé qui semblait confondu. On aurait pu croire que c'était Leroux qui était recherché par la police.

— Monsieur, commença le visiteur, ce que l'on dit est donc vrai? Vous êtes donc en pleine déconfiture?

— En vérité, balbutia le père d'Antonin, un pareil langage dans votre bouche...

— Pas tant de hauteur! interrompit l'autre. Pendant une semaine j'ai eu la sottise de croire que le souvenir de nos anciennes relations inspirait votre conduite à mon égard. J'en étais touché, je l'avoue. Imbécile, naïf que j'étais! Je comprends aujourd'hui pourquoi vous aviez si peur de voir la police mettre le nez dans vos agissements.

(Suite à la page 41)

(Suite de la page 18)

que lorsque la soubrette, souriante et pimpante, eut disparu.

Aussitôt la porte fermée elle déchira brusquement la bande et lut.

Marguerite, sans un geste, attendait ce que sa belle-mère allait dire.

Et ce qu'elle dit résonna funèbrement dans la pièce claire, ouverte sur l'immensité bleue.

— C'est affreux! Tout est perdu, sans doute...

La jeune fille essayant de conserver son calme s'était levée à ces mots et s'emparant du télégramme elle lut à son tour:

"Envoi de fonds impossible; rendez de suite à Paris, circonstances très graves."

"DORMEUIL."

Marguerite mordit ses lèvres pour ne pas manifester sa stupeur et sa colère.

Une haine montait en elle contre la femme maudite qui était la cause de tout le mal.

Elle se disait:

— Cette aventurière n'a fait que quelques bouchées de la fortune de mon grand-père!

Elle réussit cependant à cacher sa fureur et c'est d'une voix sarcastique qu'elle dit tout haut:

— C'est bien ce que je prévoyais... Nous sommes ruinés!... Je suis perdue!

Elle pensait au bel officier de dragons, très riche, qu'elle sentait prêt à la demander en mariage, et elle s'avouait qu'il reculerait sûrement devant la faillite menaçante, devant l'effondrement de la situation paternelle.

Il n'y avait pas entre eux un de ces grands amours de cœur qui résistent à toutes les catastrophes de la vie.

Elle ne s'attarda pas en reproches inutiles, en vaines lamentations.

Un pli profond s'était creusé entre ses sourcils.

Son fin visage s'était soudain durci et vieilli.

Sans se préoccuper de sa belle-mère, elle appuya fortement sur le bouton électrique.

La domestique reparut.

— Préparez les malles, Virginie: une dépêche nous rappelle à Paris. Nous allons partir par le premier train.

La femme de chambre, bien stylée, sut cacher sa surprise.

— Bien, mademoiselle, fit-elle simplement, tout en jetant cependant un coup d'oeil investigateur sur le visage fermé des deux femmes.

Dès qu'elle fut sortie, Sidonie murmura:

— Partir, oui, il le faut! Mais ce départ n'a-t-il pas l'air d'une fuite? No samis...

— Nos amis nous oublieront vite; ne soyez pas plus inquiets d'eux qu'ils ne le seront de nous.

— Pourtant!...

— Hâtons-nous, commanda impérieusement la fille de Dormeuil, il y a un train express à trois heures et

L'usage de Miller's Worm Powders assure la santé aux enfants et tant qu'il s'agit de troubles causés par les vers. Une mortalité élevée parmi les enfants est due aux vers. Ceux-ci minent la force des enfants au point qu'ils ne peuvent plus lutter pour la vie et succombent à la faiblesse. Cette préparation promet la santé et tient ses promesses.

vous sentez bien, n'est-ce pas? que j'ai hâte d'être près de mon père, pour l'aider à conjurer la catastrophe, s'il en est temps encore.

A cette heure grave, Marguerite dévalait l'une des qualités de sa nature: l'énergie, l'nergie qui ne désespère jamais et qui, souvent, triomphe des pires difficultés.

Aucune résistance n'était possible. Sidonie le sentit, mais elle pensait à Luigi, à l'ami qui comptait sur elle pour régler ses différences au jeu.

Que faire?

Elle ouvrit un coffret, y choisit les plus beaux diamants, ceux dont l'eau pure et le poids élevé faisaient l'admiration de ses amies, ceux que l'on pouvait le plus aisément monnayer et, les mettant dans une enveloppe repliée, elle y joignit ce mot désespéré, tout en dissimulant la vraie raison de ce départ précipité.

"Mon Luigi,

"Une fantaisie de mon mari me coupe les vivres ici. Je pars et t'attends à Paris dans quelques jours. Tu trouveras dans cette lettre le moyen de faire face aux embarras d'un moment."

"Je t'aime et je suis désolée, non des ennuis qui m'attendent peut-être, mais de me séparer de toi."

"Sidonie."

Quand, au débarqué, Marguerite, angoissée, pénétra dans la cour de la fabrique où le seul arbre du lieu, un marronnier vénérable commençait à perdre ses feuilles d'or, elle n'était plus la jeune fille frivole et mondaine que nous avons vue évoluer avec aisance sur la plage de Dinard.

Pas plus que Sidonie, le vicomte de Bargès ne l'aurait pas reconnue.

Premier effet de ce changement, elle comprit, en arrivant à la fabrique, qu'elle aimait cette ruche bourdonnante où elle avait vécu ses années d'enfance, vite familiarisée à toutes les figures. Quand elle pouvait se glisser dans les ateliers, elle savait trouver, toujours près de la même machine, le même interlocuteur.

Et c'était avec certains ouvriers de prédilection des questions sans fin d'enfant curieuse. Il lui semblait qu'éternellement cette machine produirait, avec l'aide de l'homme, de quoi la faire vivre dans l'opulence et que rien ne pourrait les arrêter à jamais.

Et tout cela lui semblait aussi naturel, d'un rapport aussi sûr et plus encore que la récolte d'un champ de blé.

Maintenant, une âpre tristesse remplaçait sa belle assurance.

Elle savait que l'homme pouvait s'en aller, si on ne le payait pas et la machine se taire si l'on manquait de substance pour la nourrir.

Elle entra dans la maison, dans cet hôtel où une main inconnue avait assassiné le bon M. Verdurel.

L'air lui en sembla irrespirable. Cruels, les souvenirs s'amoncelèrent; elle maudit sa sottise d'indifférence devant cette marche à l'abîme, mais, en même temps, elle se sentit des forces pour défendre la création de son grand-père.

Une figure narquoisement respectueuse parut devant elle.

C'était Louis, le valet de Dormeuil, tout prêt à se retirer avant l'effondrement total, car il avait de sérieuses économies.

La fille de Maurice le haïssait d'instinct.

Sans écouter ses souhaits de bienvenue, elle interrogea:

— Où est mon père?

— Il attend mademoiselle dans son cabinet.

— Je veux le voir d'abord... seule, vous entendez, Louis? Et si madame Dormeuil vient...

— Compris, acquiesça le valet de chambre je lui dirai qu'il est sorti.

Marguerite ne répondit rien et s'élança vers la porte.

Louis haussa les épaules, disant:

— De l'orgueil comme sa mère! Pauvre petite, il va falloir en rabattre... Il sera bien difficile à trouver, le mari de nos rêves. Bah! elle est jolie...

Marguerite avait surgi devant son père.

Elle se tenait droite devant lui, sans un élan, sans une caresse, paralysée soudain par une répulsion inexplicable.

D'une voix brève et despotique, elle interrogea:

— Ce télégramme? Voyons, mon père, dites-moi toute la vérité?

Maurice Dormeuil eut un geste de lassitude et d'ennui.

— Je ne voudrais pas troubler ta quiétude, Marguerite.

— Vaut-il mieux que je dorme pendant que l'irréparable s'accomplit? Préférez-vous que de mon luxe douillet je passe sans transition dans la rue? Mais je crois bien que vous aussi vous dormez et vous avez peur de vous éveiller? Il n'est plus temps de se faire illusion à soi-même. Parlez sans ménagements, tout espoir n'est peut-être pas perdu.

La jeune fille avait mis une telle autorité dans ces mots que Dormeuil en fut comme galvanisé.

— Marguerite!

Il s'était levé, mettant toute sa détresse dans ce cri.

Comme elle ressemblait à Valentine, à celle qu'il avait tuée et dont il détestait le souvenir troublant!

Mais celle-ci, si semblable, il ne la détestait pas. Il l'aimait même, et aujourd'hui il la redoutait.

— Je viens pour vous aider, mon père, à sortir de ce mauvais pas. Je sens que je puis quelque chose...

Dormeuil haussa les épaules avec indulgence.

— Quoi donc, mon Dieu?

Puis une lueur sembla pénétrer dans la nuit noire de son esprit.

Il procéda par interrogation:

— Te souviens-tu, Marguerite, de Jean Bernard?

La jeune fille eut un sursaut. Elle pâlit.

— Si je m'en souviens! Oh! quelle injustice fut commise à son égard! L'avoir accusé, lui, comme il doit nous haïr!

— Mais pourquoi, père, me parlez-vous de lui à cette heure? Ah! je comprends. Vous vous dites, n'est-ce pas, que si on ne l'avait pas chassé, s'il était resté, suivant la volonté de mon grand-père, à la fabrique, nous n'en serions pas à la veille de...

Marguerite s'arrêta n'osant prononcer le mot "faillite".

Mais le père acheva brutalement la phrase inachevée:

— Oui, tu peux le dire: nous n'en serions pas à la veille de la faillite!

— La faillite, vous avez dit la faillite? Mais c'est plus que la ruine,

BEECH-NUT



COMMENT



LA



TOUX



A



DISPARU

COUGH DROPS



FABRIQUÉE AU CANADA

Nouvelle Edition
plus complète

LE CHIEN



Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police. Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies.

175 ILLUSTRATIONS

Prix: \$1.25

En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU

Saint-Vincent de Paul (Co. Laval)
Québec, Canada

LA REVUE POPULAIRE

975, rue de Bullion
Montréal, P.Q.

Ci-joint \$1.50 pour un abonnement d'une année.

Nom et prénoms

Adresse

Recherchez-vous Les Coins Sombres?

■ Avez-vous une peau qui s'harmonise avec la beauté des modes actuelles, ou êtes-vous de celles qui, à cause de leur teint, évitent les indiscretions d'un éclairage trop vif, pour rechercher de préférence les coins sombres?

Le Baume Italien Campana vous aide à retrouver (et à conserver) ce trésor précieux pour une femme qu'est une peau fraîche, jeune et veloutée.

Ce produit, l'émollient original de la peau, constitue un traitement à la fois correctif et protecteur pour les épidermes secs, rugueux ou gercés. Ses ingrédients, choisis scientifiquement, ont été mélangés d'après un procédé secret, de façon à produire une formule unique parmi les préparations pour le soin de la peau. Le Baume Italien est le produit du genre qui se vend le plus au Canada depuis une quarantaine d'années. Aujourd'hui, c'est aussi le préféré dans des milliers de villes des États-Unis. Dans les pharmacies et magasins à rayons, en bouteilles à 35c, 60c et \$1.00 — aussi en tubes à 25c.



Baume Italien
Campana
L'ÉMOLLIENT ORIGINAL DE LA PEAU

CAMPANA CORPORATION Limited
Gratis LS-12 Caledonia Road,
Toronto

Messieurs: Veuillez m'envoyer, GRATIS et port payé, la bouteille format VANITY de Baume Italien Campana.

Nom _____
Adresse _____
Ville _____ Prov. _____

c'est le déshonneur, c'est mon avenir perdu!

— Non, non, c'est impossible, nous ne pouvons pas faire faillite! Ah! ce Jean Bernard, où est-il, mort de douleur, peut-être. Si je savais où le trouver, si je pouvais le ramener ici, il nous sauverait tous. Mais vous avez parlé de lui, père, vous savez peut-être où il est?

— Je le sais.

— N'est-ce pas en Italie qu'il était allé cacher sa honte imméritée?

— Oui, mais il est revenu.

La jeune fille joignit les mains comme dans un geste de ferveur.

— Revenu! C'est une faveur d'en haut, c'est ma mère qui nous protège!

Pâle et perplexe, Dormeuil, vieilli, l'air sombre et misérable, tordait sa moustache.

— Tu as peut-être raison moi enfant. Cette idée m'était venue de faire appel à lui, mais, Marguerite, les rôles sont intervertis à présent.

— Je réponds de son cœur.

Dormeuil regarda sa fille avec surprise. Il était peu habitué à entendre un pareil langage dans la bouche de l'ironique héritière.

Il marmotta:

— Son cœur, son cœur, oui c'est possible, après tout, qu'il en ait encore, mais pas pour nous servir.

— Qu'en savez-vous?

— Je sais qu'il a refusé.

Marguerite était stupéfaite. Son père, cet orgueilleux viveur, s'était donc humilié devant l'ancien subordonné de sa famille! Comme il avait changé!

Lui qui portait dans la vie une si belle assurance, lui l'altier et fier Maurice, lui qu'on appelait jadis don Juan!

Il avait maintenant un aspect pitoyable, les cheveux blancs, la mine triste et basse d'un vaincu.

La jeune fille balbutia:

— Vous l'avez vu?

— Moi! non.

— Alors?

Dormeuil dit avec embarras:

— C'est Fernand Gicque, un de nos plus anciens employés qui l'a rencontré, il l'a reconnu...

— Il lui a parlé?

— Oui, il lui a dit que tout le monde ici le croyait innocent et souhaitait son retour...

— Et qu'a-t-il répondu?

— Oh! il a crié: je n'accepterais pas si on me le proposait.

Marguerite rêvait.

Bientôt elle demanda:

— Et où demeure-t-il maintenant?

Maurice répondit sans hésiter:

— Rue de Passy, un bel appartement. Je suis renseigné. J'ai même appris depuis deux jours une nouvelle le concernant. Il est très riche. La maison Rupelli dans laquelle il a conservé des intérêts fait de brillantes affaires.

— La roue a tourné, comme dit la sagesse populaire, reconnut la jeune fille, tandis qu'une nouvelle expression paraissait sur ses traits.

Elle ouvrit la bouche pour une question qu'elle ne fit pas; puis elle en posa une autre.

— Combien vous faudrait-il pour sauver de la ruine la maison de mon grand-père?

— Deux ou trois cent mille francs, répondit Dormeuil.

Marguerite posa sa main frêle et nerveuse sur le bras de son père et, d'un ton résolu, d'où semblait exclue toute crainte, elle affirma:

— Demain, entendez-vous, demain vous les aurez.

Maurice sursauta.

— Tu es folle!

— Non, reprit-elle d'un ton plus déterminé encore, car demain j'aurai vu Jean Bernard et je l'aurai ramené ici.

Le visage sombre et défait de Dormeuil s'éclaira d'un faible rayon d'espérance.

Il bégaya:

— Tu ferais cela ma petite?

Et ses mains se tendirent vers elle. Mais elle recula vivement d'un pas et, droite, résolue, la figure fermée, elle affirma:

— Ce n'est pas pour vous que je le ferai.

— Je veux sauver la maison de mon grand-père, l'héritage que m'a transmis ma mère.

Le grand comédien qu'était Dormeuil singea un sanglot. Il ne répondit rien, mais il se leva, se dirigea vers le secrétaire.

— Vois, fit-il en s'adressant à sa fille. J'étais si désespéré que j'ai songé à la mort.

Mais Marguerite n'eut aucun frémissement en apercevant un revolver.

Elle était trop sûre, elle, que l'égoïste qu'était son père, ne s'en servirait pas.

Elle ne dit pas un mot, ne fit pas un geste et lentement, comme une ombre, elle se retira.

Il lui cria presque:

— Maintenant, j'ai confiance en toi, tu me rends la vie!

La jeune fille resta insensible et, sans bruit, la portière retomba sur la svelte silhouette.

V

Il faisait beau le lendemain; le ciel versait des rayons roux sur les larges avenues; dans les massifs des Champs-Élysées, les fleurs d'ocre et de pourpre se groupaient, embrasées; la Seine coulait, calme et brillante, entre ses berges animées de l'ordinaire gaité fluviale.

Marguerite, seule, parée avec un charme attendrissant et discret, roulait, avant dix heures du matin, vers Passy, vers la demeure de Jean Bernard.

UNE RENCONTRE OPPORTUNE



Dernièrement, un Anglais habitant la Rhodésie écrivait à un ami de Montréal l'aventure dont il fut le héros. Il marchait dans la brousse quand il constata qu'un lion le suivait. Sans armes, il se croyait bien dévoré quand il rencontra un ami qui lui aussi n'était pas armé. Aussitôt, il mit le feu aux herbes. Les deux hommes purent ainsi atteindre un arbre et y grimper.

Allongée gracieusement sur les coussins gris de la voiture, le visage reposé, elle semblait une de ces charmantes jeunes femmes qui n'ont qu'à se laisser vivre et dont le moindre souci na jamais effleuré le front pur. Et pourtant elle roulait dans sa jeune cervelle d'épuisantes préoccupations.

Elle sentait sur ses épaules délicates peser un fardeau inaccoutumé.

Entre ses mains reposait le salut de la maison Verdurel.

De la démarche hardie qu'elle tentait allait sortir l'espérance en l'avenir ou la chute brutale dans la pauvreté!

Elle essayait de se remémorer les visages, les habitudes, les caractères de ces Bernard qu'elle avait connus tout enfant.

Au fond de ces limbes, un délicat visage de petit garçon lui apparaissait, souriant comme un bon présage: le petit Pierre.

Elle se souvenait même d'une partie qu'elle avait faite autrefois avec lui quand ils étaient tout petits.

Dans la forêt, près du moulin où on les avait menés, ils avaient couru ensemble après les insectes, faisant halte devant les buissons de mûriers sauvages, s'émerveillant à la vue des arbres immenses et des roches grises qui baignaient leurs pieds dans l'eau des sources.

— O jours de paix et d'innocence, murmura la jeune fille, les yeux pleins de larmes.

Puis elle réfléchit:

— C'est un homme maintenant. Qu'est-il devenu? Personne ne m'en a jamais parlé.

Puis elle pensa à Charles; rougit et fit un geste d'impatience.

Le pauvre garçon, que les dépenses et les folies de sa mère désespéraient, achevait son service militaire au Mans.

Encore quelques jours et il serait de retour.

Et Marguerite le revit dans son uniforme de fantassin, le pantalon rouge serré au-dessous du genou par les molletières, la tunique bleue, le képi à visière couvrant d'une ombre légère un visage où l'on retrouvait l'éclat des yeux de Sidonie, tempéré par une expression de bonté qu'il tenait de Théodore.

Joli garçon, certes, il l'était. Il avait la finesse et la beauté de sa mère. Mais au moral, il ressemblait à son

père. Au régiment, il n'avait que des amis et il ne devait laisser que des regrets.

Marguerite poussa un profond soupir.

Un remords pénétrait en elle, à l'idée qu'elle était obligée de le sacrifier.

Le sacrifier! Elle ne pouvait pas faire autrement.

Plus que jamais un mariage riche s'imposait.

Elle soupira encore.

Elle sut cependant cacher son angoisse intérieure sous un front impassible.

Elle arrivait. Quelques minutes encore et son sort allait sans doute se décider.

La fièvre rougissait ses lèvres, noircissait ses yeux, la rendait plus vivante et plus belle.

L'auto stoppa devant une grande maison; elle gravit deux étages. Un domestique accourut au bruit du timbre et la fit pénétrer, après la galerie joliment décorée, dans un petit salon d'une élégance sobre.

Elle songea:

— C'est donc là le boudoir de la femme qui a été l'employée de mon grand-père! Il est aussi beau que le mien. Ainsi va le monde!

Mais bientôt elle eut un choc.

On jouait du violon dans une pièce voisine. Qui pouvait se livrer à cet art? Le fils adoptif des Bernard sans doute.

Une curiosité l'envahit.

Elle comprit qu'elle allait revoir le petit Pierre.

Et tandis que des réflexions de toutes sortes se pressaient, se heurtaient en elle, le morceau commencé s'interrompit soudain, elle entendit le bruit de quelques paroles et bientôt la porte fut ouverte par un élégant jeune homme qui demeura un instant sur le seuil comme intimidé par la beauté de la jeune visiteuse.

En voyant le fils de Lina et de son père, le cœur de Marguerite battit soudain très fort, oppressé d'une singulière, d'une inexplicable émotion.

Pierre, de son côté, paraissait sinon ému du moins très intrigué.

Et un instant les deux jeunes gens se regardèrent en silence.

Le jeune homme parla le premier:

— Vous avez demandé monsieur Beranrd, mademoiselle, il est sorti, mais il va rentrer bientôt. Voulez-

vous l'attendre et me permettre de vous tenir compagnie un instant?

La fille de Dormeuil ne parvenait pas à dominer l'émotion qui, sans savoir pourquoi, lui étreignait le cœur.

Elle balbutia:

— Vous êtes bien aimable, monsieur, mais excusez, je vous prie, mon indiscretion; ne seriez-vous pas le jeune homme que monsieur Bernard... le petit Pierre, quoi?

Le mot lui avait échappé.

Elle rougit, mais lui éclata de rire.

— Oui, mademoiselle, je suis le petit Pierre. Vous vous souvenez donc de moi?

— Oh! très bien. Je me souviens que nous avons joué ensemble autrefois.

— Oui, chez votre grand-père.

— Mon grand-père!

Une larme brilla dans les yeux de la jeune fille.

Pierre se pencha vers elle.

— Pardonnez-moi, mademoiselle.

Elle haussa les épaules.

— C'est moi qui m'excuse. Je suis nerveuse aujourd'hui! Et de vous voir, et d'être là, chez vous à attendre votre parrain, je ne sais pourquoi cela me bouleverse.

— Mon parrain sera bien ému lui aussi, tout à l'heure, lorsqu'il se trouvera en présence de la petite-fille de son bienfaiteur.

— Il ne nous en veut donc pas?

— Vous en voulez? C'est-à-dire qu'il parle de votre grand-père avec vénération, de votre mère avec la déférence la plus respectueuse et la plus émue. J'ai vu bien souvent une larme briller dans ses yeux lorsqu'il rappelait les bontés que les vôtres ont eues pour lui.

Marguerite écoutait les paroles de Pierre avec une attention religieuse. Elles faisaient tant de bien à son cœur meurtri!

Peu à peu le sourire reparaisait sur ses lèvres; l'émotion du début se dissipait. Les souvenirs du passé lointain, des souvenirs heureux revenaient chanter dans sa mémoire comme des oiseaux dans les buissons du printemps.

Un secret pressentiment corroboré par les paroles de Pierre, l'avertissait qu'elle ne ferait pas appel en vain à celui qui pouvait les sauver.

Cette certitude lui rendit toute sa liberté d'esprit. Elle questionna Pierre sur leur séjour en Italie, sur les motifs qui les avaient ramenés en France.

Le fiancé de Jeannine était venu s'asseoir en face d'elle avec un air de ravissement et d'admiration.

Et, bientôt la conversation devint si animée qu'ils n'entendirent pas la porte s'ouvrir.

Lina venait d'entrer, sans avoir été avertie, et sa stupeur était extrême de voir cette jeune fille inconnue causant avec tant de laisser-aller avec Pierre.

Les traits de cette jeune fille si distinguée et si belle lui rappelaient ceux d'une personne connue jadis. Mais de qui? Elle n'aurait pas pu le dire.

Elle cherchait encore à qui ressemblait l'inconnue quand son fils, se levant soudain courut vers elle impétueusement et lui prit les mains.

— Maman, que tu vas être heureuse, quand tu sauras qui a pensé à toi, qui la première a bien voulu nous visiter!

Et, du geste, désignant Marguerite, il présenta:

— Mademoiselle Dormeuil.

La foudre aurait éclaté sur sa tête que Lina n'aurait pas reçu un choc plus violent.

Une pâleur livide envahit son visage et elle promena des yeux égarés sur ces enfants qui ignoraient quels liens de la nature existaient entre eux.

Une douleur lui serra le cœur.

N'était-ce point son passé maudit qui reparaisait avec la fille de Dormeuil?

Elle balbutia:

— Mademoiselle...

Mais Marguerite s'était levée, lui tendait la main, une main que Lina visiblement hésitait à saisir.

Pierre ne s'expliquait pas cette attitude, ni la froideur étrange que Lina manifestait à l'égard de la jeune fille.

Il dit avec chaleur:

— Ma maman est très impressionnable, j'aurais dû la prévenir de votre visite. C'est une vraie sensitive; peines et joies trop brusques la font également pâlir.

Marguerite soupira, ignorant cependant quelle profondeur douloureuse avaient ces paroles.

— Je comprends votre émotion, madame, et, croyez-le bien, je la partage. Je sais que vous avez beaucoup souffert à cause de nous.

— Oh! oui, bien souffert, ne put s'empêcher de murmurer Lina.

D'une voix docue et implorante, Marguerite reprit:

— Il n'y a pas eu de ma faute, il n'y a pas eu de la faute...

Elle allait dire: de mes parents, ou peut-être: de mon père...

Mais un de ces pressentiments mystérieux, qui viennent on ne sait d'où l'avertit qu'il ne fallait même pas faire allusion à Maurice Dormeuil.

Et elle dit:

— Il n'y a pas eu de la faute de ma mère.

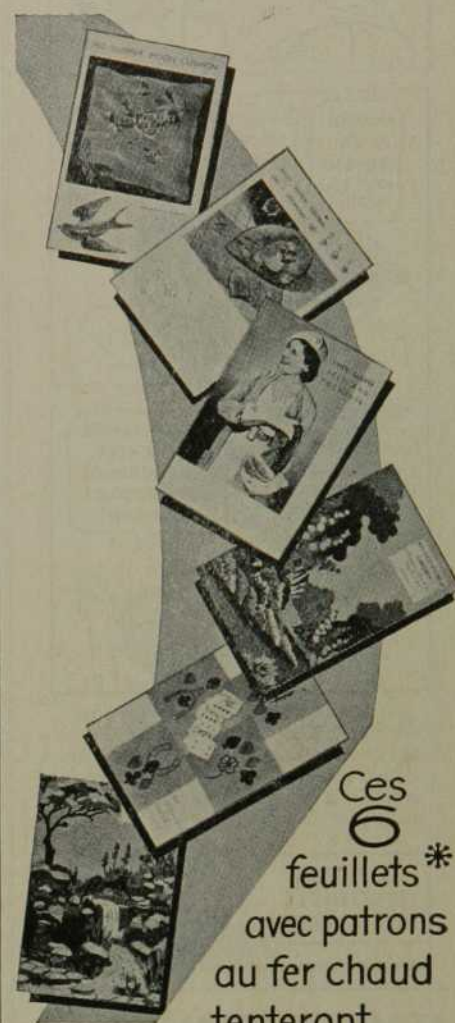
— Je le sais, mademoiselle.

Lina se souvint que Valentine avait été bonne pour Jean, après son acquittement et qu'elle avait prononcé des paroles qui avaient rempli de joie le cœur du malheureux, que tous croyaient coupable.

Et ce souvenir lui inspira un mouvement de compassion pour la fille de la morte.

Elle fit effort pour se montrer aimable et elle ajouta:

C'est chic de Broder!



Dessins exquis que vous aimerez certainement à travailler—objets délicats et d'un cachet de distinction qui exprimeront votre goût du beau et témoigneront de l'agilité de vos doigts.

C'est si captivant de broder et si facile quand vous suivez les instructions et employez les patrons au fer chaud! Ne manquez pas de choisir les beaux fils forts qui sont faits spécialement pour la confection des meilleures broderies:

le COTON EN BRINS "Anchor" de CLARK
le COTON PERLÉ "Anchor" de CLARK et
le STRANDSHEEN "Anchor" de CLARK

A votre magasin favori, en une variété de nuances superbes—couleurs garanties permanentes.

Employez toujours les Aiguilles de *Milwards* célèbres depuis 1730.

FILS À BRODER
"Anchor" de CLARK

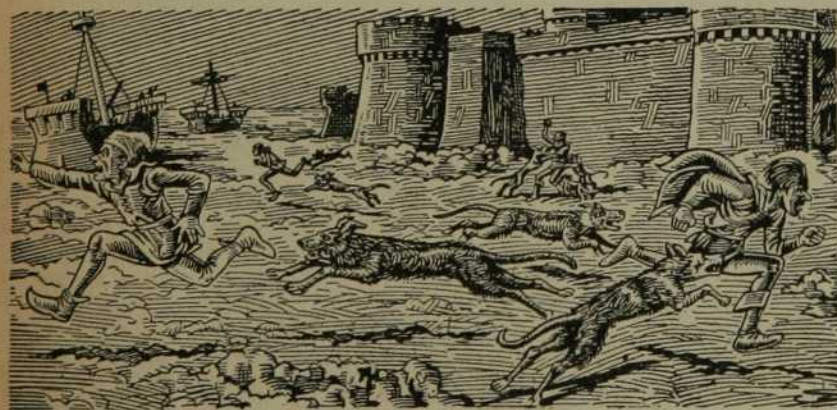
fabriqués au Canada par les fabricants du
Coton en Bobines Coats et Clark

*The Canadian Spool Cotton Co., 169F
Dépt. A-36, Case postale 519, Montréal, P.Q.
Veuillez m'envoyer le feuillet et le patron au
fer chaud pour les broderies suivantes:
Cousin (); Image brodée (); Service à
déjeuner (); Gants de toile (); Motifs de
bridge (); Image brodée ().

J'inclus 5c. pour chacune (25c. pour la série des
six). Marquez celles que vous voulez.

Nom.....

Adresse.....



Au Moyen-Age, la ville de St-Malo, en Bretagne, était entourée de larges murailles dont on voit encore la plus grande partie. A cet endroit, la mer, à marée basse, se retire à une grande distance. Aussi les vaisseaux restaient à sec. Pour les garder, on laissait en liberté, la nuit, de grands chiens sauvages dont la férocité éloignait tous les maraudeurs.



ABANDONNEZ planche à laver et bouillir! Rinso nettoie *en trempant* et fait durer le linge 2 ou 3 fois plus longtemps, vous épargnant gros! S'emploie avec succès en laveuse et se recommande aussi pour la vaisselle!



FEMMES DEMANDÉES

Nous avons besoin de femmes ayant une machine à coudre pour coudre pour nous, chez elles. Rien à vendre. Tout ouvrage fait à la machine. Ecrivez à Ontario Neckwear Compagnie, Dépt. 190, Toronto 8, Ont.

Numéro de Noël

Le Samedi

Numéro de Luxe de 68 pages

EN VENTE LE
15 DECEMBRE

Chez les dépositaires : 10c

JEUNES MARIEES

N'oubliez pas que la maladie inspire la sympathie — jamais l'amour. Veillez à votre santé et dès que vous éprouverez les premiers symptômes de maladies féminines, employez sans tarder les PILULES FEMOL — le remède par excellence des femmes. Des milliers de jeunes mariées en ont fait l'expérience et s'en sont bien trouvées — suivez leur exemple.

En vente partout \$1.00 la boîte. Expédiée poste payée ou C. O. D. INSTITUT CAZO (S. A.) Place Royale—Montréal.

PILULES FEMOL



— Votre grand-père a fait la position de mon mari, et votre mère, mademoiselle, lui a témoigné à un moment difficile de sa vie une sympathie qu'il n'a jamais oubliée.

— Elle a fait plus, madame. Je ne devrais pas le dire, aujourd'hui surtout que je viens chez vous en suppliante...

— En suppliante! s'exclama Pierre.

— Oui, monsieur, mais laissez-moi achever. Je n'étais qu'une enfant; j'avais huit ans quand monsieur Bernard vint un jour, boulevard Malesherbes, voir ma mère. Il allait partir pour l'Italie. Miss Ferguson l'introduisit dans sa chambre car elle était bien malade.

— Monsieur Jean resta un quart d'heure avec elle, et quand il fut parti, ma mère, tout en pleurs, me prit par la main et m'obligeant à la regarder dans les yeux, elle me dit:

— Ma fille, n'oublie jamais mes paroles. L'homme qui sort d'ici, Jean Bernard, a été accusé d'avoir tué ton grand-père. Mais il est innocent, je le sais, et ne puis avoir aucun doute à ce sujet.

— Ne l'oublie pas, mon enfant; conserve-lui toute ta vie ton estime, et si jamais c'est nécessaire, n'hésite pas à répéter mes paroles.

— Voilà ce que ma mère m'a dit, madame.

Lina ne put retenir plus longtemps ses larmes et elle sanglota.

— Que sa mémoire soit bénie pour cette parole, s'écria-t-elle, et vous qui n'avez rien oublié, soyez la bienvenue dans cette maison.

— Merci, madame. Vous êtes bonne, je le vois, et vous aurez pitié de moi.

— Pitié de vous! s'exclama de nouveau Pierre.

— Oui, c'est une inspiration d'en haut qui m'amène. Je viens vous exposer notre misère, vous demander à genoux un appui, sans lequel c'est la ruine, pire encore, le déshonneur pour nous.

Lina avait déjà compris ce que la fille de Valentine venait demander à Jean, et elle sentait son cœur défaillir.

Pourrait-elle résister à cette voix suppliante?

Pourrait-elle refuser à celle qui implorait, non pas en faveur des vivants, mais au nom des morts?

Et cependant non, non, elle ne voulait pas permettre à Jean de retourner à la fabrique et de revoir chaque jour ce misérable Dormeuil. Cela, c'était impossible. Elle avait déjà gravi son calvaire. Elle ne recommencerait pas.

Les lèvres tremblantes, elle répondit:

— Nous sommes riches et mon mari ne refusera pas d'aider la maison Verdurel à traverser une heure de crise... L'argent nous tient peu au cœur et nous nous souvenons, à côté des douleurs inoubliables, des bontés de ceux dont vous venez d'évoquer le souvenir.

— Oh! merci, merci!

— Mais qu'on ne demande pas à Jean de rentrer à la fabrique...

Marguerite interrompit:

— Il y serait pourtant accueilli comme un dieu et permettez-moi d'ajouter... lui seul peut nous sauver!

Une agitation extrême s'empara de Lina.

— Non, non, cela, c'est impossible.

L'agitation fébrile de sa mère, son obstination surprirent d'autant plus Pierre qu'il savait, mieux que personne, que Jean Bernard ne cessait de penser à la fabrique.

Il crut donc devoir intervenir pour essayer de lui faire entendre raison.

— Je ne sais pas, dit-il, si mon parrain sera de ton avis.

D'une voix dure Lina répliqua:

— Tais-toi, Pierre. Tu ne sais pas ce que tu dis.

Il haussa les épaules.

Et croyant bien faire, il prononça un mot malheureux:

— Moi, je suis persuadé que mon parrain ne demandera pas mieux que de venir en aide à M. Dormeuil.

Lina eut un sursaut d'indignation et elle protesta:

— Non, non, il ne le verra même pas!

L'épouvante et le mépris se lisaient sur sa figure.

Marguerite se sentit frémir.

Oh! derrière cette résistance de Lina, elle devinait un secret, un nouveau secret de honte sans doute pour son père!... Et elle tremblait de l'apprendre.

Elle eut la même inspiration qu'au début de l'entretien.

Elle dit, avec une douceur suppliante:

— Sauvez-moi, madame, c'est ma mère qui vous en prie, c'est mon grand-père qui vous en conjure!!

La pauvre et douce Lina regarda les deux jeunes gens, ce frère et cette sœur qui devaient rester à jamais dans l'ignorance de leur étroite parenté.

Elle eut pitié, son cœur s'émua.

Elle ferma les yeux, se recueillit et accepta le nouveau sacrifice... Elle consentit sans abdiquer ses craintes.

— Eh bien! oui, je consens à ce que mon mari fasse le nécessaire pour sauver l'honneur de la maison Verdurel, pour sauver un peu votre fortune, chère enfant. C'est un sacrifice que je fais, je ne vous le cache pas.

Elle mit les mains sur ses yeux et elle murmura dans un sanglot:

— Si ceux qui sont morts nous voient et nous entendent, si les deux victimes peuvent de l'au-delà contempler cette scène, ils seront contents de moi.

Marguerite s'agenouilla, disant:

— Je vous devrai tout, madame, je vous devrai plus que la vie.

Pour mettre fin à cette scène si émouvante, Pierre s'élança hors du salon et alla chercher son parrain qu'il savait tout gagné à la cause de Marguerite.

C'était, en effet, uniquement pour condescendre à la volonté de sa femme qu'il avait décliné les offres de Fernand Gicquel.

L'inaction lui pesait; il était de ceux que le repos dévore et mène hâtivement au spleen.

Il venait de rentrer.

Quand il apprit de la bouche de Pierre, la visite de Marguerite et la scène qui avait eu lieu, il fut profondément ému.

— Allons, dit-il, c'est le destin qui le veut. Le sort en est jeté. Je retournerai rue du Cherche-Midi, dans cette maison où je fus, pendant des années si heureux et pendant quelques mois le plus malheureux des hommes!

En proie à une agitation extraordinaire, il marchait à grands pas dans

le cabinet de travail où il se trouvait et il murmurait:

— Oh! qui m'eût dit jadis que je verrais la petite-fille de mon cher maître en suppliante chez moi! La vie a de bizarres retours!

— D'aucuns, ayant enduré mes douleurs se réjouiraient et triompheraient à cette heure où je me trouve l'arbitre de la ruine ou du salut de tous ceux qui me crurent coupables... Mais mon cœur n'est pas fait ainsi...

— Vous, mon parrain, fit avec enthousiasme le jeune homme, c'est noblement que vous prendrez votre revanche. Et s'est pour cela que marraine a beaucoup hésité. Elle a peur que vous souffriez...

— J'en suis bien convaincu, ta marraine est un être angélique et qui a porté ma croix plus lourdement que moi-même. Allons vers elle et vers cette chère enfant en proie à de si pénibles inquiétudes et dissipons-les. Faire un peu de bien, n'est-ce pas la seule excuse d'avoir trop d'or?

Une émotion généreuse ennoblisait le visage du mari de Lina. Il traversa vivement les pièces qui le séparaient du salon et s'avança vers la belle jeune fille les mains ouvertes dans un geste de bon accueil:

— Mademoiselle, dit-il, le serviteur de votre grand-père est heureux de vous voir chez lui et il fera tout ce qu'il pourra pour vous venir en aide dans les circonstances graves que vous traversez.

VI

Lina ne dormit pas cette nuit-là. Elle était assaillie de plus en plus de pressentiments.

— Que va-t-il arriver? songeait la pauvre femme.

Elle avait peur.

Peur de quoi?

Elle n'aurait pu le dire.

Il lui semblait que son bonheur avait reçu une atteinte et qu'un nuage s'avançait, chargé d'orage, sur son ciel bleu.

Ainsi son Jean reverrait Dormeuil! Pierre reverrait Marguerite!

— Ah! mon Dieu, mon Dieu, gémissait-elle, est-ce bien possible? Comment cela s'est-il fait? Pourquoi ne sommes-nous pas restés en Italie!

Le jour qui suivit ne dissipa pas ses appréhensions.

— Vainement elle supplia son fils de rester avec elle ou de l'accompagner à la promenade. Le jeune homme s'obstina à vouloir suivre son mari à la fabrique.

Elle eut une émotion bien pénible, quand elle les vit partir l'un et l'autre pour la rue du Cherche-Midi, ainsi qu'il avait été convenu la veille avec Marguerite.

Jean avait cédé avec une facilité et une complaisance qui remplissaient encore Lina de stupor aux prières de la fille de Dormeuil.

Bien plus, il s'était attaché à diminuer l'importance du service qu'il allait rendre. Il avait affirmé:

— Je me remettrai au travail avec plaisir. Voyons, mon enfant, que voulez-vous que devienne un pauvre diable de millionnaire qui a passé toute sa vie dans les fabriques? On ne s'improvise pas rentier.

Il est vrai qu'une fois Marguerite partie, il avait déclaré très fermement qu'il ne donnerait pas comme ça son temps et son argent pour les beaux

yeux de Dormeuil et de Sidonie. Il poserait des conditions très sévères. Il exigerait des garanties. Il briderait complètement Sidonie. Et ce serait à prendre ou à laisser. Car il fallait de sérieuses économies. Si Dormeuil n'acceptait pas, tant pis pour lui. Il le lui dirait carrément dès la première entrevue.

Aucune prière de son mari ne put décider Lina à l'accompagner à la fabrique.

— Maurice Dormeuil comprendra mon abstention, répondit-elle évasivement, les lèvres serrées et d'une pâleur de morte... J'ai trop souffert dans sa maison, je n'irai jamais, mes répugnances, hélas, ne sont que trop naturelles...

Le bruit ouaté de la limousine qui emportait son mari et son fils pour les conduire vers son ancien ami, lui fit mal au cœur et elle éclata en sanglots...

Pierre lui aussi était ému à la pensée qu'il allait se trouver en présence du redoutable don Juan dont il avait entendu parler avec tant de réticences et de mépris.

Il était plein de curiosité, et il lui tardait de revoir ces lieux que des événements tragiques l'avaient forcés de quitter.

Depuis son mariage avec Dormeuil, Sidonie n'habitait plus le pavillon, mais l'hôtel même, la principale demeure vers laquelle ses rêves ambitieux n'auraient jamais osé s'élever jadis.

Il y régnait à présent un luxe incroyable.

C'était d'abord toute une enfilade de salons meublés avec splendeur, précédant deux ravissants boudoirs.

Dès l'entrée de la cour, Pierre porta ses yeux vers les fenêtres closes par des stores de dentelles.

Mais aucun visage, aucune silhouette féminine ne parut.

Son attention fut vite attirée du reste par un autre spectacle.

Les ouvriers venaient d'apprendre le retour de Jean Bernard que tous attendaient comme un sauveur; son histoire se colportait de bouche en bouche.

Parti pauvre et bafoué de tous, il revenait riche, considéré, pardonnant à ceux qui l'avaient mal jugé, à ceux qui l'avaient insulté et, dans leur ignorance, voué aux pires châtements.

Il revenait pour défendre le morceau de pain de leurs enfants.

En un clin d'oeil, les ateliers furent déserts. Un mouvement de reconnaissance et de réparation poussa ces hommes à acclamer le proscrit.

Fiévreux, heureux, attendris, ils se dressèrent sur le perron des ateliers et, dans ce lieu qui avait entendu les vociférations, les cris de mort de leur cruel délire, ils firent retentir des paroles de bienvenue; ils montrèrent une sympathie, une gratitude, qui demandaient grâce pour leurs erreurs passées.

Leurs rudes visages avaient des sourires.

Ils avaient peureusement descendu les degrés du perron et faisant cercle, ils entouraient l'auto de Jean Bernard et de son fils adoptif.

A moins que les vers ne soient expulsés du système, nul enfant ne peut se bien porter. Mother Graves' Worm Exterminator est un excellent remède pour détruire les vers.

Au bruit de leurs exclamations, une tête de jeune fille parut dans l'encadrement des dentelles, à une fenêtre de l'hôtel, mais Pierre ne la vit pas. Pourtant en apercevant les deux hommes, un sourire énigmatique avait paru sur ses belles lèvres.

Elle avait embrassé la scène d'un regard et, hochant la tête d'un air de satisfaction, elle avait dit:

— Voilà mon oeuvre!

Et, à peine le rideau était-il retombé, à peine la belle apparition de jeunesse avait-elle disparu, qu'un beau visage de bohémienne l'avait remplacé.

Sidonie à son tour considérait le tableau.

A présent Jean Bernard, entouré par les ouvriers qui, de toutes parts lui tendaient la main, faisait au milieu d'eux une rentrée triomphante.

Personne ne s'occupait plus de Dormeuil, de Dormeuil l'instrument de ruine, de Dormeuil le dissipateur.

Tous sentaient que, virtuellement, Jean Bernard l'avait déjà remplacé; qu'avec lui l'ordre, le succès, l'honorabilité renaissent dans la maison.

Et Sidonie regardait ces choses d'un oeil assombri.

Jean Bernard! Lina! A voir l'un, à penser à l'autre, sa vieille haine se ranimait dans son cœur comme un serpent depuis longtemps assoupi.

Etrange retour!

Son astuce, ses menées souterraines, son ambition avaient précipité la ruine, l'accusation portée contre Bernard, enfin leur départ, et aujourd'hui sa folie, le gâchis où elle avait plongé les affaires de la maison Verduel, les faisaient renaître!

Oh! du beau songe de luxe et de magnificence qu'elle venait de vivre, elle sentait bien qu'elle avait depuis longtemps atteint le sommet et qu'elle redescendait la pente, pente glissante qui aboutirait sans doute à un précipice.

Mais, de la chute prochaine, elle détournait les yeux...

En attendant, elle était à la merci des secours et de l'assistance d'un homme dont elle s'était montrée l'ennemie. Lina allait repartir dans sa vie, et elle était obligée de se contraindre, de faire bon visage à des événements qu'elle haïssait.

Elle connaissait déjà la démarche de Marguerite et le résultat qu'elle avait eu.

Ce résultat qui avait comblé de joie Dormeuil, l'avait exaspéré.

Dans son entêtement et dans sa rage d'être obligée de recourir à ceux qu'elle avait persécutés, elle aurait préféré que Marguerite subit un refus, elle aurait préféré sombrer tout de suite.

Elle comprenait que la présence de Jean Bernard constituerait pour elle un vivant reproche et une humiliation de tous les instants. Car elle était assez intelligente pour se douter qu'il mettrait bon ordre à ses dépenses et qu'elle ne pourrait plus puiser librement dans la caisse de la fabrique.

Était-ce donc là ce châtement inévitable dont avait parlé Théodore à son lit de mort? Peut-être, encore que le châtement fût relativement doux.

Théodore l'avait menacée d'une vengeance effroyable, qui tomberait sur elle subitement au moment où elle s'y attendrait le moins.

Un instant, elle revit en pensée la

scène funèbre dans la chambre à poutrelles du moulin.

Péniblement, Théodore écrivait une lettre, une lettre qui devait peser — elle avait eu ce pressentiment — sur toute sa destinée. Clouée au sol par la peur, elle n'avait osé ni empêcher le mourant d'écrire, ni regarder ce qu'il écrivait. Et quand le notaire était parti emportant le pli mystérieux, elle était tombée à genoux. Elle avait crié: pardon! vaincue par une impression superstitieuse qui dominait momentanément sa volonté.

Mais le moribond, avec un geste farouche, avait refusé le pardon imploré.

— Non... tout se paie... Vos crimes seront punis!

Et, dans un râle, il avait ajouté:

— Tremble, car au moment où tu y penseras le moins, au milieu de tes joies, dans les bras de ton ami, ma vengeance éclatera sur toi comme la foudre.

Elle s'était enfuie épouvantée, et depuis lors, souvent, même au xheures les plus fortunées, elle avait tremblé de voir se dresser devant elle la vengeance du mari bafoué. Mais la menace ne s'était pas réalisée. L'écho des terrifiantes paroles s'était éteint au cours des années, parmi les aventures, les passions de toutes sortes, les folles jouissances qui avaient rempli sa vie.

Mais voici qu'elle y pensait maintenant plus que jamais.

Elle s'efforçait cependant de chasser ces souvenirs; le présent l'occupait assez. Il était bien inutile qu'elle songeât au passé et à l'avenir...

Longtemps elle resta le front collé à la vitre, regardant dans la cour. Et quand elle vit Jean Bernard Pierre et Dormeuil sortir des ateliers et s'avancer vers la porte de leur hôtel, elle s'enfuit, mal préparée encore à se composer un visage pour cacher ses larmes de colère et de honte.

L'entrevu du mari de Lina et de Maurice avait été pénible à ses débuts.

Jean était naturellement ému; quant à Dormeuil il ne pouvait revoir sans trouble l'homme qu'il avait laissé accuser du crime abominable dont il était l'auteur, cet homme qui détenait maintenant son sort entre ses mains.

La présence de Pierre ajoutait à son angoisse, en lui rappelant le passé lointain, un passé où il avait connu des jours purs.

Pourquoi n'avait-il pas épousé Lina?

Ce beau garçon serait maintenant son fils et, qui sait? peut-être aurait-il fait tout de même son chemin dans le monde. Il n'aurait pas du moins semé les larmes et le deuil autour de lui, il ne se serait pas préparé la vieillesse triste et morose qu'il entrevoyait.

Car c'en était fini des plaisirs qu'il avait tant aimés, auxquels il avait tout sacrifié.

La vieillesse était là avec ses infirmités.

Et il le savait bien, il n'éprouverait aucune des joies qui adoucissent l'automne de la vie pour tant de vieillards.

Sa fille, dont il s'était si peu préoccupé, se détournerait de lui.

Quant à sa femme, à Sidonie...

Sidonie!

Comme elle lui paraissait vile et basse, quand il la comparait à Lina, à Valentine.

ENGRAISSA APRES SON OPERATION

Et s'essouffait aisément

Dans une lettre reçue récemment, une femme déclare qu'elle écrit par reconnaissance pour les bienfaits qu'elle doit aux Sels Kruschen. Voici cette lettre:

"Il y a environ 12 mois, tout le monde remarquait comme j'engraisais. Je pesais alors 196 livres. J'en avais assez de cet embonpoint disgracieux qui me faisait perdre haleine au moindre effort. On remarquait que j'engraisais lentement depuis l'opération que j'ai subie pour l'appendicite. Je retournai à l'hôpital et le médecin me dit que la plupart des femmes faisaient de l'embonpoint après cette opération. J'avais essayé toutes sortes de choses pour maigrir, mais sans succès, lorsque je résolus d'avoir recours aux Sels Kruschen. Je commençai d'abord par prendre la moitié de la dose prescrite dans ma tasse de thé. Il y a neuf mois, je pesais 196 livres et au moment où j'écris, mon poids est descendu à 178 livres. Jamais je ne me suis mieux portée". (Mme) H.

La formule de Kruschen comprend les sels présents dans les eaux de ces sources minérales européennes utilisées depuis des générations par les personnes obèses désireuses de maigrir. Doucement, mais sûrement, Kruschen débarrasse l'organisme des éléments engraisants inutiles, ainsi que des poisons et acides nuisibles qui provoquent rhumatisme, maux de tête et maints autres maux.

Ne souffrez plus !



Le Traitement Médical F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines, des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de vingt-quatre pages avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

Consultation :

Jeu et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard
MONTREAL, CANADA.

Et à défaut de remords, dont son âme dépravée était incapable, un regret entraînait dans son cœur...

En quelques mots, Jean Bernard exposa ce qu'il voulait faire.

La décrépitude physique de Maurice l'avait peu surpris. On l'avait averti.

Tout de même, il ne pouvait s'empêcher de hocher la tête en pensant que l'homme usé, fripé, vaincu qui se trouvait devant lui était le même qu'il avait connu superbe et triomphant.

— Tout se paie, murmura-t-il. Et la justice immanente n'est pas un vain mot!

Pierre, lui aussi, considérait Dormeuil, sans se douter — heureusement pour lui — qu'il se trouvait en présence de son père.

Il essayait de retrouver dans ses traits quelque chose qui lui rappelât Marguerite; mais dans cet homme vieilli avant l'âge, rien ne rappelait la jeune fille éblouissante de jeunesse qu'il avait vue la veille.

Maurice Dormeuil accepta sans difficulté toutes les conditions que Jean Bernard voulut lui imposer. Il ne fit aucune objection.

— Pauvre homme, pensait le mari de Lina, toujours bon et compatissant. Il est aux abois et il en passera par tout ce que je voudrai. Je n'abuserais pas de cette situation. Je ne le briderai que pour mieux servir les intérêts de sa fille.

Quand tout fut convenu Maurice voulut faire aux deux hommes les honneurs de sa maison.

Sidonie ne parut pas au salon. Elle se fit excuser, elle était, disait-elle, souffrante ce matin.

Mais Marguerite vint dès le seuil à leur rencontre.

Avec une grâce et un charme, dont Jean, aussi bien que Pierre subirent toute la séduction, elle les introduisit dans le grand salon du premier étage.

— Nous sommes entièrement d'accord, votre père et moi, dit Jean Bernard d'un ton affectueux. Dès demain, je vais reprendre la barre et me remettre au travail.

Marguerite ferma les yeux une seconde. Puis elle se leva, prit la main de Jean dans les siennes, et tout bas, elle murmura, tandis qu'une larme brillait dans ses prunelles:

— Au nom de mon grand-père, merci!

— C'est à lui que je pense en ce moment.

— De tout cœur, merci, merci!

Pour mettre fin à cette scène attendrissante, Jean dit d'un air enjoué:

— Vous savez, il faudra vous restreindre pendant un certain temps, tout au moins, ne dépenser que le strict nécessaire. Je vais être obligé de vous imposer de sévères économies.

Et se tournant vers Dormeuil.

— Votre femme devra imiter votre fille.

— C'est entendu, répondit piteusement Maurice.

Au même moment un domestique entra, apportant un télégramme.

Dormeuil s'empressa de la décrocher.

Et dès qu'il l'eut parcouru:

— C'est une bonne nouvelle.

Et s'adressant à sa fille:

— Une nouvelle qui te plaira.

Marguerite sourit:

— C'est aujourd'hui un jour heureux. Il ne peut nous arriver rien que de bon puisque Jean Bernard est de retour parmi nous.

Dormeuil reprit:

— Charles m'informe qu'il est libéré du service militaire plus tôt qu'il ne pensait et qu'il sera ici après-demain. Il passera la journée de demain à Orgemont, au moulin de son père.

A ces mots, la jeune fille pâlit subitement.

— A Orgemont, au moulin de son père!

Que de souvenirs ces simples mots évoquaient!

Et tout de suite elle se dit:

— Pourquoi ne vient-il pas directement à Paris?

— Il doit certainement lui tarder de nous voir. Pourquoi va-t-il d'abord à Orgemont?

En pensée, elle suivit son ami d'enfance au pays natal.

Et elle ne cessait de se répéter:

— Que va-t-il faire à Orgemont?

Jean et Pierre s'en allèrent, reconduits jusqu'à l'automobile par Maurice et par Louis, son valet de chambre.

Ce dernier avait écouté derrière une porte toute la conversation.

Il avait fait une grimace quand il avait entendu Jean Bernard parler de sérieuses économies mais il en avait vite pris son parti et il avait conclu par ces philosophiques paroles:

— Bah! ça devait arriver. Heureusement que j'ai pris mes précautions et que j'ai de quoi vivre. Mais ce que je vais m'empresser de donner mes huit jours et de filer...

Les maîtres ont les serviteurs qu'ils méritent et c'est justice...

Lorsque Marguerite fut seule, elle s'enferma dans sa chambre, pour réfléchir aux événements; mais ce n'est ni aux Bernard ni à la situation de la fabrique qu'elle pensait.

C'était à Charles et à son voyage au moulin d'Orgemont.

La veille encore, Charles lui avait écrit qu'il était comme sur des charbons ardents et qu'il attendait avec une impatience fébrile le moment où il pourrait revenir à Paris pour s'occuper de la fabrique.

Et voilà que libéré du service militaire il télégraphiait qu'il allait tout d'abord dans l'Aisne, où seuls de pieux souvenirs pouvaient le rappeler. Car la mère Arsène était morte depuis longtemps et le meunier ne lui avait guère survécu.

Assise sur une chaise basse, la tête dans ses mains, longtemps la jeune fille réfléchit.

Les réflexions qu'elle fit lui furent salutaires.

Elle revêcut en pensée sa vie à Orgemont, au château, avec sa mère à demi-folle, avec miss Ferguson — morte elle aussi. Hélas, autour d'elle, que de tombeaux!

Elle se leva, prit sur son secrétaire un joli bibelot qui semblait un livre et qui était un cadre à portraits.

Elle l'ouvrit et deux photographies lui apparurent: l'une représentant Charles enfant, l'autre Charles en uniforme de soldat.

Et longtemps elle resta rêveuse devant ces portraits.

Le jeune homme avait tenu au physique comme au moral, les promesses de l'enfant.

Sur sa figure fine et régulière aux grands yeux veloutés comme ceux de sa mère, se lisaient la candeur et la bonté, dont il avait hérité de son père.

Quelques larmes perlèrent dans les yeux de la fille de Dormeuil.

Elle passa la main sur son front.

Elle ne savait plus ce qui se passait en elle.

Depuis deux jours, elle ne se reconnaissait plus.

Ses sentiments s'étaient modifiés ou plutôt, effet naturel de la crise qu'elle traversait, elle avait pris conscience de la profondeur des uns, de la faiblesse des autres.

Bientôt elle s'assit devant le secrétaire et elle écrivit:

"Mon Charles,

"Nous avons reçu ta dépêche.

"Que vas-tu faire à Orgemont?

"Prier sur les tombeaux des morts et retremper ton âme aux souvenirs qu'évoquent toujours en toi ces lieux qui nous sont également chers?

"Pense à moi mon ami, si tu vas sous les grands saules, ou sur les bords de l'étang. C'est là que se sont écoulés les jours heureux de mon enfance, c'est là que je t'ai connu, que j'ai joué avec toi.

"Je ne sais pourquoi, mais une idée déraisonnable ne cesse de me hanter depuis que mon père a reçu ton télégramme.

"Quelque chose me dit que c'est pour souffrir que tu vas à Orgemont. Souffrir de quoi? Je n'en sais rien. C'est à Paris que tu pourrais trouver des motifs de souffrir, non à Orgemont.

"Et cependant j'ai beau me répéter tout cela, j'ai peur pour toi. C'est absurde, mais c'est ainsi.

"Comprends-moi bien, Charles.

"Si par hasard, mes pressentiments ne me trompaient pas, n'oublie pas que tu ne seras pas seul à souffrir, quelle que soit la cause de ta souffrance. J'ai pu mériter tes reproches, j'ai été frivole, coquette, déraisonnable, mais je n'ai jamais cessé d'avoir pour toi l'affection que tu méritais. J'ai toujours désiré avant toute chose ton bonheur, alors même que je paraissais avoir d'autres sentiments.

"N'en doute pas une seconde. Tu sais que je suis franche; si j'ai d'autres défauts, je n'ai jamais menti. Quand tu rentreras je te parlerai à cœur ouvert. Je te dévoilerai mes pensées les plus secrètes. Je te démanderai ensuite de réfléchir pendant une année encore. Puis, ce que tu voudras, je le ferai.

"Si tu veux passer outre à toutes les objections que je te présenterai, eh bien! le sort en sera jeté. C'est ton bonheur que je désire, ne l'oublie pas et viens vite, car je t'attend avec une impatience que je ne sais comment définir.

"Je t'embrasse,

"MARGUERITE."

Charles arriva le soir à Orgemont. Il avait reçu la veille une lettre recommandée qui l'avait fort intrigué.

Le notaire d'Orgemont Me Arbelet, l'informait qu'il avait une communication urgente à lui faire et il le pria de passer à son étude ou de lui indiquer le jour et le lieu, où lui, Me Arbelet, pourrait aller le voir.

Le jeune homme décida aussitôt qu'il se présenterait lui-même chez le notaire.

C'était une occasion de revoir le pays natal, et de prendre, au contact des pieux souvenirs du passé, un nouveau courage pour la tâche ardue à laquelle il voulait se dévouer; le rétablissement des affaires de la maison Verdu.

Au sortir de la caserne, il partit.

Il était dix heures du matin. La distance du Mans à Orgemont dans l'Aisne n'est pas longue. Mais les communications sont difficiles.

Il était six heures du soir quand il arriva.

Quelle était la communication que désirait lui faire le notaire?

Il n'en avait aucune idée.

— Monsieur, lui dit Me Arbelet, dès qu'ils furent seuls dans son cabinet, c'est moi qui ai reçu des mains de votre père mourant le testament qu'il avait rédigé.

"A ce testament était jointe une lettre personnelle dans laquelle votre père me chargeait de vous remettre, en mains propres, le jour où vous sortiriez du régiment, un pli annexé à la lettre.

"Ce pli, le voici.

"Remarquez, je vous prie, qu'il porte votre nom, et la mention:

— A remettre à mon fils, à sa sortie du régiment.

Très impressionné, Charles saisit la lettre, lut l'adresse, puis, après un silence, il répondit:

— Merci, monsieur.

Et il s'en alla, ne voulant pas la décrocher en présence du notaire.

Et une émotion étrange, grandissante, faisait battre son cœur.

Que contenait cette lettre?

Pourquoi son père avait-il retardé si longtemps les confidences ou les recommandations qu'il avait à lui faire? Les souvenirs l'assaillaient.

Justement il suivait les bords de l'étang, où tout enfant son père le conduisait.

C'était le soir; le ciel était d'une admirable sérénité. La lune en son plein resplendissait au-dessus des grands sapins noirs du parc du château.

(Suite à la page 35)

MAL DE DOS

Les douleurs au dos sont le plus persistant symptôme du mal de reins. Les Pilules du Dr Chase pour les Reins et le Foie débarrassent entièrement le système des poisons qui causent les douleurs au dos, le lumbago et les autres affections cruelles et dangereuses. Prises une ou deux fois par semaine, elles assurent l'action hygiénique du foie, des reins et des intestins.

PI LULES...
du Dr CHASE pour les Reins et le Foie

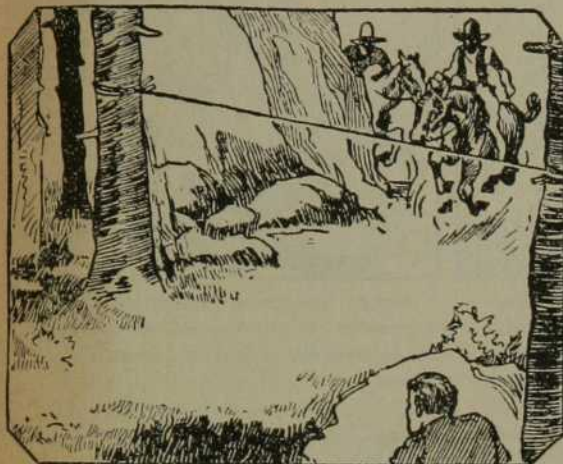




Nouvelles Aventures du Capitaine Jolicoeur



EPISODE NUMERO 15



1—Les bandits allaient atteindre le Capitaine quand ils furent soudain en face d'un câble qui leur barrait la route.



2—Incapables d'arrêter leurs montures à temps, ils furent violemment désarçonnés. Le Capitaine les attendait.



3—Tout étourdis encore, ils se virent menacer par le revolver du policier. Ils étaient à la fois furieux et humiliés.



4—Le Capitaine, sûr maintenant de les tenir, cherchait un moyen de les amener sans risque. Ils ne lui échapperaient plus.



5—Mais il était si assuré de sa victoire qu'il n'entendit pas un gros puma qui s'avançait lentement pour l'attaquer.



6—Soudain, un léger bruit le fit se retourner. Le puma venait de bondir. Le policier n'eut que le temps de se baisser.



7—Les bandits avaient cependant profité de l'incident imprévu pour saisir leurs revolvers et maîtriser le Capitaine.



8—Cette fois-ci, celui-ci était convaincu qu'il ne pourrait s'échapper de leurs mains. Aussi, il attendait la mort.



9—Pour une raison connue d'eux seuls, les bandits enfermèrent leur prisonnier dans une cabane située au bord d'une rivière.

(La suite de cette belle histoire dans LE SAMEDI de la semaine prochaine)



LE COURAGEUX AIGLE D'OR



EPISODE NUMERO 1



1—Affaibli par de récentes blessures et par l'âge, l'Aigle Rouge, chef d'une tribu indienne, se cherchait un digne successeur.



2—Son fils semblait tout désigné: courageux, batailleur, il était en outre très généreux et doué d'un bon courage.



3—« Mon fils, lui dit l'Aigle Rouge, pour obtenir le calumet de grand chef, il te faut conquérir d'abord le tomahawk d'or ».



4—Le lendemain, le jeune Indien commença l'ascension de la montagne où se trouvait, près d'un repaire d'aigle, l'arme sacrée.



5—Le jeune Indien, suivant les indications de son père, suivait une ligne presque droite vers le sommet de la montagne.



6—Ce ne fut pas sans peine. De hautes falaises se présentaient qu'il devait escalader en s'aidant des moindres aspérités.



7—Après de nombreuses heures de marche il arriva enfin à un plateau d'où il vit une caverne surplombant un précipice.



8—Grâce au câble qu'il avait apporté, il put descendre près de la caverne. Mais soudain il entendit un battement d'ailes.



9—C'était un aigle aux ailes immenses. L'animal furieux se jeta sur le jeune Indien qui n'était armé que de son tomahawk.



10—Mais il rencontrait un adversaire digne de lui. En effet, le jeune homme avait été surnommé l'Aigle d'or par ses jeunes compagnons.



11—Prenant son tomahawk il en asséna un violent coup sur l'oiseau qui allait le lacérer de ses formidables griffes.



12—Mais emporté par son élan il faillit tomber et il perdit son arme, la seule qu'il avait, mais le jeune homme ne perdait pas courage.



13—L'aigle revenait cependant avec une colère décuplée. Il battait violemment l'air de ses grandes ailes.



14—Le jeune Indien eut le temps de s'emparer d'un gros caillou qu'il lança sur son adversaire.



15—Le choc fut si brusque que l'aigle, mortellement blessé, s'abattit avec fracas dans le précipice.



16—Cette victoire donna confiance à notre héros. Il pénétra aussitôt dans la caverne du tomahawk sacré.

(La suite de cette belle histoire dans LE SAMEDI de la semaine prochaine)

(Suite de la page) 32

Sur les eaux dormantes de la pièce d'eau, d'étranges vapeurs blanchâtres flottaient comme des fantômes.

La bise agitait les roseaux desséchés sur ses bords et les faisaient bruire lugubrement.

Pâle démotion, Charles pénétra dans la salle basse du moulin.

Depuis la mort de la mère Arsène et du meunier, c'était un vieux valet qui gérait la maison pour le compte de Charles, leur unique héritier.

Au bruit des pas du jeune homme, Jérôme, le valet, sursauta et dévisagea le nouveau venu.

Mais il le reconnut aussitôt.

— Monsieur Charles! s'écria-t-il.

— Ne vous dérangez pas, répondit avec une sorte de brusquerie qui ne lui était pas habituelle, le fils de Théodore. Je viens pour quelques heures seulement. Je monte au premier. Donnez-moi une lampe. J'ai des choses à prendre dans la chambre.

Et devant le bonhomme estomaqué, il passa sans autre explication.

Il gravit l'escalier de bois aux marches sonores.

Il s'en alla, tenant entre ses mains le précieux document.

Il entra en tremblant dans la chambre où son père était mort.

Tout était à la même place que le soir où Sidonie—tremblante elle aussi—y avait pénétré pour entendre la malédiction du mourant.

Depuis lors, la pièce n'avait plus été habitée et une odeur de renfermé et de moisi saisit Charles à la gorge.

Il ouvrit à moitié la fenêtre et, dans l'ombre, un rayon de lune glissa sur le plancher.

Charles s'assit, se laissa tomber plutôt, dans le fauteuil où Sidonie, jadis, s'était effondrée.

Et, les joues inondées de pleurs, il brisa le cachet de la lettre.

Aux premiers mots, il sanglota...

— Mon cher fils, mon bon Charles,

— Oui, je puis t'appeler ainsi: mon bon Charles, car j'en suis sûr, dans plus de quinze ans, quand te sera remise cette lettre de ton père expirant, tu seras encore le brave garçon que j'aime tant! Je t'aurai bien peu connu, mon cher petit et, sans doute, tu te souviendras mal de ton père, disparu depuis si longtemps.

— Mon souvenir sera enveloppé de beaucoup de brumes et d'un peu d'oubli, car personne, jamais, ne t'aura parlé de moi, sauf au moulin, si on t'y laisse revenir toutefois, avant l'heure où tu seras convoqué par Me Arbelet ou son successeur.

— Et je sais ce qui se passera alors. Dans une lueur projetée sur l'avenir je vois d'ici la scène.

— Tu viendras dans cette chambre où j'aurai rendu le dernier soupir et qu'on aura laissée telle qu'au jour de ma mort.

— Ce sera là, là où j'ai tant souffert pour vivre mes derniers jours, que tu déchiffreras, peut-être à travers les pleurs, la terrible confidence que je vais te faire, sans tracer aucun devoir à ta conscience, te laissant libre d'infliger aux coupables que je te dénonce un châtiment physique ou moral.

— Il me faut avant tout, mon fils, te résumer succinctement les faits qui précéderont mon départ définitif de la maison Verdurel.

— Quand notre pauvre maître eût été lâchement assassiné, les soupçons tombèrent sur Jean Bernard, le directeur de la fabrique, le protégé, l'associé de M. Verdurel.

— Or il était innocent, Charles; j'en ai la preuve certaine. Je meurs possesseur du secret de ce crime et si je ne l'écrivais pas ici, il serait sans doute à jamais scellé dans ma tombe.

— Je connais le meurtrier et tout le détail de l'assassinat... Je vais tout te dire... Je veux me venger, mais j'obéis aussi à un sentiment plus noble de justice et de réparation. Je veux que mon témoignage puisse porter au besoin l'apaisement dans la conscience torturée de l'innocent.

Le fils de Sidonie, la sueur au front, reposa un instant les feuillets de la lettre sur ses genoux.

Un pressentiment terrible l'agitait; qu'allait-il apprendre?

En proie à la plus pénible des angoisses, il lui semblait que cette chambre aux coins obscurs où s'entassait l'ombre et où la lampe fumeuse agitait une clarté funèbre s'éclairait de rouges lueurs sanglantes.

Il courut à la fenêtre et l'ouvrit toute grande sur la belle nuit d'automne très douce et la clarté pure de la lune, réfléchie là-bas dans la rivière, le calma.

Il aspira profondément l'air balsamique et murmura:

— Non, non, cela ne se peut, je suis fou.

Et apaisé, il revint se placer dans le fauteuil et reprit sa lecture:

— Et d'abord, le nom de l'assassin.

— L'assassin! Ah! ma haine bout dans mon cœur en écrivant son nom "maudit! L'assassin, ne le devines-tu pas, Charles, c'est celui qui m'aura sans doute remplacé près de toi; l'assassin, c'est le mari de ta mère, mon pauvre enfant! L'assassin, celui qui m'a volé mon bonheur et fait mourir de douleur, c'est Maurice Dormeuil!

Le jeune homme, atterré, laissa rouler à terre les feuillets de sa lettre révélatrice et poussa un sourd gémissement de douleur, auquel répondit au loin la plainte d'un canard sauvage fuyant, au-dessus des hauts massifs d'arbres, dans le parc du château.

Charles, certes, n'aimait pas son beau-père. Il savait comment Valentine était morte, martyrisée par le débauché. Vainement il essayait de ne pas juger l'homme que sa mère avait épousé, le père de celle qu'il adorait; chaque jour lui apportait une raison nouvelle de mépriser cette âme basse et sans scrupules.

Mais de là à le croire assassin! parricide!

Une rougeur brûlait ses joues en pensant que sa mère avait trompé la confiance de Théodore et avait pu épouser un tel monstre.

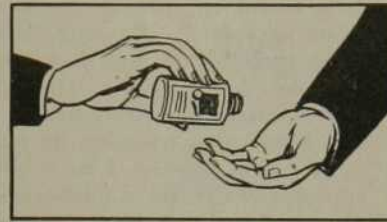
Son cœur battait, la haine de son père pour Dormeuil l'envahissait, crevait en lui comme une poche de fiel.

Fiévreusement il reprit la fatale lecture:

— Vingt fois, disait la lettre, on t'aura conté la scène, ou plutôt toutes les versions qui ont circulé alors; men-songes que tout cela; moi, je vais te dire la vérité.

— Fais appel à ta mémoire, mon enfant. Reconstituons les lieux et de nouveau situons les êtres. Tu vois bien les choses, n'est-ce pas? Dans l'hôtel principal, le bon M. Verdurel; à côté dans le pavillon Jean Ber-

DECOUVERTE D'UNE METHODE PLUS RAPIDE DE SOULAGER LE RHUME



1. Prenez 2 tablettes Aspirin



2. Buvez un plein verre d'eau. Reprendre le traitement 2 heures après.



3. Pour un mal de gorge, mettez 3 tablettes Aspirin écrasées dans le tiers d'un verre d'eau, et gargarisez-vous. Le mal de gorge disparaît presque instantanément.

Douleurs et malaises dissipés maintenant presque instantanément

Quand vous avez le rhume, rappelez-vous le traitement facile illustré ici... prescrit aujourd'hui par tous les médecins comme la méthode rapide et sûre.

En raison de sa désintégration rapide, Aspirin "prend le contrôle" — presque immédiatement.

Prenez simplement une Aspirin avec beaucoup d'eau... toutes les 2 à 4 heures le premier jour — et moins fréquemment ensuite... Si vous avez mal à la gorge, gargarisez-vous à l'Aspirin.

Assurez-vous que c'est bien ASPIRIN (en français on dit "Aspirine" pour le mot Aspirin). Fabriquée au Canada, elle se vend dans toutes les pharmacies. Voyez le nom Bayer en croix sur chaque tablette Aspirin. Aspirin est la marque de commerce de la Bayer Company, Limited.

N'AFECTE PAS LE COEUR



FABRIQUEE AU CANADA

La Revue la plus en vogue...

Un magnifique roman d'amour par un auteur favori de nos lecteurs dans

La Revue Populaire

de décembre:

RANÇON D'AMOUR

par PIERRE DHAEL

COUPON D'ABONNEMENT

La Revue Populaire

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis; 1 an, \$1.75; 6 mois, 90c) d'abonnement à la REVUE POPULAIRE

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE CIE, LIMITEE, 975, rue de Bullion, Montreal, Can.

EN PLUS :

NOMBREUX ARTICLES AVEC

ILLUSTRATIONS SPECIALES

PHOTOS EXCLUSIVES DE MODES

CONSEILS A NOS LECTRICES

LIVRES ET REVUES

MOTS CROISES

Le CADEAU • • IDEAL

signe de prévenance
et de considération

MIXMASTER est le cadeau idéal parce qu'il simplifie énormément la préparation des repas, supprime la fatigue des bras et assure plus de loisirs. Il évoquera chaque jour votre souvenir. Toutes les femmes ont besoin et rêvent d'un MIXMASTER. Il n'est pas de cadeaux plus pratiques ni mieux accueillis.

● Résultats
parfaits
CHAQUE
FOIS

Épargne
Temps
Travail
Argent



Batteuses amovibles pour servir n'importe où

Bat en crème
Mélange Ecrase
Replie Fouette
Mêle Brasse

Voyez-le dans les quincailleries, grands magasins et magasins d'appareils électriques, ou écrivez à l'usine: Flexible Shaft Co., Limited, 331 Carlaw Ave., Toronto, Ont.

MIXMASTER

Le seul mélangeur électrique de ce nom

Pour les SOINS D'URGENCE



Une Belle Taille

AUX LIGNES
HARMONIEUSES

Il a toujours été un des charmes de la femme. Pourquoi envier celles de vos sœurs que la nature a mieux favorisées que vous? quand par l'emploi des

PILULES PERSANES

vous pouvez donner à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées. Sous l'influence des Pilules Persanes, les creux des épaules disparaissent et la gorge se remplit d'une chair ferme et abondante. \$1.00 la boîte, 6 boîtes pour \$5.00 dans toutes les bonnes pharmacies. Expédiées franco, par la malle, sur réception du prix.

Agents

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS
PHARMACIES MODELES COYER
356, rue Saint-Catherine Est, Montréal.

"nard et sa femme, la douce et jolie "Lina! Encore une victime de Dormeuil, celle-là, séduite, puis abandonnée. Un enfant est là; le petit "Pierre; c'est le fils de Lina qu'elle "est arrivée. Dieu sait comment, à faire adopter par son mari, car la ruse "de la femme est profonde comme un "abîme sans fond. De cette femme "bonne après tout et sans doute point "pervers, je te confie l'honneur, "Charles. Sache que Jean Bernard ne "doit jamais rien connaître du passé "de sa femme; jamais. Lina a gravi "un rude calvaire, elle a noblement expié une erreur de jeunesse! Et puis "je ne suis pas son justicier. Je ne "suis le justicier que de mon honneur, "Charles; je ne veux attendre que "Dormeuil et la femme adultère, qui "n'a pas droit à ton amour, qui n'a "pas droit à ton respect."

Théodore racontait tout avec des mots de haine et des imprécations éperdues. Il mêlait les douleurs amères du mari trahi à l'âpre réquisitoire qu'il dressait contre l'assassin. Il n'omettait aucun détail, il narrait la scène de reconstitution du crime, les ruses de Sidonie, comment en possession du secret redoutable, elle avait conquis Dormeuil, en avait fait en même temps que son ami l'instrument de son ambition, comment, complice du monstrueux secret, elle tenait à jamais le misérable dans ses griffes.

"Moi mort, disait Théodore, ta mère "obligera l'assassin à l'épouser et toi, "mon fils, tu grandiras au sein de cet "enfer, dont tu ne devineras que quelques tortures. Mais j'attendrai patiemment mon heure dans la tombe. "Je sais, et c'est ce qui me permet de "mourir en paix, qu'un jour tu surgiras devant les coupables et que tu me "vengeras!"

"Tu n'épargneras ni la pécheresse, "ni le meurtrier. Tu rappelleras à "l'un son crime, à l'autre sa félonie et "sa lâche complicité. Tu diras tout à "Jean Bernard—sauf, bien entendu, ce "qui touche Lina et l'enfant—afin "que l'honnête homme puisse relever "la tête et se venger, comme je me "venge!"

"Et maintenant, adieu, toi que je "bénis et que j'aime; ma mort serait "une damnation, si ton nom, enfant si "tendrement chéri, n'adoucisait pour "moi les affres dernières.

"Adieu, Charles, mon fils, adieu, "mon vengeur!"

"Théodore ROZET."

Blême comme un mort, les yeux agrandis d'horreur, le jeune homme demeurait immobile comme une statue.

Son doux visage s'était subitement durci, avait pris des contours de volonté virile. De loin en loin, il portait à son front bouillant une main tremblante, de loin en loin, des mots incompréhensibles s'échappaient de ses lèvres arides.

Une tempête se déchainait dans cette conscience. Obéir à son père n'était-ce pas humilier à jamais sa mère devant lui?

Et pourtant, celui qui était mort de la faute de cette femme réclamait la vengeance si longtemps attendue.

Il lui semblait voir l'ombre de Théodore paraître devant lui suppliante.

Il se leva, marcha vers le lit et comme si le cadavre glacé de Théodore y eut reposé encore, il tendit la main et jura:

— Je t'obéirai, père, dût mon cœur se briser.

Et il lui sembla que son serment s'envolait par la fenêtre, que les roseaux le redisaient aux roseaux, le flot au flot et qu'il allait expirer par delà les murs du petit cimetière planté d'ifs, sur la tombe de celui qui n'était plus!

Une heure après.

Dans la salle basse du moulin le vieux Jérôme n'est pas encore remis de son émotion.

Il se demande avec angoisse si le fils de Théodore n'est pas devenu fou.

Il essaie de rassembler ses idées, de reconstituer la scène à laquelle il vient d'assister.

Il était en train de diner, quand Charles est entré en coup de vent, lui a demandé une lampe, est monté dans la chambre.

Lui d'ordinaire si aimable, gémissait le pauvre vieux, il ne m'a même pas regardé! Pas un bonjour, pas un mot de politesse! Et il est parti comme il est venu! Il avait l'air d'un fou lorsqu'il est descendu de la chambre! Sûrement il lui est arrivé un malheur, un grand malheur. D'ailleurs j'ai entendu qu'il disait: "J'en mourrai!"

Jérôme avait bien essayé de le retenir.

Monsieur Charles, si vous voulez diner, j'ai justement du bouillon. Je pourrais aussi vous faire une omelette.

Mais le jeune homme n'avait rien répondu. Il n'avait peut-être pas entendu et il était parti dans la nuit, qui sait où.

Se périr peut-être, murmurait Jérôme.

Il en tremblait encore quand — ô stupéfaction! — il crut entendre l'appel répété de la sirène d'une automobile.

Il courut à la porte, l'ouvrit et fut aveuglé par la lumière des phares d'une voiture électrique.

Et avant qu'il ait eu le temps de reprendre ses esprits, une jeune fille avait bondi jusqu'à lui, criant:

— Dites donc, Jérôme, est-ce que vous n'avez pas vu monsieur Charles, aujourd'hui?

Cette jeune fille, c'était Marguerite.

La veille, sa lettre écrite, la fille de Dormeuil n'avait cessé de penser à son ami d'enfance, envahie par une inquiétude irraisonnée. La nuit, elle n'avait pu dormir, l'esprit torturé par les idées les plus folles, les plus extravagantes. Elle pensait à Charles, elle pensait aussi à Lina et à Pierre.

Pourquoi le fils de Théodore allait-il à Orgemont?

Pourquoi la femme de Jean Bernard avait-elle frémi de colère, bouleversée jusqu'au fond de l'âme, lorsque Pierre avait déclaré que son parrain ne refuserait pas de sauver Maurice Dormeuil?

Plus elle y réfléchissait, plus l'énigme que constituait l'attitude de Lina lui paraissait redoutable.

Des souvenirs du passé, des détails oubliés, auxquels elle n'avait jamais attaché d'importance, lui revenaient à l'esprit et la remplissaient de crainte.

Elle présentait un mystère, un mystère douloureux qui, plus encore que la ruine imminente la ferait souffrir, ferait souffrir Charles.

A cette crainte venait s'ajouter un remords: le remords de n'avoir pas aimé Charles comme il le méritait, de n'avoir pas rendu tendresse pour tendresse, d'avoir, au contraire, désespéré le brave garçon sur sa coquetterie et sa frivolité.

Et cependant elle l'aimait. Mais pas comme il aurait fallu.

Elle avait protesté à Dinard contre les paroles de Sidonie, quand la mère de Charles lui avait dit:

— Tu ne l'aimes pas.

Puis quand elle avait ajouté:

— Tu l'aimes, c'est possible; pas assez cependant pour l'épouser.

Dans un sursaut d'indignation, elle s'était écriée:

— Je l'aime trop pour l'épouser, car je sens que je ne suis pas digne de lui.

Et depuis deux jours qu'elle réfléchissait à toutes ces choses, elle s'apercevait qu'elle aimait Charles plus qu'elle ne le soupçonnait elle-même.

Le spectre de la ruine, en se dressant brusquement devant elle, en déchirant tous les voiles, l'avait obligée à descendre dans sa conscience, pour chercher à y voir clair.

Et elle s'étonnait du changement que ces deux jours de crise avaient produit en elle. A dire vrai, elle ne se reconnaissait plus. Pour que Charles ne souffrit pas, pour lui éviter seulement une peine, elle aurait sacrifié avec joie, tous les plaisirs factices, auxquels la veille encore elle tenait par dessus tout. La médiocrité même ne lui faisait plus peur. Et elle résumait ses sentiments dans cette prière:

— J'accepterai tout. Mais que Charles ne souffre pas par notre faute!

Le lendemain, pendant toute la matinée, elle ne put tenir en place. Une fièvre l'agitait.

Où est-il, à cette heure, se demandait-elle? Que fait-il maintenant?

Elle essayait de le suivre en pensée dans son voyage au pays natal, de deviner ses actes et ses gestes.

Après le déjeuner, elle se dit:

— Pourquoi n'irais-je pas le rejoindre? Je passerai la nuit au château et je reviendrai demain avec lui. Au surplus, nous aurions ainsi tout le temps de causer. Nous avons tant de choses à nous dire!

Aussitôt sans plus réfléchir, elle fit appeler le chauffeur et lui donna les ordres nécessaires.

Un quart d'heure après elle partait.

Mais l'automobile eut une panne sérieuse près de Soissons. Il fallut deux heures pour la réparer et il était nuit quand la limousine arriva à Orgemont.

Au château, personne n'avait vu le fils de Sidonie.

Marguerite se rendit alors au moulin.

Monsieur Charles est venu en effet, déclara le vieux Jérôme, mais il est reparti.

— Il y a longtemps?

— Un quart d'heure.

— Et où est-il allé?

Le valet leva les bras au ciel.

— Je n'en sais rien.

— Comment il ne vous a pas dit où il allait?

— Il ne m'a rien dit, pas même bonsoir. Il avait l'air bouleversé...

— Bouleversé?

— Oui, mademoiselle, les yeux hagards, comme qui dirait un fou.

Marguerite sentait son cœur se ser-
rer, une douleur aiguë l'envahir.

Elle murmura :

— Oh ! mes pressentiments ne m'a-
vaient pas trompée !

— Il n'a rien voulu manger, conti-
nuait Jérôme. Il est allé dans la cham-
bre où son pauvre père—que Dieu ait
son âme !—est mort et puis il est re-
parti comme ça, sans rien dire, pas
même un mot de politesse.

Marguerite sentait ses jambes trem-
bler sous elle.

Elle dut s'appuyer au mur, crai-
gnant de tomber.

Jérôme s'aperçut de son trouble.

— Mais entrez donc, mademoiselle.
Je vous tiens là, sur le seuil de la
porte, comme une vieille bête que je
suis.

La jeune fille entra.

Elle s'assit sur la chaise que Jérôme
lui offrait et la tête dans ses mains
elle réfléchit un instant.

Puis :

— Vous dites, Jérôme, qu'il est mon-
té dans la chambre ?

— Oui, mademoiselle, il m'a de-
mandé une lampe et il est monté.

— Est-il resté longtemps dans la
chambre ?

— Peut-être une demi-heure, peut-
être un peu plus...

— Donnez-moi la lampe, je vais y
monter aussi.

Le serviteur tendit un quinquet fu-
meux.

— Ne m'accompagnez pas. C'est
inutile. Je connais le chemin.

Marguerite gravit à son tour l'es-
calier aux marches sonores et pénétra
dans la pièce où Théodore était mort.

Charles avait laissé la fenêtre ou-
verte.

Après avoir lu plusieurs fois la fa-
tale lettre il l'avait déposée dans un
coffret qui contenait des reliques de
famille, des lettres, des portraits,
quelques bijoux. Puis il était parti
avec le désir d'apaiser son trouble par
la marche et la fatigue et de réfléchir
dans la solitude de la nuit à ce qu'il
ferait.

Marguerite inspecta la chambre.

Elle était très simplement meu-
blée : un grand lit, une armoire, une
commode ; sur la commode un coffret,
un coffret récemment déplacé, car il
n'y avait pas de poussière à l'endroit
où il se trouvait précédemment.

Marguerite remarqua ce détail.

Elle s'approcha, souleva le couver-
cle.

Elle vit des portraits, de vieilles
lettres au papier fané, et à côté une
lettre au papier encore tout blanc.

Elle se pencha... elle lut...

— La ruse de la femme est profonde
comme un abîme sans fond. Je ne
"veux atteindre que Dormeuil et la
"femme adultère qui n'a pas droit à
ton respect.

Elle poussa un cri, et sa main, lâ-
chant la lampe posée sur la commode,
se cramponna à la saillie du marbre.

Que signifiait cette phrase ? Qui l'a-
vait écrite ?

Les yeux agrandis d'effroi, elle re-
lut les mêmes mots et, dans un verti-
ge, elle comprit que le secret redouta-
ble, pressenti depuis deux jours, était
là, devant elle, et qu'elle allait tout
savoir !

Surmontant la terreur qui glaçait
le sang dans ses veines, elle prit la
feuille de papier, la déploya et elle
lut :

"Mon cher fils, mon bon Charles,"

C'était donc une lettre de Théodore.

Une seconde, elle détourna les yeux,
se demandant...

Mais elle avait hâte de connaître le
contenu de la lettre. Elle aurait bien
le temps de se poser des questions
plus tard ! Elle reprit donc sa lecture.

Soudain, le nom de M. Verdurel
flamboyait devant ses yeux.

"Je connais le meurtrier, tout le dé-
tail de l'assassinat.

Elle s'arrêta encore, porta une main
à son cœur. Elle était comme le voya-
geur dans la montagne, au bord d'un
gouffre sans fond.

"L'assassin, c'est le mari de ta mè-
"re, l'assassin, c'est Maurice Dor-
meuil !

Elle ferma les paupières pour ne
plus lire.

Un cri rauque jaillit de sa poitrine.

Elle voulut s'éloigner, pour fuir
peut-être ; mais à peine eut-elle fait
deux pas, qu'elle chancela et tomba
évanouie sur le plancher.

Au bruit de la chute, Jérôme et le
chauffeur accoururent.

Le vieillard leva les bras au ciel,
gémissant :

— Oh, mon dieu, mon Dieu ! Mais
qu'est-ce qu'il arrive aujourd'hui !

Le chauffeur, moins ému, se préci-
pita au secours de sa maîtresse, rele-
va la jeune fille, la déposa sur un fau-
teuil.

Marguerite reprit connaissance.

Une seconde, elle ouvrit de grands
yeux étonnés, ne se rappelant plus où
elle était, mais la mémoire lui revint
vite. Elle se rappela la lettre et la dé-
nonciation qu'elle contenait ! Elle n'eut
plus qu'une pensée : renvoyer les deux
domestiques cacher le fatal billet.

Elle se leva, pâle comme une morte.

— Ce n'est rien, dit-elle, une fai-
blesse d'un instant... Merci... Non,
non, je n'ai pas besoin de rien. Lais-
sez-moi... je vous en prie.

Elle les poussa jusqu'à la porte et
quand elle l'eut fermée à clef, elle
éclata en sanglots.

Mais bientôt elle voulut connaître
toute la vérité.

Le visage inondé de larmes, elle re-
prit la lettre de Théodore.

Elle lut lentement, essayant de temps
à autre, du revers de la main, ses
yeux embués de pleurs. Les phrases
succédaient aux phrases, et chacune
lui meurtrissait plus profondément le
cœur.

Pas une fois, elle n'eut l'idée de nier,
de protester contre l'accusation terri-
ble portée contre son père.

Pas un instant, elle ne se dit :

— Mensonge, calomnie !

Elle était préparée à recevoir l'a-
bominable confidence. Derrière le voile
que le mort soulevait, elle apercevait
des choses qui, certes, la faisaient
cruellement souffrir, mais qui, hélas !
ne l'étonnaient pas.

Longtemps, elle pleura en silence,
sans penser.

Puis, quand elle se mit à réfléchir,
ce fut tout le passé, éclairé d'une lu-
mière nouvelle, qu'elle vit défiler dans
son esprit.

Elle eut l'intuition que sa mère n'a-
vait rien ignoré, qu'elle était morte de
douleur emportant dans la tombe le
redoutable secret.

Elle murmura :

— Moi aussi la douleur me tuerait
si j'avais la patience d'attendre la
mort !

Un service de boudoir *Pyralin*



*Le cadeau qu'elle
appréciera*

Pour la mère, la sœur, la fille,
l'épouse ou la fiancée, aucun
cadeau ne sera plus apprécié qu'un
service en Pyralin pour table de
toilette. C'est un service très joli
et toujours utile—rappelant tou-
jours le bon goût du donateur et de
plus, est une source d'orgueil et de
satisfaction pour l'heureuse pro-
priétaire.

Le modèle "Luana," illustré plus
haut, est un modèle Colonial



modifié — perle-sur-ambre—avec
décorations or et noir. Les bi-
joutiers, les magasins à rayons et
les autres marchands de services de
table de toilette peuvent vous pro-
curer le modèle "Luana" en rose,
mais et jade. Service de trois
morceaux à \$6.90, 7 morceaux à
\$9.70, 10 morceaux à \$13.70 et
15 morceaux à \$19.50.

Un produit de la

CANADIAN INDUSTRIES LIMITED
DIVISION DE LA PYRALIN



P2F

Elle se demandait ce qui allait arri-
ver.

Que ferait Charles ?

A n'en pas douter, il vengerait son
père, il vengerait Jean Bernard.

Alors, c'était la cour d'assises pour
le meurtrier, c'était pour elle le scan-
dale, la honte l'ignominie.

Mais elle ne verrait pas de telles
choses. Elle n'assisterait pas au dé-
nouement du drame de sang et de
boue dont son grand-père était le tris-
te héros.

Elle prit la résolution de mourir, de
mourir sans délai, sans souffrir plus
longtemps.

L'étang était là, tout près, traitre
et profond.

On croirait à un accident.

Et puis que lui importait ?

Elle renferma la lettre dans le co-
ffret.

Elle descendit sans bruit.

Le valet et le chauffeur, remis de
leur émotion, étaient en train de dis-
cutter à haute voix sur la panne de
l'après-midi ; ils n'entendirent point
son pas léger.

Elle se glissa hors du moulin et s'é-
lança dans la nuit. Les lieux lui
étaient connus et familiers.

Bientôt elle fut sur l'étroit chemin
qu'il longe l'étang...

Charles avait pris la même direc-
tion une heure plus tôt.

L'air frais avait calmé sa fièvre,
avait séché ses pleurs.

Maintenant, il se demandait ce
qu'il allait faire.

Certes, il obéirait à la volonté du
mort.

Il punirait les coupables.

Mais la victime n'avait pas indiqué
le châtiment qu'il devrait leur faire
subir. Théodore recommandait, avant
tout, la prudence. Jean Bernard de-
vait ignorer certaines choses, et puis,
le mort ne pouvait pas vouloir que le
fils fit ce que le père n'avait pas fait.
Il ne pouvait donc être question de
dénoncer Maurice à la justice. Car
cela Théodore eût pu le faire. Rien
n'était plus facile, s'il l'eût voulu. S'il
avait reculé, lui, le mari outragé, de-
vant une telle extrémité, c'est que des
raisons puissantes l'avaient arrêté.

Ces raisons, Charles les devinait
sans peine.

Théodore n'avait pas voulu salir
son nom, le nom de son fils, ni désho-
norer à jamais le nom de Margue-
rite.

Marguerite !

La pauvre enfant !

Comme elle allait souffrir.

Ce n'était pas assez de la ruine im-
minente, il serait encore nécessaire de
lui révéler l'indignité de son père,
l'indignité de la femme qui l'avait
élevée !

— Pauvre petite, murmurait Char-
les. Elle si peu habituée aux soucis,
elle faite pour la joie et pour tous les
plaisirs de la vie !

De nouvelles larmes vinrent humec-
ter ses yeux et une douleur atroce
s'insinua dans sa chair.

Car il l'aimait d'un amour plein de
candeur et de dévouement, la despoti-
que petite amie de son enfance. Il
n'avait jamais repris le cœur qu'il
lui avait donné au jour lointain où le

10 PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

Les Mots Croisés du "Samedi"

SOLUTION
DU
PROBLEME
No 156



PARU
dans
"LE SAMEDI"
de la
SEMAINE
DERNIERE

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 157



Dernier délai: 14 décembre inclusivement.

NOM _____
ADRESSE _____
VILLE _____ PROV. _____

Adressez vos solutions à :

LES MOTS CROISES, Le Samedi 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q., Can.

HORIZONTALEMENT

- Art ou atelier du teinturier. — Mam-mifère rongeur.
- En les. — Conjonction copulative. — Qui est d'une couleur rouge clair.
- Est, en anglais. — Sans ornement. — Vu le jour. — Lieu où l'on peut se mettre à couvert.
- Adverbe de négation. — Métal précieux. — Pronom indéfini.
- Pronom personnel de la 2e personne. — Préfixe privatif. — Article contracté (renversé). — Adresse, habileté (renversé).
- Parcours des yeux (renversé). — Deuxième note de la gamme. — Du verbe aller. — Instrument qui sert à briser la tige du chanvre.
- Terminaison de verbes. — Mot latin moi-même. — Animal lourd à fourrure épaisse.
- Qui n'est pas réelle. — Notre province.
- Faculté de voir. — Pronom personnel de la 3e personne.
- Fluide que nous respirons. — Trois lettres de liai.
- Poil des paupières.
- Adjectif possessif masculin singulier.
- Anagramme de uno.
- Adverbe de lieu.
- Etoffe de coton offrant l'aspect du satin. — Non préparés.

VERTICALEMENT

- Qui exercent l'art de teindre. — Mon-ceaux d'objets.
- Laisser seul.
- De couleur d'azur.
- Se dit de la couleur la plus obscure.
- Vase de formes variables. — Nom féminin, synonyme de Eve. — Application à faire une chose.
- Pronom personnel de la 3e personne. — Seizième partie de la livre.
- Rendre nouveau en substituant une chose à une autre. — Espace de temps pendant lequel le soleil est sous notre horizon.
- Assemblage de cordes tendues sur lesquelles on fait sécher le linge.
- Parties dures du corps humain (renv.). — Lien qu'on met autour du cou des bêtes.
- Espace de terre entouré d'eau (plur.). — Construction élevée le long d'un cours d'eau.
- Vase de métal pour faire bouillir de l'eau.
- Coups de baguettes donnés sur le tambour. — Qui n'est pas cuite.
- Suc dépuré d'un fruit cuit. — Enveloppe verte des fruits à écales (renv.). — Dernière partie du jour.
- Anagramme de ras. — Du verbe riser.
- Qui a reçu une teinture. — Impression que fait sur l'oeil la lumière réfléchi par les corps, tel l'arc-en-ciel. (CO).

malheur l'avait introduite dans sa maison.

Il la revoyait, charmante et espiègle, vrai petit démon, mais si câline, si caressante et si tendre quand elle voulait!

Puis, jeune fille, gaie et spirituelle, si belle et si séduisante, qu'il s'était pris à avoir peur qu'un tel joyau ne fût pas pour lui.

Il avait pleuré bien des fois en cachette; elle était si frivole; elle aimait tout le monde et si peu sa maison!

Mais quelle joie aussi, quand avec une confiance et un abandon plein de charmes elle sortait avec lui! Elle lui racontait toutes les menues histoires qui prennent une telle importance dans la vie des jeunes filles.

Elle passait son bras sous le sien et ils allaient, seuls, comme des amoureux. Ces jours-là, Charles ne doutait plus qu'elle serait plus tard sa femme.

Ils s'étaient ainsi promenés bien des fois sur les bords de l'étang. Car bien que mondaine, Marguerite, qui tenait ce goût de sa mère, aimait la campagne, et c'était à Orgemont qu'elle témoignait à son compagnon d'enfance le plus de sympathie et d'affection.

Ah, les douces journées, les heures adorables, les belles promenades aux bords de l'eau!

Charles évoquait ces puissants souvenirs, oubliant un instant l'affreuse réalité, quand tout à coup il crut apercevoir, appuyée à un saule, celle vers qui allaient toutes ses pensées.

Il s'arrêta, passa une main sur ses yeux.

Etait-ce son rêve qui prenait corps devant lui?

— C'est un fantôme, murmura-t-il.

Il rouvrit les paupières.

Non, ce n'était pas un fantôme.

C'était bien Marguerite qu'il apercevait.

Elle regardait l'étang, l'eau profonde et luisante sous les rayons de la lune. Elle levait les mains; on aurait dit qu'elle allait prendre son élan, et soudain une pensée atroce traversa l'esprit du jeune homme.

— Elle veut mourir!

Il eut une seconde d'hésitation, comme ébloui et cloué sur place par la clarté aveuglante de cette révélation. Puis il se précipita. En quelques bonds il fut auprès d'elle. Il était temps. Elle allait s'élancer vers l'eau meurtrière, vers l'oubli, vers la mort.

— Marguerite!

— Charles!

— Qu'allais-tu faire? Tu voulais mourir? Tu sais donc...

— Oui, je sais tout.

Elle éclata en sanglots.

— Comment tout?

A travers ses pleurs elle balbutia d'une voix entrecoupée et éteinte:

— J'ai lu la lettre... dans la chambre du moulin... la lettre de ton père.

— Marguerite! ma pauvre amie!

Il la prit dans ses bras, la serra bien fort sur son cœur, et ils pleurèrent tous les deux en silence dans la solitude de la campagne et de la nuit.

Puis, quand il put parler, il lui murmura, à l'oreille, tout en caressant de la main les boucles soyeuses de ses cheveux, des mots qui disaient son amour et son désespoir.

(A suivre dans le prochain No)

— o —

LE MARTYRE DE SAINT SEBASTIEN, PAR LA COMPAGNIE CANADIENNE D'OPERA

Le 14 décembre prochain, au milieu de la saison musicale de Montréal, la Compagnie Canadienne d'Opéra nous présentera à la salle du Collège Royal Victoria, le *Martyre de Saint Sébastien*, de Claude Debussy. L'évolution que les dernières oeuvres de Debussy laissent déjà voir trouve son apogée dans ces pages musicales où se synthétisent les grandioses visions de Gabrielle d'Annunzio.

L'atmosphère musicale du Martyre telle que nous l'a donnée en juin 1912 la Société Musicale Indépendante de Paris est une atmosphère unique. Dans cette oeuvre improvisée en quelque sorte en un mois, on est dominé par le sentiment d'une maîtrise, d'une perfection inouïe. Il semble que l'on soit transporté dans un univers merveilleux où la pure beauté attique jaillirait de partout où tout serait grand sans emphase, simple avec profondeur, fort sans brutalité, encore une fois parfait. Il n'y a pas d'autre mot pour exprimer cet état grave, noble, parfois extatique, où vous plonge l'audition du chef-d'oeuvre. Beethoven est sublime parfois, il exalte, il y a en lui de la frénésie, comme dans le quatuor de Debussy d'ailleurs; le Martyre est beau; et dans ce mot avili par un usage abusif, il faut sentir tout un infini d'humanité idéalisée, tout ce qui fait l'éternité de l'architecture grecque, avec en plus une synthèse intense, saturée d'émotion, une vision d'un raccourci imaginable qui fait surgir dans une illumination de beauté et magnificence l'essence du christianisme, fondue à la névrose orientale de la décadence romaine. Il y a là un prodige de condensation, une sorte de récréation intérieure de tout un univers; quelque chose d'immense, de trop beau pour être terrestre, et pourtant la plus grande somme d'humanité que la musique ait jamais exprimée.

Les 10 gagnants de nos Jeux de Cartes

CONCOURS No 155 — 1er DECEMBRE 1934

Mlle Antonia Blain, St-Marc, Verchères, P. Q.; Dr J. Alcide Martel, M. D., 2123, rue Fullum, Montréal, P. Q.; Mlle Lucienne Lemelin, 18, rue St-Louis, St-Romuald, Co. Lévis, P. Q.; M. J. M. Gendron, 3757, rue Ste-Catherine Est, Montréal, P. Q.; M. Alphonse Legris, 3390 Evelyn, Verdun, P. Q.; Mlle Simonne Casgrain, 50 Scott, Québec, P. Q.; Mlle Irène Laurin, 4459, rue Marquette, Montréal, P. Q.; Mlle Marie Bé-rubé, 2416, rue Chapleau, Montréal, P. Q.; Mlle Georgette Lachance, 140 Turnbull, Québec, P. Q.; M. Gérard Lavoie, 153, 8e Avenue, Limoilou, Québec, P. Q.

LE ROMAN DE MADAME FRISON

(Suite de la page 10)

Elle n'en souffrit que par répercussion, étant fort loin des régions envahies, des gothas et des berthas. Elle n'avait ni fils, ni frère, ni neveu au front, son mari étant comme elle enfant unique, à peine quelque vague cousin à peu près perdu de vue et qui n'avait pas besoin d'elle. Bonne patriote, ni indifférente, ni égoïste, elle participait bien aux angoisses générales et aux deuils particuliers. Elle ne refusait son secours, ni son concours à aucune oeuvre de guerre, mais, craintive et timorée, la seule responsabilité de la tisanerie d'une ambulance eût suffi à l'écraser! Et elle n'eût jamais osé écrire à un soldat comme tant de ses amies; aussi ses bienfaits anonymes allaient toujours à des destinataires anonymes, et elle ne s'était même pas accordé la douceur d'un filleul. C'est ce qui lui avait évité les déconvenues de certaines marraines un peu trop romanesques.

Elle avait peur des aventures et n'avait jamais eu le moindre roman, même lorsque, jeune et gentille, elle allait au bal de la sous-préfecture; elle espérait bien atteindre le port sans le moindre coup de vent dans ses voiles!

C'était une dame paisible...

... Cette année-là, elle revenait de sa saison un peu moins satisfaite. Son traitement ne lui avait pas réussi; elle avait dû garder la chambre, réduite à la visite du médecin, de quelques vieilles dames comme elle, et à la lecture de médiocres romans de cabinet de lecture.

L'un lui prodiguait des soins dévoués, mais sa vue lui serrait le coeur: victime de la guerre qui lui avait pris trois fils, il avait encore perdu sa mère, emportée par la douleur, et ne savait plus sourire... Les autres tâchaient bien de la distraire et de la consoler, mais chacune lui parlait de ce qui l'intéressait le plus personnellement, et comme dans les longues vies les pages noires sont moins rares que les pages roses, celles qu'on lui lisait n'étaient pas toujours bien gaies!

L'une pleurait ses enfants, l'autre sa fortune; celle-ci avait eu sa demeure détruite par l'invasion; celle-là, son foyer ruiné par la trahison.

Et les romans exaltés ou désenchantés, célébrant la passion frénétique ou disséquant le pauvre coeur humain.

Tout cela avait ébranlé les nerfs de la paisible rentière qui s'en retournait dans sa sous-préfecture

avec cette constatation mélancolique:

— Moi, il ne m'est jamais rien arrivé, il ne m'arrivera jamais rien!

A Mâcon, un homme monta dans son compartiment.

Aspect plutôt vulgaire, face rougeaude, gros yeux, mains épaisses, mine de commis-voyageur, et quand il ouvrit sa valise, elle pensa en voir sortir des échantillons.

Il en tira quelques livres à images, des jouets, soldats de plomb, chemin de fer qu'il étala sur la tablette, les examinant d'un air méditatif.

Un wagon roula sur la robe de la dame paisible qui le ramassa et le remit à son propriétaire avec un sourire.

Il s'excusa gauchement et dit:

— C'est pour un petit malade, croyez-vous que ça l'amusera, Madame? Les grand'mères savent mieux que les hommes.

Elle n'avait rien d'une coquette et fut flattée de la supposition.

— Je ne sais trop, mais tout cela me paraît bien choisi.

— Tant mieux! Je voudrais tant lui faire plaisir, pauvre petit!

— Quel âge a-t-il?

— Huit ans, Madame, et il va mourir.

De grosses larmes roulèrent sur ses joues sans qu'il songeât à les essuyer:

— Faites excuse, Madame, mais je suis son père, et il n'a que moi, le pauvre gosse!

Et avec cette facile confiance des gens du peuple quand ils sentent une sympathie vraie, il conta la triste et banale histoire:

— C'est pas à dire à une dame comme vous, mais la mère était une pas grand'chose! Elle m'a quitté quand le petit était encore en nourrice, et ne s'en est jamais inquiétée. Moi, bien sûr, j'étais pas un ange! mais lui, le laisser pousser comme ça, tout seul, sans caresses... et il en aurait tant besoin! Moi, vous comprenez, j'ai fait tout ce que j'ai pu, et je n'ai jamais été en retard pour ses mois de nourrice, ni pour sa pension... j'aurais préféré me passer d'apéritif, mais je ne pouvais pas le prendre avec moi, toujours en voyage, et sans soeur ni mère pour s'occuper de lui. Il a grandi chez des paysans, braves gens, mais un peu grossiers pour lui, tout mignon et délicat comme une fille. Pas du tout mon genre, malheureusement, il serait plus fort. A sept ans, je l'ai mis en pension; il apprend tout ce qu'il veut, ses maîtres sont

(Suite à la page 40)

NOTRE CONCOURS SPECIAL

10 prix à gagner

LES DIX GAGNANTS DU CONCOURS No 1

Mlle Elizabeth Venière, C. P. 75, Shawinigan Falls, P. Q.; Mlle Cécile Fréchette, 11, 12e Rue, Québec, P. Q.; Mme Aimé Bélisle, 6398, rue St-André, Montréal, P. Q.; Mlle Yvonne Audet, 1a St-Pierre, Boîte 57, Magog Est, P. Q.; M. Louis-Alexandre Raymond, 56 Desjardins, St-Jérôme, Co. Terrebonne, P. Q.; Mme R. Chs Terreau, 410 St-Cyrille, Québec, P. Q.; M. Roger Chalifour, 333, rue Desmaré, Longue-Pointe, Montréal, P. Q.; Mlle Cécile Bégin, 53 Central Ave., Burlington, Vt., U.S.A.; M. Gilles DeLafontaine, 1016, rue Wolfe, Trois-Rivières, P. Q.; Mlle Lida Sauvé, 4429, rue Chambord, Montréal, P. Q.



Découpez les morceaux ci-dessus et rapprochez-les comme il faut; vous obtiendrez alors le portrait d'un homme.

Adressez à :

CONCOURS SPECIAL, *Le Samedi*, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q., Canada.

COUPON DU CONCOURS SPECIAL DU "SAMEDI"

No 3 — 15 décembre 1934

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____

PROV. _____

(Les réponses seront reçues jusqu'au 14 décembre inclusivement.)

Nous choisirons dix bonnes solutions qui seront récompensées chacune d'un prix. Les DIX prix que nous donnerons ainsi chaque semaine, pour ce Concours Spécial, seront dix jolis jeux de cartes que nous vous expédierons par la poste. Les noms des DIX gagnants de chaque semaine paraîtront dans *Le Samedi*.

IMPORTANT



LE SAMEDI de NOEL

— Numéro de luxe à 10 cents —

sera en vente la semaine prochaine



L'art de tirer les cartes

Par J. MERY

No 13*

(suite)

INTERPRÉTATION PAR 7

Après avoir bien mêlé les cartes, coupez vous-même, ou faites couper de la main gauche, par le consultant. Ayant en main tout le paquet de 52 cartes, rejetez les six premières et mettez à part la septième, puis rejetez à nouveau six cartes suivantes et placez la septième sur la première qui est déjà de côté.

Continuez ainsi jusqu'à ce que vous obteniez 12 cartes que vous étalez maintenant, l'une après l'autre, de droite à gauche, en demi-cercle.

Parmi ces cartes, vous choisissez le roi de pique ou le roi de trèfle lorsque le consultant est brun ou châtain, et le roi de carreau ou le roi de coeur, s'il est blond.

Pour une consultante blonde, on prend la dame de coeur ou la dame de carreau, et pour une personne brune, la dame de pique ou la dame de trèfle.

Si l'une de ces cartes n'est pas dans le jeu, on peut la remplacer par le sept de coeur ou de trèfle. Dans le cas où aucune de ces cartes ne serait sortie, il faudrait recommencer l'opération.

Nous supposons que le consultant est dans le jeu.

Examinez d'abord l'ensemble, par les rencontres de cartes semblables: rois, dames, valets, etc. Ceci fait, comptez par sept, en commençant par la carte qui représente le consultant. Vous dites 1, sur le consultant, 2 sur la carte de droite, 3 sur la suivante, et ainsi jusqu'à la septième. Arrêtez-vous sur cette carte, et interprétez-en la valeur, puis recommencez la signification, et ainsi de suite jusqu'à ce que vous soyez revenu au consultant.

Notez bien que, pour obtenir une interprétation plus complète du sens de chaque septième carte, vous aurez à considérer les rencontres de droite et de gauche. Une pratique expérimentale vous permettra d'obtenir plus ou moins rapidement l'adresse nécessaire pour bien combiner l'ensemble et les détails du jeu.

Prenons un exemple. — Les douze cartes que vous avez recueillies sont, dans l'ordre où vous les avez étalées devant vous: le trois de carreau r. (renversé); — le dix de pique r.; — le huit de carreau r.; — le roi de pique r.; — le valet de coeur d. (droit); — la dame de trèfle d.; — le neuf de trèfle d.; — le roi de carreau d.; — le valet de carreau r.; — l'as de pique d.; — le sept de coeur d.; — le neuf de coeur d.

La première impression produite par cet ensemble, grâce aux rencontres de cartes de même valeur: 2 neuf et 2 valets, est celle-ci: *soucis pour le consultant au sujet d'une petite somme d'argent.*

Cette dominante va vous servir pour l'explication du jeu.

Le point de départ sera la dame de trèfle (la consultante). Sur cette carte, vous comptez 1, 2 sur le neuf de trèfle. Continuez jusqu'à 7 représenté par le neuf de coeur d.

La première carte, le neuf de coeur, prévoit une conclusion favorable. La septième qui suit, neuf de trèfle d. promet un gain certain. Le troisième calcul de 7 donne le neuf de trèfle d., nous lisons: *succès dans une entreprise.*

Le quatrième arrêt se trouve sur le dix de pique r., dont la signification est: *désolation, inquiétude.* L'autre septième carte est le valet de carreau r.; elle indique la ruse. Avec le roi de pique r., c'est l'intrigue. Vient enfin le sept de coeur d., avec l'assurance du bonheur et du calme.

Arrêtons-nous à cette dernière carte, puisque si l'on continuait à compter encore 7, nous rencontrerions la dame de trèfle, notre point de départ.

Résumons toute cette explication en une phrase claire, telle que vous devrez la donner, à première vue, dans l'interprétation.

(A suivre dans le prochain numéro)

(* Commencé dans le No du 22 sept.)

LE ROMAN DE MADAME FRISON

(Suite de la page 39)

contents de lui, il a eu tous les prix de sa classe. Mais un mauvais mal l'a pris, dans la tête... il était trop intelligent... il s'en va... et moi je viens à Dijon pour le voir mourir, et le pire, c'est que je ne peux même pas lui donner ce qu'il désire!

— Un jouet trop cher?

Le père eut un haussement d'épaules:

— Ah! ouiche! j'aurais plutôt vendu ma dernière culotte! Non, ce qu'il réclame depuis sa petite enfance, c'est pas une maman (je lui ai dit que la sienne était morte), mais une grand'mère qui lui manque plus qu'à un autre! Alors, moi, pour ne pas le contrarier (vous savez, dans notre métier, on est un peu hâbleur!), je lui en ai inventé une, bonne, douce, tendre, qui lui envoie des joujoux, lui écrit de petites lettres, et qu'il aime tout plein, sans la connaître. Je lui ai dit qu'elle avait mal aux jambes. Ça ne fait de mal à personne. Mais à cette heure, où il va mourir, je me le reproche, voyez-vous, car une vraie grand'mère, même si elle avait mal aux jambes, aurait bien trouvé moyen de venir embrasser son petit garçon mourant!

A quoi pense la dame paisible?

Les romans du cabinet de lecture lui ont-ils tourné la tête? Les tristesses, les deuils respirés de trop près pendant ces semaines de réclusion ont-ils un âcre parfum qui grise les cerveaux les mieux équilibrés? Le contact de cette douleur paternelle, si poignante dans sa simplicité, réveille-t-il chez elle une fibre insoupçonnée?

Mais elle envie presque ce rustre qui pleure des larmes qu'elle n'a jamais versées! Elle a la brusque révélation de cette grande loi de la vie: "Souffrir!" Elle souffre de n'avoir jamais souffert!

Et dans un de ces élans inconsistants, où un autre nous-même semble parler par notre bouche, elle dit:

— Voulez-vous que je remplace cette grand'mère? Je dois justement m'arrêter deux heures à Dijon!

Est-ce bien Mme Frison, la veuve respectable et timorée qui n'osait même pas écrire à un soldat du

front, qui s'appuie maintenant au bras d'un inconnu, ni de son âge, ni de son monde, et qui se dirige avec lui vers un pensionnat de la ville? Si un ami, si son notaire, si sa bonne même la voyaient, que pourraient-ils penser?

Elle n'y songe même pas.

Une grande vague de charité l'a soulevée, emportée; son vieux coeur, au rythme bien réglé comme son horloge, bat maintenant pour un petit inconnu qui va s'endormir du grand sommeil... Elle communie avec la souffrance du père; elle cherche à lui redonner un peu d'espoir. Elle dont l'inexpérience s'effarait à l'idée de préparer quelque tisane, elle affirme avec l'autorité d'une infirmière experte que l'on peut guérir toutes les maladies! que l'on sauvera ce petit! et le père l'écoute avidement, en la regardant de ses gros yeux humides, comme une madone descendue de son piédestal.

Hélas! le pauvre est à l'agonie; ses paupières alourdies se soulèveront-elles pour entrevoir les jouets étalés sur son lit, le père qui sanglote, et la vieille dame qui essuie ses larmes...

Oui, il reconnaît la bonne face rougeaude, qui essaye de grimacer un sourire en bégayant:

— Jean! mon petit Jean!

Mais qui est cette dame en noir, qui marche difficilement?

— Oui, mon petit, ta grand-mère... qui a voulu venir...

Il a un éclair de joie, tend ses petits bras... qui se desserrent peu à peu...

... Mme Frison n'a raconté à personne ce qu'elle avait bien pu faire à Dijon pendant trois jours, mais on la trouve un peu changée depuis son retour... Il y a parfois une lueur nouvelle au fond de ses yeux un peu ternes... qui ont pleuré des larmes de vraie grand-mère sur le cercueil d'un petit inconnu... et sa bonne Rose observe:

— Madame dit que sa saison ne lui a pas réussi? M'est avis qu'elle l'a plus ragaillardie que les autres!

C'était une dame paisible...

H.-A. DOURLIAC

Le fou à Bonnot

(Suite de la page 7)

Puis, il bouscula d'importance son fils "Serré-juste" en lui criant d'aller atteler pendant qu'il remettrait la bouilloire en ordre de marche. Sans les attendre, j'étais revenu très vite pour annoncer à papa que Bonnot se préparait en y allait de tout son répertoire assez fourni pour pétrifier bien des générations de Voyageurs Catholiques! Ce ne fut pas long. La bouilloire, déjà allumée et campée sur sa basse charrette à quatre roues, apparut tout à coup au haut de la grande côte qui finissait devant chez-nous. Au nuage de poussière qu'il soulevait, on pouvait juger que le lourd appareil descendait en vitesse. On le comprit aussitôt qu'on pût distinguer Bonnot debout en avant de la bouilloire et activant ses perche-rons au moyen du tisonnier de sa bouilloire.

C'était à la fois grotesque et excitant que le spectacle de cet équipage conduit par un fou et conduit vers la mort s'il ne ralentissait pas pour tourner à angle droit avant de s'engager dans le sentier gravé aboutissant à notre maison. "Mais il va se tuer s'il ne modère pas!" cria quelqu'un de notre groupe où l'on avait les yeux rivés sur cette course furibonde, dans l'attente de la catastrophe... Elle se produisit, fatalement, et avec un luxe de détails horribles qui hantent encore mon esprit, vingt ans après. Comme Bonnot, sans ralentir, engageait ses chevaux dans l'entrée de chez nous, la lourde charrette, sous le coup de ce virage brusque, fut arrachée de son équilibre. Avant qu'elle fut versée tout à fait, "Serré-juste" sauta sans la moindre égratignure. Bonnot voulut faire de même mais ses pieds s'emmêlèrent dans les guides et il fut traîné sous la bouilloire qui dut le tuer net, heureusement. Je dis: heureusement, parce qu'ainsi il ne put sentir l'atroce brûlure des charbons qui s'étaient échappés de la bouilloire et qui lui couvraient la moitié de la figure en répandant une odeur de chair grillée qui nous retournait l'estomac... Depuis, je n'ai retrouvé qu'une fois cette senteur écoeurante: à un *meeting* d'aviation où, journaliste, j'ai vu brûler un pilote dans les débris de sa machine tombée hors de contrôle!

Mais, jamais, entendez-vous, lecteurs, jamais, je n'oublierai le spectacle d'épouvante qui s'offrit à nos yeux quand nous arrivâmes, au pas de course, à la voiture renversée, "Serré-juste", qui hurlait de dé-

(Suite à la page 41)



LA REVANCHE...

(Suite de la page 26)

— Mes agissements! protesta Leroux avec le peu qui lui restait d'énergie.

— Ce matin, continua froidement l'Italien, j'ai fait ce que je n'avais pas songé à faire, vous croyant un honnête homme. J'ai examiné les diamants.

— Vous ne les avez donc pas mis en gage? cria le banquier en bondissant hors de son fauteuil.

— Mis en gage, monsieur? Depuis quand donne-t-on en nantissement des morceaux de verre?

Leroux retomba sur son siège, la tête dans ses mains, tremblant de tous ses membres.

— Ah! ah! vous n'êtes plus si fier, à cette heure! Ainsi, pour tromper le public sur l'état de vos affaires, vous ne rougissiez pas de mettre au cou de votre belle-fille une ignoble verroterie! Pour cacher le gouffre où va s'engloutir la fortune de vos clients, vous trompez d'abord la bonne foi d'une pauvre jeune fille, toute fière d'avance de se parer de ces splendeurs mensongères!

— Je l'aurais prévenue, balbutia le financier. Elle aurait compris qu'en ce moment...

— Ne prévenez personne, monsieur; c'est inutile. En quittant ces lieux, je vais me présenter moi-même à la justice de mon pays qui m'accuse d'un crime imaginaire. On ne condamne pas un homme pour quelques morceaux de cristal. C'est vous qui succomberez sous la risée publique, vous qui serez déshonoré. Demain la foule assiègera vos bureaux, réclamant les sommes déposées. Voilà ce dont vous aviez peur. La preuve en est dans votre soin pour empêcher qu'on ne m'arrête. Soin superflu désormais! De ce pas je me rends à la Préfecture.

— De grâce, arrêtez! gémit Leroux. Que faut-il pour vous retenir?

— Il me faut quinze mille francs. J'ai déclaré, dès le premier jour, que j'avais besoin de cette somme, et je ne m'en dédis pas. Je n'ai qu'une parole. Si vos diamants vont se promener sur la table du greffe, ils vous coûteront plus de quinze mille francs.

Comment les cinq mille écus furent trouvés, c'est une chose que l'ignore. Tout ce que je sais, c'est que Leroux ne les trouva point dans sa caisse. Mais enfin, après une attente un peu longue, Calcatroni les empocha. Il sortit dans la rue du pas ferme et dégagé d'un homme qui vient d'accomplir un acte de justice.

Il avait dans son portefeuille, pour la mettre à la poste, une lettre de Leroux adressée au parquet, déclarant que la rivière qu'on avait crue volée venait d'être découverte derrière un meuble du salon, et reposait de nouveau dans son écrin de velours bleu.

Depuis lors, les affaires du banquier se sont relevées. Sa belle-fille porte aujourd'hui des diamants vrais. Mais Calcatroni répond, quand on lui parle de son ex-associé et de sa famille:

— Je ne vois plus ces gens-là.

LÉON DE TINSEAU

— o —

Le fou à Bonnot

(Suite de la page 40)

tresse, cherchait, à l'aide d'un mauvais chapeau de paille, à écarter les tisons du visage de son père cependant qu'un des chevaux empilés dans le fossé hennissait dans la torture d'un jarret brisé. Autant l'holocauste de l'aviateur avait été silencieux, autant l'autre tragédie avait fait crever un tapage affolant.

Et tous, nous restâmes un moment comme sidérés, lorsque la figure de Bonnot nous apparut avec ses cheveux qui flambaient comme de l'étope, ses yeux révulsés mais tout grands ouverts, et, sur les lèvres, un reste du rire large qu'on lui avait connu aux heures de battage et au temps où le Progrès n'avait pas encore détrôné sa bouilloire.

EDOUARD HAINS

— o —

CHASE AND SANBORN NOUS OFFRENT UNE SAISON DE GRAND OPERA

Nous pourrions maintenant entendre tous les dimanches soirs, à 8 heures, à partir du dimanche, 2 décembre, sur leur réseau transcontinental NBC, du grand opéra en anglais. Ces programmes d'une heure nous sont offerts par le Chase and Sanborn Opera Guild.

C'est Deems Taylor, célèbre compositeur et musicographe, qui aura la haute direction de ces auditions d'opéra. Quant à l'orchestre, il sera dirigé par notre compatriote Wilfrid Pelletier, chef d'orchestre du Metropolitan Opera de New-York.

Les plus grands chanteurs d'opéra seront entendus tour à tour pendant cette heure Chase and Sanborn. En plus des musiciens et des interprètes, on entendra un chœur de 40 voix. C'est ainsi que plus de cent artistes participeront à chacune de ces émissions.

La saison de grand opéra Chase and Sanborn commence donc le 2 décembre, à 8 heures du soir, au poste CFCF.



M. E. A. CHOUINARD



M. CHARLEMAGNE CHOUINARD

Nos Représentants

Le Samedi
•
La Revue
Populaire
•
Le Film

LA MAISON Poirier, Bessette Cie (à responsabilité limitée), editrice du *Samedi*, de *La Revue Populaire* et du *Film*, les trois plus grands magazines de langue française de l'Amérique, ont des représentants attitrés dans toutes les grandes villes du Canada et de l'est des Etats-Unis.

A QUEBEC, où nos magazines comptent des milliers de lecteurs et de lectrices, nos représentants officiels sont MM. Chouinard & Fils, 305, rue St-Joseph (M. E.-A. Chouinard, père, ainsi que M. Charlemagne Chouinard, fils).

C'EST aux MM. Chouinard que nos dépositaires et lecteurs de la ville de Québec doivent s'adresser pour obtenir sur nos publications tous les renseignements dont ils peuvent avoir besoin.

NOUS donnerons subséquemment les noms et adresses de nos divers représentants les plus importants au Canada et aux Etats-Unis.

LES
PUBLICATIONS POIRIER,
BESSETTE CIE, limitée
975, rue de Bullion,
Montréal, P. Q.



Le Samedi

Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au *Samedi*.

Nom

Adresse

Ville

Prov.

POIRIER, BESSETTE CIE, Itée, MONTREAL, Can.



Peu de personnes savent que les allumettes phosphoriques ont été inventées il y a un siècle déjà par un chimiste nommé Kammerer qui construisit une petite fabrique pour cette industrie près de Ludwisburg. Une plaque commémorative vient d'être posée sur cette fabrique d'ailleurs considérablement agrandie et qui a surtout enrichi les héritiers de l'inventeur.

L'endroit de Londres où la circulation est la plus forte est le coin de Hyde Park; on y a compté le passage de 81,857 véhicules en 12 heures de temps, de 8 heures du matin à 8 heures du soir. Il y a trente ans, la circulation la plus forte observée à ce point n'a été que de 29,286.

Le professeur Shamanov, de Moscou, vient de mettre au point un appareil de télévision hermétiquement enfermé dans un système de plongée sous-marine. Son but est de projeter sur des écrans et par ondes de radio, le spectacle des grands fonds de l'océan. Notons que la chose a été prédite, il y a quelques mois, dans un article de la *Revue Populaire*, notre magazine mensuel.

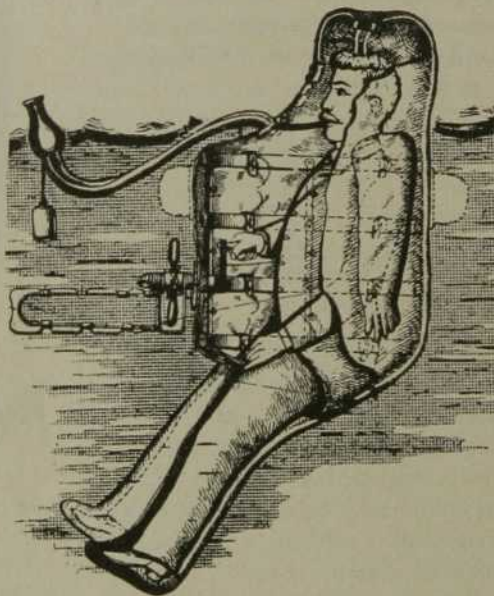
De délicates expériences faites à l'université Harward au sujet de la transmission radiophonique ont démontré que la terre était entourée de plusieurs couches concentriques d'ions ayant le pouvoir de réfléchir les ondes. Une de ces couches a été atteinte à une hauteur de mille milles.

Un homme de Plymouth, William E. Rose, a eu la patience de construire une véritable ville lilliputienne ayant seulement quatre pieds et demi de longueur et dix-huit pouces de largeur; les maisons sont admirablement construites et donnent l'illusion d'une agglomération urbaine que l'on verrait comme si l'on était soi-même transformé en géant. Il est entré dans cette construction des milliers de fragments de bois, de pierre et de métal.

LES INVENTIONS BIZARRES

Cet appareil de sauvetage, beaucoup plus compliqué que la ceinture traditionnelle et destiné à la remplacer, offre de grands avantages... théoriques.

Le naufragé, confortablement assis, reçoit de l'air respirable du dehors car il est entièrement enfermé dans l'appareil. Une hélice mue à la main et deux phares alimentés par des batteries ajoutent au confort.



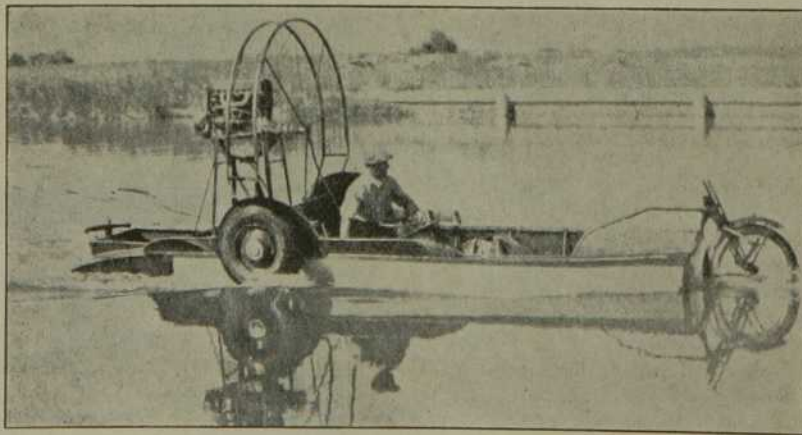
LE PLUS AGREABLE METIER

C'est certainement celui de "dégustateur de bière" à Londres. Il y a environ deux siècles, quatre hommes étaient chargés, à Londres, de visiter tavernes et hôtels et d'y déguster la bière à volonté pour s'assurer si elle était bonne et convenablement servie.

Ils touchaient, de plus, un salaire équivalant à cinquante dollars par année.

Depuis longtemps les dégustateurs de bière n'exercent plus leur agréable métier mais la fonction existe toujours officiellement avec le salaire qui s'y rattache. Il y a cent ans environ une Commission avait fait un rapport à ce sujet et suggéré la suppression de ces emplois devenus inutiles; le rapport a été mis à l'étude mais il faut croire que des questions de cette haute importance sont bien difficiles à résoudre, car depuis ce temps-là aucune mesure n'a été prise et le rapport est toujours "sous considération" pour employer les termes élégants de l'administration londonienne.

LES INVENTIONS BIZARRES



Le bateau-amphibie que nous voyons ici n'est sans doute pas le premier du genre, mais il a au moins le mérite de fonctionner à la satisfaction de son inventeur.

Il roule sur terre au moyen de trois roues qui se relèvent quand on le met à l'eau. Une hélice mue par un moteur actionne le bateau dans les deux cas.

Une nouvelle manie qui fait actuellement fureur au Japon est de collectionner les dessus de boîtes d'allumettes; un collectionneur enragé en possède, dit-on, plus de dix mille tous différents les uns des autres.

Dans le Maryland il y a une invasion de mouches piquantes qui harcèlent le bétail et lui sucent le sang; les cultivateurs se sont vus dans l'obligation d'habiller leurs vaches avec de véritables culottes à quatre jambes pour les préserver de ces mouches.

Deux frères demeurant à Ballarat, Etat de Victoria, découvrirent des parcelles d'or dans un de leurs champs de pommes de terre il y a trois ans; depuis cette époque ils ont déjà retiré, de ce champ, une valeur d'or d'environ cinquante mille dollars.

Le ministre égyptien de l'Intérieur vient de prendre des décisions vraiment draconiennes au sujet des "réformes de la plage". Sont interdits: les bains de soleil, les danses en costume de bain et les photographies de baigneurs ou baigneuses. Il y avait sans doute des abus mais ce règlement en est peut-être un autre aussi.

A notre époque on trouve encore, bien que très rarement, des personnes vivant à l'état sauvage en plein pays civilisé; une des plus étonnantes découvertes de ce genre a été celle, près de Châlons en France, d'une fille vivant dans les bois à la manière des singes. Elle ignorait le langage, cela va sans dire, et ne pouvait que pousser des cris ou des hurlements.

Des poteaux indicateurs faits de matière élastique sont maintenant en usage sur certaines routes d'Allemagne; cette invention est appelée, dit-on, à réduire considérablement le nombre des accidents d'auto. C'est possible mais il y a encore sur les routes, à part des piétons et des arbres, bien des choses qui ne sont pas en caoutchouc.

Les plus beaux cadeaux
à donner

Les plus agréables
à recevoir

De la bonne lecture pour
tous les membres de
la famille

Roman complet: LE SECRET D'ALIETTE, par Claude Bressac
Novembre 1934

LE FILM 10



Un abonnement d'un an
à nos publications :

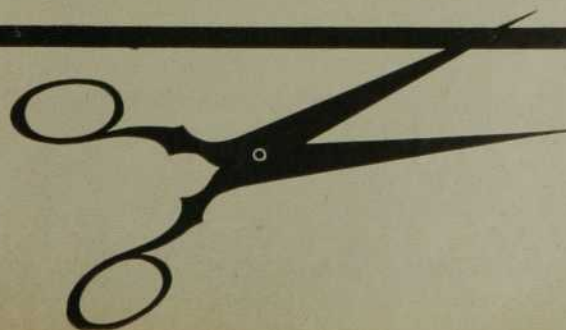
**LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM**

\$5.00

prix spécial à l'occasion
des Fêtes



POIRIER, BESSETTE & CIE, limitée
975, rue de Bullion,
Montréal, P.Q.



Messieurs : — Veuillez trouver ci-joint la somme de \$5.00 pour un abonnement d'un an au Samedi, à La Revue Populaire et au Film, que vous enverrez à moi-même ou aux personnes désignées ci-dessous :

Nom
Adresse

Nom
Adresse



QUELQUES-UNES DES

57



ALIMENT DELICIEUX, SOUTENANT, POUR LES APPETITS D'HIVER

SI VOUS VOULEZ régaler tout spécialement les membres de votre famille, servez-leur des Fèves cuites au four Heinz, un de ces jours où le froid pincera dehors. Vous verrez que tout le monde sera enchanté de votre idée.

C'est que les Fèves Heinz sont différentes des autres: ce sont toutes de belles grosses fèves triées à la main et remplies d'éléments nutritifs — des fèves d'une couleur appétissante et uniforme.

Mais ce n'est pas tout: pour que des fèves au lard soient vraiment savoureuses, tendres et faciles à digérer, il faut qu'elles soient préparées avec soin et cuites durant de longues heures en mijotant lentement. C'est ainsi que l'on procède dans les cuisines de la maison Heinz et c'est ce qui fait que les fèves de cette marque réputée possèdent ce goût et cette texture qui leur ont valu la préférence dans les familles canadiennes.

Maintenant que la température froide est revenue et que les appétits sont mieux aiguisés, servez souvent à la maison des Fèves cuites au four Heinz. Ayez un repas de fèves au moins une fois par semaine et, de temps à autre, servez-en aussi comme entremets. Vous verrez qu'elles mettront une agréable variété dans vos menus. Les Fèves cuites au four Heinz se vendent à prix modiques et en plusieurs variétés, pour tous les goûts; elles se présentent aussi en boîtes de grandeurs variées.

H. J. HEINZ CO., FONDÉE À LEAMINGTON, CANADA, EN 1909

4
VARIETES

1. Avec lard et sauce aux tomates

2. En sauce aux tomates, sans viande (style végétarien)



3. Style Boston, avec lard et sauce à la mélasse

4. Fèves "kidney" rouges, avec lard et sauce spéciale



FEVES *cuites au four* HEINZ